Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- [x] Coloured covers/ Couverture de couleur
- [ ] Covers damaged/ Couverture endommagée
- [ ] Covers restored and/or laminated/ Couverture restaurée et/ou pelliculée
- [ ] Cover title missing/ Le titre de couverture manque
- [ ] Coloured maps/ Cartes géographiques en couleur
- [ ] Coloured ink (i.e. other than blue or black)/ Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- [ ] Coloured plates and/or illustrations/ Planches et/ou illustrations en couleur
- [ ] Bound with other material/ Relié avec d'autres documents
- [ ] Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/ La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- [ ] Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/ Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- [ ] Additional comments:/ Commentaires supplémentaires:

- [ ] Coloured pages/ Pages de couleur
- [ ] Pages damaged/ Pages endommagées
- [ ] Pages restored and/or laminated/ Pages restaurées et/ou pelliculées
- [x] Pages discoloured, stained or foxed/ Pages décolorées, tachetées ou piquées
- [ ] Pages detached/ Pages détachées
- [x] Showthrough/ Transparence
- [ ] Quality of print varies/ Qualité inégale de l'impression
- [ ] Continuous pagination/ Pagination continue
- [ ] Includes index(es)/ Comprend un (des) index

Title on header taken from:/ Le titre de l'en-tête provient:

- [ ] Title page of issue/ Page de titre de la livraison
- [ ] Caption of issue/ Titre de départ de la livraison
- [ ] Masthead/ Générique (périodiques) de la livraison

This item is filmed at the reduction ratio checked below/ Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
					✓						

Mgr J.-M. EMARD

AU

CONGRÈS EUCHARISTIQUE

DE

MALTE

D 921
E56
1913
c.4
***

VALLEYFIELD
1913

N. S. P. le Pape Pie X

AU

GONGRÈS EUCHARISTIQUE

DE

MALTE

Mgr J.-M. EMARD

AU

CONGRÈS EUCHARISTIQUE

DE

MALTE

VALLEYFIELD
1913

D921
E56
1913
4e ex.
***

0 920544

LETTRE D'INVITATION

DE

S. G. Mgr HEYLEN

(Traduction)

Namur (Belgique),

1 janvier 1913.

Illustrissime et

Révérendissime Seigneur,

Le Christ est vainqueur ! le Christ règne ! le Christ commande ! Tel est le cri qu'ont fait entendre ceux qui, lors de la célébration du dernier Congrès eucharistique de Vienne, furent témoins de ce triomphe incomparable dont fut l'objet le Christ Jésus au Très Saint-Sacrement,

alors que, non seulement les fidèles individuellement, mais la nation même, ayant à la tête son très pieux empereur, rendit les honneurs royaux au Christ Roi, dominateur des peuples.

Il semble qu'il soit impossible de répéter un pareil triomphe, et pourtant les Maltais se sont mis avec empressement à préparer la célébration du Congrès eucharistique, comptant sur leur foi et leur piété pour rendre une égale gloire à la Sainte-Eucharistie. Car ils gardent bien vivantes en eux cette foi et cette piété que leurs pères ont reçues de saint Paul et pour lesquelles ont vivement combattu dans leur île, les chevaliers de Jérusalem.

J'invite, par la présente lettre, Votre Révérendissime Seigneurie à assister à ce Congrès qui sera célébré du 23 au 27 avril, et je vous prie en même temps de le recommander aux fidèles confiés à vos soins. De plus, j'ose espérer que vous voudrez bien les inviter à recevoir le 27

avril, en union avec les congressistes, la sainte communion à laquelle le Saint-Père a attaché une indulgence plénière applicable aux âmes du purgatoire. Cette communion si elle s'étend au monde entier, fera vraiment de ce jour, le jour eucharistique.

En attendant, je demeure avec respect,

De votre Révérendissime Seigneurie,

Le très humble serviteur

en Notre-Seigneur,

TH. LUD., *év. de Namur,*

président.

A l'illustrissime et révérendissime

Seigneur

Monseigneur Emard.

BREF DU PAPE

A Son Eminence le cardinal Dominique Ferrata, archiprêtre du Latran, désigné comme légat au Congrès eucharistique de Malte.

Notre cher Fils,

salut et bénédiction apostolique.

Parmi les manifestations de foi publiques les plus illustres que le monde catholique doit donner cette année à l'occasion du centenaire constantinien, le Congrès annoncé pour promouvoir, suivant l'usage, le culte de la Très Sainte-Eucharistie tiendra assurément une des premières places. La commémoration solennelle d'une juste liberté rendue à

l'Eglise lui donnera de l'éclat, car le divin Fondateur de cette liberté est là présent et vivant dans l'auguste sacrement.

Pour la réunion de ce Congrès, on a admirablement choisi Malte, cette perle des îles ; placée sous la domination d'un peuple dont l'empire s'étend très loin, cette île est habituellement fréquentée par des vaisseaux qui parcourent toutes les plages de l'univers, et, comme elle se trouve au sein de la Méditerranée, elle tient le milieu de cet ancien monde à qui Constantin le Grand, après sa victoire, a fait connaître la gloire de la croix du Christ.

S'il n'est jamais arrivé qu'on ait eu à regretter, dans les plus célèbres congrès eucharistiques, l'absence de celui qui tenait la place du Souverain-Pontife, il le faut encore moins cette année, qui rappelle le souvenir d'une si heureuse date. C'est pourquoi, Notre cher Fils, Nous

avons jugé à propos de vous confier cette charge, vous, que recommandaient si fortement à Notre choix, soit les remarquables ornements de votre âme et de votre intelligence, soit les importantes légations que vous avez accomplies et brillamment, soit encore vos écrits si bien faits pour échauffer la piété. D'autant plus que,il n'y a pas encore bien longtemps,vous êtes déjà allé dans ces lieux mêmes, envoyé par Nous pour imposer une couronne d'or à la statue de la Sainte Vierge, Mère de Dieu, qui est honorée à Cospicua, et Nous Nous rappelons que, dans l'accomplissement de ce mandat, vous Nous avez rempli de satisfaction et que vous vous êtes concilié l'affection des habitants. C'est pour cela que Nous vous envoyons au Congrès eucharistique afin que vous y présidiez en Notre nom, et, par ces lettres, Nous vous désignons comme Notre légat. Déjà l'énergie et l'habileté de ceux qui dirigent les apprêts du Congrès, ainsi que la ferveur et la piété du peuple, ne permettent plus de douter du succès. Si

les Maltais le cèdent en quelque chose, ce n'est certes pas dans la profession ni dans le culte de la foi catholique. Cette foi, c'est l'apôtre des nations qui la leur apporta lorsque, échappé au naufrage, il fut reçu si libéralement dans leur île ; dans la suite, l'ayant reçue des anciens, ils l'ont constamment gardée, malgré toutes leurs vicissitudes. Et personne mieux que vous, Notre cher Fils, n'a été mieux à portée de la connaître, puisque, non seulement vous avez assisté aux fêtes mariales, mais vous les avez présidées. Si la piété commune à tous les Maltais a rendu de si grands honneurs à la Mère de Dieu, que seront ceux qui seront rendus au Christ Dieu lui-même, surtout quand les étrangers qui, dit-on, afflueront à Malte de toutes parts, ne le céderont pas en ardeur aux habitants ? On peut donc affirmer déjà sans crainte que ce Congrès sera inoubliable, tant par le concours des fidèles que par la splendeur des cérémonies. Qui osera nier que ce même Congrès apportera, ce qui vaut encore mieux,

les meilleurs fruits de salut, non seulement aux populations de l'île, mais encore à toutes les nations catholiques, surtout si, dans les délibérations communes, on a soin d'obtempérer à Nos prescriptions au sujet de la divine Eucharistie ? Il n'y a rien qui profite plus au salut commun que de voir des hommes connaître plus profondément l'immense charité du Seigneur Jésus, lui rendre avec plus de soin amour pour amour et en retirer des fruits plus abondants. En effet, pour le genre humain qui souffre de tant de maux accumulés et qui est privé des véritables biens, Lui seul, qui par sa nature, est bon et riche, peut les guérir et les enrichir, et nulle part mieux que sous les mystérieuses espèces eucharistiques, Il n'a voulu se montrer si disposé à nous guérir et à nous enrichir.

Recevez, Notre cher Fils, comme gage des grâces divines et témoignage de Notre bienveillance, la Bénédiction apostolique que Nous vous accordons de tout Notre

coeur à vous et à tous ceux qui prendront part au Congrès de Malte.

Donné à Rome, près Saint-Pierre, le 8 avril 1913, de Notre Pontificat, la dixième année.

PIE X, PAPE.

AU

CONGRÈS EUCHARISTIQUE

DE

MALTE

I

New York, à bord du *Venezia*,
Mercredi soir, 26 mars 1913.

Nous sommes bien arrivés ce matin, à l'heure exacte marquée par l'horaire. A la descente du train, l'abbé Dorais et moi, nous allons directement à la cathédrale Saint-Patrice pour y célébrer la messe. Cette vaste église, d'un si beau gothique, aux verrières si riches et dont l'ensemble

respire si bien la piété, sera longtemps, je le crois, la plus belle de l'Amérique. La gracieuseté des messieurs de la cure nous emmène, sans résistance, au presbytère, où nous prenons le déjeuner. Nous allons ensuite présenter nos hommages à Son Eminence le cardinal John Farley, archevêque de New York.

Nous voici maintenant arpentant le pont du *Venezia,* en attendant l'heure du départ. J'ai fait la connaissance du commandant N. Mercantetti. C'est un Corse, marié à une américaine catholique et domicilié à Marseille. Il s'est montré dès l'abord très aimable, sachant joindre à la tenue un peu raide et à la dignité impeccable du capitaine d'un transatlantique, la courtoisie et la bienveillance d'un parfait gentilhomme. Son état-major, y compris le médecin du bord, semble se modeler sur lui. Nous sommes donc au milieu d'un équipage très aimable. Ayant traversé plusieurs fois l'océan, j'affirme que ceci ne constitue pas du tout une banalité.

S. E. le Cardinal Ferrata

Les passagers sont peu nombreux. Il y a une religieuse canadienne-française, mère Columba, originaire de Nicolet, ayant son domicile à Rome, à la maison-mère de sa communauté dont elle est supérieure-générale. Elle y retourne après avoir fait la visite des m isons de son ordre, dans l'Ouest américain. Elle a pour compagnes de voyage une égyptienne née au Caire et franciscaine comme elle, et deux jeunes postulantes irlandaises.

La sirène vient de pousser son cri rauque ; c'est la levée des amarres. Nous sommes partis. Ayant tourné lentement, le vaisseau descend la rivière. Le temps est beau, mais voilà que sur le point de franchir la passe, en pleine rade, il est arrêté par une brume très épaisse. Pourrons-nous sortir du port ce soir ? Heureusement une brise légère est venue dissiper le brouillard. Tout à l'heure, le pilote local, celui qui est chargé de conduire le vaisseau à travers les difficultés

du voisinage de la terre ferme, et de le lancer en toute sécurité sur la haute mer, va descendre dans la barque qui l'attend pour le ramener à la ville.

C'est le moment donc de clore cette première lettre qui lui sera confiée pour être mise à la poste, à New York. Tout nous fait espérer un voyage agréable. Priez avec nous et pour nous, afin que l'archange Raphaël nous accompagne durant la traversée, et que les cieux et l'océan nous soient favorables.

II

Naples, 8 avril 1913.

Nous voici bien installés, pour deux ou trois jours de repos, à l'hôtellerie des Soeurs de l'Espérance. Nous y avons pour commensal, le R. P. Augier, o. m. i., ancien supérieur-général de sa congrégation, type achevé de distinction ecclésiastique, de modestie et de fine amabilité.

Donc, ici, bon gîte, bonne table, excellente compagnie et, pour célébrer la sainte messe, la chapelle dans le voisinage de nos chambres. C'est l'idéal. Au reste, n'avons-nous pas à rendre au bon Dieu des actions de grâces, pour notre heureuse traversée? Aucun incident

désagréable. Température très douce, ciel habituellement sans nuages, un peu de vent, assez pour nous rouler, mais sans bourrasque, et surtout sans tempête.

Seulement, c'est long et monotone. Le vol si gracieux des milliers de blanches mouettes qui nous suivent, ne suffit guère pour la distraction. La vue d'ailleurs assez lointaine des Açores et le passage trop rapide du détroit de Gibraltar font désirer davantage des arrêts qui nous sembleraient tout naturels. Douze ou treize jours en pleine mer ! C'est assez long pour vieillir et j'en ai fait, hélas ! la douloureuse expérience, puisque c'est durant cette quinzaine que j'ai, à la grande joie des indiscrets, atteint l'âge que l'on n'est pas toujours disposé à s'avouer. Oui, j'atteignais soixante ans le 31 mars. Je n'en parlais guère, mais le capitaine le sut. Il commanda un dîner en mon honneur. Il porta ma santé en un petit discours exquis. Il me fallut

répondre. Tout en me plaignant un peu des bavardages de famille, je dus admettre que j'étais extrêmement sensible à ces délicates attentions dont m'entouraient équipage et passagers. Je crois vraiment que ce détail, insignifiant par lui-même, n'est pas une chose très ordinaire sur les grands paquebots. J'ai pu célébrer la messe à bord pour l'anniversaire de mon baptême. La petite chapelle, un des salons, avait été préparée par la mère supérieure. C'était un dimanche. M. Dorais a pu dire la messe après moi. Plusieurs assistants reçurent la communion. Les autres jours, malheureusement, le roulis mit obstacle à nos désirs.

Nous sommes arrivés à Naples ce matin, de bonne heure, par un temps pluvieux et froid. Heureusement que le vaisseau a pu se rendre et aborder à son quai, ce qui nous a épargné les ennuis et les embarras d'une descente dans les fameuses barques napolitaines.

Les journaux de toutes nuances sont remplis de nouvelles alarmantes au sujet du Saint-Père. Il est mourant ou peu s'en faut. En tout cas, chose certaine, c'est qu'il a eu une rechute inquiétante. On va même jusqu'à annoncer qu'en vue de l'événement à redouter, le Congrès de Malte a été contremandé et les fêtes constantiniennes suspendues. Nous verrons bien. Dans les églises on fait des prières publiques pour le rétablissement de la santé de Pie X. Il y a donc espoir. Il est intéressant tout de même de constater la place immense que le pape occupe dans le monde et dans les préoccupations de tous....

III

Naples, 12 avril 1913.

Malgré les beautés du site et de ses décors, Naples n'a rien pour nous retenir après trois jours passés à visiter ses principaux monuments religieux, son musée national et son célèbre palais royal.

La cathédrale Saint-Janvier avec sa crypte où se conserve l'ampoule fameuse, contenant le sang du martyr dont la liquéfaction se produit périodiquement, avec une si étonnante régularité ; l'église de Sainte-Claire aujourd'hui desservie par les Pères Franciscains, tolérés en petit nombre dans le monastère avoisinant,

celle du Gésu et de Saint-François de Paule, sont au premier rang de celles très nombreuses qui offrent, par leur caractère architectural, leurs richesses artistiques ou les monuments dont elles ont la garde, un très grand intérêt. Leur description est dans tous les guides, et je vous en fais grâce.

Au palais, ancienne résidence des rois de Sicile, où les visiteurs sont accueillis par des laquais en livrée de cour, pleins d'obséquiosité, et qui semblent vouloir rappeler les grands seigneurs d'autrefois, nous avons surtout observé le cachet de piété domestique qui régnait évidemment dans la famille de Ferdinand, et aussi le tact avec lequel on a su conserver tout ce qui en portait l'empreinte. Toutes les décorations y sont de caractère religieux, en même temps que très riches et de très bon goût.

Nous nous sommes attardés davantage à la Chartreuse de Saint-Martin. Il

m'est difficile de rendre en quelques mots l'impression que l'on ressent en parcourant ce cloître monumental que les siècles ont respecté beaucoup plus que les hommes. Il est toujours debout, comme indestructible, avec ses colonnades superbes ses cellules originales, ses vastes salles; mais il est désert, les religieux en sont bannis depuis longtemps. L'église elle-même, qui dit si haut la piété austère, intelligente, très élevée des moines, dans laquelle on ne se lasse d'admirer, outre les peintures qui ornent la voûte et les murs latéraux, des sculptures de marbres précieux qui sont (véritables dentelles, des boiseries uniques en leur genre, oeuvre de patience non moins que d'habileté artistique, et que seule peut produire une série d'efforts coordonnés par l'obéissance et qui se continuent d'une génération à l'autre, cette église est solitaire et triste. Plusieurs siècles de vie monastique ont passé là et laissé leur empreinte. Maintenant à la place de la silhouette des fils de saint Bruno, glissant doucement dans

le plus éloquent silence sur ces dalles de pierre, au lieu des hymnes religieuses et de l'office divin, c'est le monde profane qui chaque jour envahit cet asile de la prière: le désert s'anime, on visite, on admire, on cause bruyamment, on ne s'étonne même pas du contraste pourtant très frappant et de fort mauvais goût offert soudain au regard, dans quelques salles du monastère, par l'installation d'un musée tout à fait profane, destiné surtout, paraît-il, à glorifier ceux qui ont chassé les moines : on les appelle les libérateurs de la patrie. Mon titre fit ouvrir devant nous une porte qui d'habitude reste fermée devant les voyageurs ordinaires et nous voici, dans l'espèce d'appartement qu'il s'est aménagé dans un coin du monastère, en présence d'un vénérable Chartreux, en chair et en os, Dom Giustino. Est-ce une apparition ou une relique? pourtant il est bien vivant. Nous causons avec lui, c'est bien sûr qu'il est là tout seul, sur le désir du gouvernement et par obéissance à son supérieur.

Il dépend de la Grande Chartreuse. Il a pour société deux frères lais. Il maintient les traditions. Il sert d'attrait au public qui ne le voit pas, d'ordinaire, mais qui sait qu'il est là. Puisse-t-il être le gage d'une restauration prochaine de son ordre en Italie.

Nous sommes retournés, cette fois encore, à Pompéi, que nous avons parcouru en tous sens hier par un temps désagréable, sous la pluie. Les fouilles n'ont guère avancé depuis sept ans. Il reste même énormément de travail à faire si l'on veut arriver à mettre à jour la ville tout entière. Mais à quoi bon! on en a découvert suffisamment pour pouvoir étudier sur place et connaître à fond la civilisation romaine et le sens vraiment extraordinaire du confort auquel elle était arrivée. Les réflexions que nous avons recueillies au cours du voyage sembleraient indiquer que le gouvernement italien, surtout depuis la guerre de Tri-

poli, trouve d'autres manières plus avantageuses de dépenser son argent.

Il est midi, nous descendons dîner, puis nous partirons pour Rome....

IV

Rome, Collège Canadien,
20 avril 1913.

Ces huit jours que nous venons de passer dans la Ville Eternelle nous ont permis de prendre part, dès le début, à quelques-unes des fêtes les plus solennelles du jubilé constantinien. Dimanche dernier, c'était à Saint-Jean de Latran, l'église propre du pape en sa qualité d'évêque de Rome, la tête et la mère de toutes les églises du monde. Elle se rattache aux premiers triomphes du christianisme par la donation même de Constantin au pape saint Sylvestre. C'est à côté que se trouve le célèbre Baptistère

qui porte le nom du glorieux empereur. C'est dans cette même basilique, restaurée par son ordre, que Léon XIII avait choisi sa sépulture et fait faire son tombeau.

Comme dans toutes les grandes basiliques majeures, il y a l'autel papal, exclusivement réservé au Souverain-Pontife, à moins qu'il ne cède son droit par des lettres spéciales. C'était le cas pour dimanche. Un bref, autorisant le cardinal Vincent Vannutelli à célébrer à la Confession, était affiché sur une des colonnes du baldaquin qui surmonte l'autel. La cérémonie devait être très solennelle ; aussi avait-elle attiré une foule considérable qui se pressait dans les nefs. Il y avait dans le choeur de l'abside plus de quarante évêques, venus de toutes les parties du monde. Je me trouvais moi-même placé entre un bulgare et un allemand, mon deuxième voisin était un français. C'est toujours la rencontre et le mélange catholiques. Les cardinaux

de la curie avaient tous été conviés et occupaient les sièges les plus rapprochés de l'autel, formant comme une couronne autour du célébrant. Le choeur ordinaire de la basilique donna en plein chant grégorien les parties spéciales du *Graduel*, et le reste en grande musique aussi religieuse que possible.

Aujourd'hui, c'était à Saint-Pierre, où l'office était présidé par le cardinal Rampolla, archiprêtre de la basilique ; ici encore, à l'autel papal, avec le même privilège. La foule était encore plus considérable que dimanche dernier. Les romains affectionnent et fréquentent Saint-Pierre plus que toute autre église, et, durant la semaine un grand nombre de pèlerins sont venus, isolés ou par groupe, des différents pays. Tous nourrissaient l'espoir d'être bientôt admis en présence du pape, dans une audience particulière, ou au moins dans une réception publique, mais jusqu'à ce moment l'attente a été illusoire.

C'est un fait que Pie X est très souffrant. L'inquiétude est générale, elle est d'autant plus grande qu'il semble impossible d'avoir des renseignements bien précis et que le champ reste ouvert à toutes les conjectures. On ne s'en fait pas faute. Chaque jour, les journaux donnent cours aux rumeurs les plus fantaisistes. J'ai été personnellement rassuré par le cardinal Merry del Val, qui a bien voulu m'accueillir et me dire que le Saint Père avait besoin du repos absolu que lui imposent les médecins, mais qu'on exagère beaucoup sa maladie et que, dans le cours ordinaire des choses, il y a lieu d'espérer son rétablissement assez prochain. Mais les audiences sont impitoyablement suspendues jusqu'à nouvel ordre, et il est à peu près décidé que la cérémonie projetée pour le vingt-cinq mai, fête de la Pentecôte, à Saint-Pierre, et qui devait être présidée par le pape en personne, sera supprimée. Au reste les travaux que l'on fait actuellement dans l'abside, où l'on pose le revêtement de marbre,

S. G. Mgr Pierre Pace
Archevêque de Rhodes, évêque de Malte

n'auraient pas permis de donner à la fête tout l'éclat désirable.

J'ai donc dû renoncer à solliciter une audience durant ce premier séjour.

Je suis allé, en revanche, faire visite à Son Eminence le cardinal Dominique Ferrata, nommé légat apostolique pour le Congrès de Malte. Il m'a reçu avec une extrême bienveillance. Il me dit être très heureux d'avoir une si belle occasion de retourner à Malte où il est allé déjà, il y a six ans, pour le couronnement de la Vierge de Cospicua, et il a fait un grand éloge du peuple maltais et de son clergé. Le cardinal Ferrata est âgé de soixante-six ans ; il est préfet de la Sainte-Congrégation des Sacrements et, par une nomination toute récente, archiprêtre de Saint-Jean de Latran. Il a été jadis, nonce à Paris. Il doit partir demain pour Malte.

Une autre visite qu'il m'était dé-

fendu d'omettre dès ces premiers jours, est celle du Séminaire français à Santa Chiara. C'est toujours pour moi un plaisir nouveau de revoir cette maison où j'ai passé trois années de ma première jeunesse sacerdotale. Cette année encore j'y retrouvais, en pleine vigueur et en pleine activité, plusieurs de mes anciens professeurs : le R. P. Eschbach, membre de plusieurs congrégations romaines, auteur de divers ouvrages très appréciés, le R. P. Daum, l'invincible argumentateur.

Rome, d'ailleurs, offre ceci de particulièrement attrayant qu'on peut y revenir sans cesse pour y revivre, chaque fois, avec le même agrément, dans la renaissance des mêmes souvenirs.

Tout à l'heure nous prendrons le train de Naples, en route pour Syracuse et Malte. N'oublions pas en effet que le Congrès doit s'ouvrir dans le cours de cette semaine.

Malte est donc bien loin et bien difficile d'accès! Ce n'est qu'avec difficulté et au milieu de renseignements contradictoires que nous finissons par avoir des billets de l'agence Lubin, et encore sans garantie bien sérieuse pour la traversée. Les dépêches sont restées sans réponse, et puis on a répandu partout le bruit qu'à Malte même, le logement et les vivres seront insuffisants ou à des prix inabordables. Ceci a pour effet de retenir bon nombre de pèlerins. Mon frère et sa famille ont renoncé au voyage et restent en Italie.

V

La Valette, Malte,

Mardi, 22 avril 1913.

Les wagons-lits européens, quoiqu'on en dise, n'ont pas encore égalé le confort de nos pullmans. Je parle d'une manière générale. Je sais qu'il y a certains compartiments de luxe qui sont vraiment très commodes et très beaux, mais ils sont rares et coûtent bien cher. Le coupé-lit n'arrive pas avec le *stateroom,* pas plus que les voitures ordinaires, surtout en Italie, avec les classes correspondantes en Amérique. Mais ce sont de petits détails sur lesquels il ne me convient point d'insister.

On voyage tout de même sans trop de fatigue depuis Rome jusqu'à Syracuse en passant par Reggio et Messine. Le long de la route nous avons eu le spectacle de la désolation laissée sur une grande partie de la Calabre et de la Sicile par le terrible tremblement de terre. Les ruines sont là, à peine masquées par des maisonnettes toutes de même facture, avec le seul rez-de-chaussée, s'alignant avec une régularité parfaite, et abritant des familles qui ont repris leur vie ordinaire, sans paraître redouter de nouvelles catastrophes.

Le coup d'oeil est curieux : une population grouillante apparemment très pauvre, misérable au point qu'on voit fréquemment des femmes travailler aux terrassements avec les hommes, dans un pays qui paraît lui-même riche et prospère, tant la culture en est soignée, intensive et de bon rapport.

Nous avions pour compagnons de route Mgr Heylen, évêque de Namur, son secré-

taire le Père Tarcisius, Mgr Clune, évêque de Perth, en Australie, quelques prélats romains, au nombre desquels Mgr Patrizi, avocat du Tribunal de la Rote, plusieurs prêtres d'Amérique, et bon nombre de personnes laïques de divers pays, tous se rendant au Congrès. Le train nous conduit jusque sur les quais de Syracuse. Des barques nous y attendent pour nous transporter à bord du vapeur.

Malte n'est pas bien loin, dans la direction du sud, cent soixante milles à peine, moins que de Montréal à Québec. Ce serait charmant, surtout par un temps serein et une mer calme, si le vaisseau lui-même était quelque peu décent et suffisamment confortable. C'est tout le contraire et je n'ai aucun compliment à faire au *Corona*. Ce qui nous étonnait tous, nous étions peut-être une centaine de passagers, c'est qu'on n'ait pas songé à améliorer les moyens de transport à l'occasion du Congrès.

Enfin nous arrivons quand même, et après de longues heures de jeûne et de fatigue, nous sommes enchantés de pouvoir descendre à une heure du matin. Nous avons du reste bien vite oublié l'insomnie et la faim pour jouir pleinement de la vue splendide qui nous est offerte à l'entrée de la rade maltaise.

La mer est du plus bel azur. Le ciel, sans une nuée, se mire avec ses millions d'étoiles dans cette glace qui devient,sous la marche lente du vaisseau, comme une vraie rivière de diamants. La ville silencieuse et sombre décrit sur la coupole illuminée la dentelure capricieuse de ses clochers, de ses créneaux et de ses bastions. De la rive se détachent un grand nombre de barques qui s'illuminent graduellement de lanternes vénitiennes ; elles s'approchent presque sans bruit et bientôt ont entouré le navire qui lui-même s'est arrêté au milieu de la baie. Celle-ci forme une échancrure, présentant d'un côté la ville, de l'autre la jetée et les forts. Des canots

automobiles, ornés de lumières multicolores ont frayé leur chemin à travers la flottille. Ils amènent des officiers de santé, des agents de douane, puis enfin, des personnages que nous ne connaissons point, mais qui nous attendaient, qui sont venus au-devant de nous, qui nous appellent par notre nom, qui nous invitent à les suivre. A leur tête est le très distingué et très sympathique secrétaire-général, Mgr Gauci.

Nous étions dès lors en plein pays de connaissances, et libérés de tout ennui. Une des barques nous conduit au rivage. Les formalités de la douane sont bien vite remplies et à deux heures le chanoine très obligeant, Mgr Muscat, qui nous accompagnait, frappait à la porte de la famille S. Cassar, où nous devions loger durant le Congrès.

* * *

Nous sommes allés dire notre première messe à Malte dans l'église du Gésu. J'y apprends, presque par hasard, qu'Alexandre VII a été sacré évêque dans cette même église, par l'évêque de Malte. Ce fait m'intéresse souverainement, et je vais faire en sorte d'en obtenir les détails. Notre première visite fut naturellement pour le chef du diocèse, Mgr Pace, archevêque de Rhodes et évêque de Malte. C'est un vénérable vieillard, plus qu'octogénaire, mais encore plein de vie et d'énergie. Il a pour auxiliaire Mgr Portelli, dominicain.

Le palais épiscopal n'a de remarquable que la salle de réception assez vaste et contenant quelques beaux tableaux. Mgr Pace nous reçoit avec une joie exhubérante, nous remercie d'avoir accepté l'invitation, et d'être venus de si loin pour le Congrès. Il nous parle avec un enthousiasme très jeune des grandes fêtes qui se préparent au milieu de son peuple, dont il se plait à louer la piété et la docilité.

Il avait, dans une deuxième lettre sur le sujet, ordonné une mission préparatoire qui a été effectivement prêchée durant trois semaines dans l'église du Gésu, et un *triduum* qui devait avoir lieu dans toutes les églises à la veille du Congrès. Et les fidèles se sont portés avec un empressement et une unanimité admirables à ces divers exercices de piété eucharistique. C'était pour leur évêque le présage assuré du succès.

Durant tout le Congrès, il y aura adoration nocturne dans quatre églises spécialement désignées.

Au sortir de l'évêché nous sommes allés faire acte de loyaux sujets de Sa Majesté britannique en nous inscrivant chez le gouverneur qui occupe l'ancien palais des Grands Maîtres de l'Ordre de Malte. Le gouverneur actuel est Sir Henry MacLeod Leslie Rundle.

M. Cassar, qui nous conduit dans son

équipage, veut ensuite nous donner une idée générale de la ville, ou plutôt du groupe de petites cités qui forment avec la Valette la principale ville de Malte : Floriana et Sliema. Cette vue d'ensemble ne nous permet pas encore d'entrer dans des détails pour faire une description quelconque. Le peuple crée de prime abord une impression très sympathique. Il est facile de voir qu'il est bienveillant, poli et gai. On y est sans vanité et sans gêne, et cependant rien ne choque dans son attitude. Il est vrai que bon nombre vont pieds-nus, même les femmes, et les enfants en très grande généralité. C'est l'habitude du pays pour les jours ouvriers, mais cela n'offre rien de répugnant parce que la propreté règne partout. Les femmes, pour se protéger contre les ardeurs du soleil ou la réfraction trop vive d'un sol couleur de craie, portent la *faldetta*, sorte de parasol sans manche toujours bandé, et qu'elles déplacent selon le besoin. C'est plutôt gracieux.

* * *

L'arrivée du légat pontifical vient de donner lieu à la première explosion publique du sentiment religieux des Maltais. Vraiment, ça été très émouvant. La population entière s'était portée sur les quais, ou dans les innombrables embarcations de tout genre et de toute grandeur qui bientôt eurent couvert la baie de leurs fanons multicolores. Toutes les rues sont déjà pavoisées; des drapeaux à toutes les fenêtres, à tous les balcons et sur tous les toits.

Un peuple aussi pieux, qui salue avec respect le plus humble prêtre dans la rue, doit professer une vénération profonde pour le pape et témoigner de son amour par la façon dont il accueillera l'envoyé de Pie X.

La joie est universelle, quand circule dans la foule l'annonce de l'arrivée du

croiseur anglais qui porte le cardinal Ferrata, déjà connu et très aimé à Malte.

En effet par une courtoisie dûment appréciée et qui restera comme un exemple et une leçon, avec l'autorisation du gouvernement britannique, l'Amirauté anglaise avait mis le *Hussar* à la disposition des autorités religieuses pour transporter le légat apostolique et sa suite de Syracuse à Malte.

Il est cinq heures, il fait très beau, la température est délicieuse. Le vapeur entre majestueusement dans la rade, des détonations éclatent de tous côtés, les drapeaux s'agitent,c'est comme un signal, une immense acclamation s'élève, les cloches de toutes les églises de la ville se mettent en branle et sonnent à toute volée, les fanfares échelonnées sur les remparts jouent l'hymne pontifical, les sirènes de tous les vaisseaux qui se trouvent dans les deux ports de Malte joignent la variété de leurs cris perçants et prolon-

gés. C'est un concert frémissant qui, dans un mélange apparemment désordonné des sons les plus divers et les plus étrangers, porte au légat, debout sur le pont supérieur de son navire, l'acte de foi et d'amour de tout un peuple. Les plus hauts dignitaires ecclésiastiques et civils sont bientôt en présence du cardinal, échangeant les premières paroles de bienvenue. Au milieu des applaudissements enthousiastes et des acclamations de la foule, Son Eminence monte dans une voiture traînée par quatre chevaux et une procession informe le précède, l'accompagne ou le suit jusqu'à l'estrade, qui s'élève à la porte de la ville de la Valette, près de l'église de Sarria. Là a lieu une première présentation d'adresses par Mgr Pace et par le juge C. Pullicino. Le légat répond brièvement, puis le cortège, mieux organisé maintenant, avec les ecclésiastiques en surplis, les prélats et les évêques en habits de choeur, le cardinal lui-même en *cappa magna,* sous un dais porté par les citoyens les plus notables de Malte, se rend à l'é-

glise con-cathédrale de Saint-Jean où ont lieu les cérémonies liturgiques ordinaires. Tout le temps et tout le long du parcours, ce fut le même enthousiasme, et les mêmes démonstrations de joie bruyante et respectueuse.

Chose à noter et qui se continuera d'ailleurs tout le temps du Congrès, pour maintenir l'ordre suffisant dans cette multitude, il n'y a que les hommes de la police maltaise, et les étudiants de l'université, qui font avec eux très bon ménage et travaillent de concert dans l'intérêt public. Il est difficile, je pense, d'imaginer un triomphe plus éclatant, plus consolant et plus complet que celui qui était réservé au cardinal Ferrata par la réception des Maltais...

VI

La Valette, Malte,

Mercredi, 23 avril 1913.

Au moment de quitter Rome, j'avais reçu et accepté avec joie de Mgr Gauci une invitation de donner la messe et de distribuer la sainte communion aux élèves du Lycée Roya' de Malte, dans l'église du Gésu. Je m'y suis donc rendu ce matin. Je fus reçu par le recteur du lycée et deux chanoines de la cathédrale portant leurs insignes épiscopaux,mosette et croix pectorale; c'est le privilège de tous les membres du chapître. Les élèves eux-mêmes arrivaient bientôt. Le lycée est le collège où les jeunes gens font leur cours classique. Au moment de la com-

Le grand Port de Malte

mur
leur
l'us
la s
leur
piét
mes
que
sat
que
tra
les
l'ai
cro
sar
pri
ils
ma
gê
du
en
m
l'a
pa
m

munion, Monseigneur le grand-vicaire leur adresse une courte exhortation, selon l'usage du pays. Tous s'approchèrent de la sainte table. Je pus observer à loisir leur tenue parfaite dans le moment et la piété de leur maintien. Mais une fois la messe finie, ce ne fut pas sans étonnement que j'entendis aussitôt le bruit des conversations parvenant à mon oreille pendant que je faisais l'action de grâces ; c'est un trait caractéristique de Malte. Les fidèles, même les plus dévôts, se sentent à l'aise dans la maison du bon Dieu, et ne croient pas manquer de respect en causant à mi-voix aux pieds des autels. Mes prières terminées, je me tourne vers eux, ils m'entourent avec leurs professeurs et marquent déjà par leur attitude, que nulle gêne, nulle crainte surtout ne les écarte du prêtre ou de l'évêque. Nous entrons ensuite prendre le déjeuner au lycée lui-même qui est attenant à l'église ; c'est l'ancien collège des Jésuites et c'est une partie des bâtiments de l'Université. Le mobilier de la maison n'offre rien de re-

marquable; il rappelle un peu nos maisons d'éducation d'il y a cinquante ans. C'est du reste ce que j'ai remarqué bien souvent en Europe. L'organisation matérielle des collèges, des couvents, des universités elles-mêmes, offre rarement de quoi nous rendre envieux.

* * *

J'ai voulu, dans la matinée, me renseigner d'une manière plus précise sur la consécration épiscopale d'Alexandre VII. De la bibliothèque publique, mon compagnon de voyage m'a rapporté les renseignements qui suivent : vers 1635, un noble prélat siennois, Fabio Chigi, est envoyé à Malte en qualité d'inquisiteur. Durant son séjour il est nommé évêque et est sacré dans l'église des Pères Jésuites par l'évêque de Malte. Rappelé à Rome, il est fait cardinal, puis devient pape sous le nom d'Alexandre VII. Durant son pon-

tificat, il crée la hiérarchie catholique de l'Amérique du Nord par l'érection du siège de Québec, et la nomination du premier évêque du Canada, Mgr de Montmorency Laval. Comme on vient de me demander de porter la parole ce soir, au nom des congressistes étrangers, en réponse au discours de bienvenue de Mgr Portelli, ce fait me tire quelque peu d'embarras. En effet le rapprochement et l'application en deviennent faciles.

Le pape Innocent XII — Antonio Pignatelli — dont le règne intéresse aussi l'histoire religieuse du Canada, avait été de même grand inquisiteur à Malte.

Vous avez bien remarqué dans notre cathédrale les grands médaillons faits sur le modèle de Saint-Paul-hors-les-Murs et représentant tous les papes qui ont régné depuis l'établissement du siège épiscopal de Québec. C'est Alexandre VII qui ouvre la série. Innocent XII est le septième.

* * *

Cet après-midi a eu lieu l'ouverture officielle et solennelle du Congrès. Elle s'est faite dans l'église de l'Assomption, à la Musta. C'est un petit village situé à environ sept milles de la Valette. La distance est longue ; on se demande pourquoi on nous oblige à aller si loin, alors surtout qu'il n'y a pas de tramways pour s'y rendre, et pas assez de voitures pour accommoder les milliers de personnes qui veulent prendre part aux réunions. Il est vrai que les Maltais ne reculent point devant la fatigue, que le temps est très beau et que le défilé des équipages offre une sorte de distraction, et soutient le courage le long de la route. Celle-ci est décorée par-ci par-là d'arcs de triomphe, de tentures, d'inscriptions et d'emblêmes. Les petits villages de Hamrum et Birchircara sont largement pavoisés.

L'église de la Musta est une rotonde

ressemblant assez au Panthéon romain. La coupole qui la couvre à peu près tout entière, vient en troisième lieu dans le monde par ses dimensions. La construction en fut commencée en 1833, et la consécration en fut faite en 1871. Elle s'élève sur le site même de l'église qu'elle devait remplacer, et qui subsista quand même à l'intérieur jusqu'à la complétion des travaux en 1859. On nous a fait observer que cette oeuvre avait été celle du peuple, non seulement par l'argent qu'il avait fourni, mais aussi par le travail gratuit d'un grand nombre d'hommes, de femmes et même d'enfants ; en outre, qu'on avait évité tout échafaudage en faisant la coupole, pour ne nuire en rien à l'église primitive qui ne cessait pas d'être fréquentée. Autour de l'église, à part l'autel majeur, il y a six chapelles.

Le cardinal-légat fait son entrée accompagné des autres cardinaux, des évêques et des dignitaires ecclésiastiques et laïques, la foule se presse sur son passage,

une fanfare joue sur le perron de l'église. Déjà l'intérieur de la rotonde est rempli de congressistes. On estime leur nombre à douze mille. Ils ont pour insigne une médaille d'argent formée de la croix de Malte aux huit pointes, sur laquelle est plaquée une hostie ayant elle-même en relief les symboles eucharistiques : blés et raisins. Les membres du comité permanent sont placés dans le sanctuaire, avec les évêques, aux côtés du cardinal qui occupe le centre de l'autel.

Leur décoration est une croix grecque portant d'un côté Notre-Seigneur consacrant le pain et le vin, de l'autre saint Parcal Baylon, patron des congrès eucharistiques. Le ruban de couleur papale est orné de la croix rouge de Jérusalem.

La séance est ouverte par Mgr Heylen qui propose l'envoi au pape d'une dépêche exprimant les sentiments des congressistes :

A Sa Sainteté Pie X, glorieusement régnant.

De cette île classique, évangélisée par saint Paul, l'assemblée eucharistique internationale, honorée de la présence de cinq cardinaux, de quarante évêques, accueillie par la population maltaise avec un enthousiasme et une foi indescriptibles, a sa première pensée pour vous, ô bienheureux Père, grand Pontife de l'Eucharistie, professant, pour Votre Sainteté, amour, vénération, filiale obéissance. Elle fait des voeux ardents pour une longue et heureuse conser[illegible]on, vous remerciant de l'envoi du cardinal-légat pour présider en votre auguste nom, la solennelle réunion du Congrès.

Les congressistes de toutes les nations, étroitement unis dans la foi et dans l'amour à Jésus sacramentel, implorent, comme comble de leur joie et gage certain d'heureuse réussite, Votre paternelle et

apostolique bénédiction pour eux et pour leurs travaux.

D. card. FERRATA.

Le secrétaire du Congrès, Mgr Gauci, lit ensuite le bref du pape au cardinal Ferrata, le désignant comme légat. Son Eminence prend alors la parole et prononce un long discours tout à la gloire de l'Eucharistie et à la louange des Maltais. Viennent ensuite l'archevêque de Malte, Mgr Pace, et son auxiliaire, Mgr Portelli. C'est alors mon tour, je dois répondre à leurs paroles de bienvenue à l'adresse des congressistes étrangers. M. le marquis Mattei me succède avec un discours en anglais et le Père Sammut, jésuite, vient clore cette première séance en faisant l'histoire sommaire des congrès eucharistiques.

* * *

On vient de nous communiquer le texte du télégramme adressé hier, dès son arrivée, par le cardinal-légat au roi d'Angleterre :

A Sa Majesté le roi Georges V,
Londres.

En abordant à Malte, sur le vaisseau qui a été par ordre de Votre Majesté mis gracieusement à ma disposition, je remplis le devoir très doux d'offrir à Votre Majesté la respectueuse expression de ma vive reconnaissance; je me permets d'y joindre mes voeux ardents pour le complet bonheur de Votre Majesté et de toute la famille royale, ainsi que pour la prospérité toujours croissante de la grande et illustre nation anglaise.

Cardinal FERRATA,
Légat de S. S. Pie X à Malte.

VII

La Valette, Malte,

Jeudi, 24 avril 1913.

Hier soir, grande réception à l'évêché en l'honneur du cardinal-légat. Les autres cardinaux et les évêques s'y sont rendus avec toute la société maltaise. Le duc et la duchesse de Norfolk étaient aussi présents. C'était simple, cordial et de bon aloi.

L'hôtel privé de la famille Cassar est un palais. Sans recherche et avec un bon goût parfait, ses appartements spacieux et richement meublés offrent le double cachet de la famille qui l'habite,

tout y est de caractère religieux et intellectuel. Le Dr Cassar est chirurgien en titre de l'hôpital et professeur à l'Université. Il est tout entier à sa profession et à sa chaire. Son nom est vraiment maltais, et figure dans les annales et sur les monuments de la ville, parmi les illustrations du moyen-âge. Sa conversation est très intéressante. Nous ne pouvions mieux tomber, avoir un meilleur guide pour nous initier sans fatigue et plutôt avec beaucoup d'agrément, à l'histoire de Malte et à sa condition actuelle.

Madame Cassar est la nièce de Mgr Agius, évêque bénédictin, ancien délégué apostolique aux Philippines, décédé récemment. Son père, M. Agius, est camérier d'honneur de Sa Sainteté.

Cinq enfants encore très jeunes, l'aîné n'ayant que quatorze ans, et recevant tous leur éducation à la maison, y maintiennent une atmosphère de vie et de gaieté qui contribue encore à rendre son

séjour très agréable. Il est reposant d'entendre le soir, monter jusqu'à sa chambre, l'écho à peine affaibli de la prière faite en commun.

Au reste je crois que nous avons l'avantage providentiel de nous trouver ici au sein d'une famille type de la meilleure société maltaise. On y est instruit, on y a cette distinction de manières qui captive toujours, parce qu'elle est faite de dignité et d'affabilité. La conversation ne languit jamais, elle est toujours enjouée, bien que le sujet en soit habituellement sérieux. On sait y vivre dans la bonne humeur communicative. Tout le monde est gai et je crois bien que c'est surtout parce que tout le monde est bon.

L'hospitalité que nous recevons est très simple, on fait tout pour vous, rien ne manque et cependant vous êtes à l'aise. Vous croyez sincèrement que vous ne gênez personne, et même que vous rendez service, ou tout au moins que vous faites

grand plaisir en acceptant avec l'empressement qu'on met à tout vous offrir. Vous n'êtes pas à charge, on ne s'est pas dérangé pour vous, vous en êtes presque persuadés. Bref, c'est la véritable hospitalité, forme sensible de la vraie charité.

VIII

La Valette, Malte,

Jeudi, 24 avril 1913.

Hier, dans la vaste enceinte de la Musta, c'était le grand nombre, les grandes personnes, de grands discours, des applaudissements et des acclamations ; c'était aussi l'exécution savante d'un programme élaboré avec soin où toutes les questions de préséance et les exigences sociales étaient fidèlement observées ; c'était le décorum et l'enthousiasme unis dans l'expression ardente mais réfléchie des sentiments de foi et d'amour envers Notre-Seigneur.

Mais chose curieuse et qu'il faut noter :

afin de chanter plus librement les louanges du Dieu eucharistique on l'avait fait disparaître de son tabernacle, il était absent. Etait-ce exagération du respect qui lui est dû ou crainte d'un manque de décorum auquel on pouvait s'exposer envers Lui dans son temple? Toujours est-il qu'à la Musta, l'église avait été simplement convertie en une salle ordinaire, et l'exemple n'était pas nouveau ; les convenances et les règles liturgiques l'exigeaient également. C'est un des inconvénients de la circonstance.

Ce matin le spectacle était bien différent, c'est le petit monde, le monde des petits enfants,de ceux que Jésus a appelés plus près de lui, qu'il a chéris, choyés, bénis d'une façon plus spéciale, qu'il a proposés comme modèles aux plus grands.

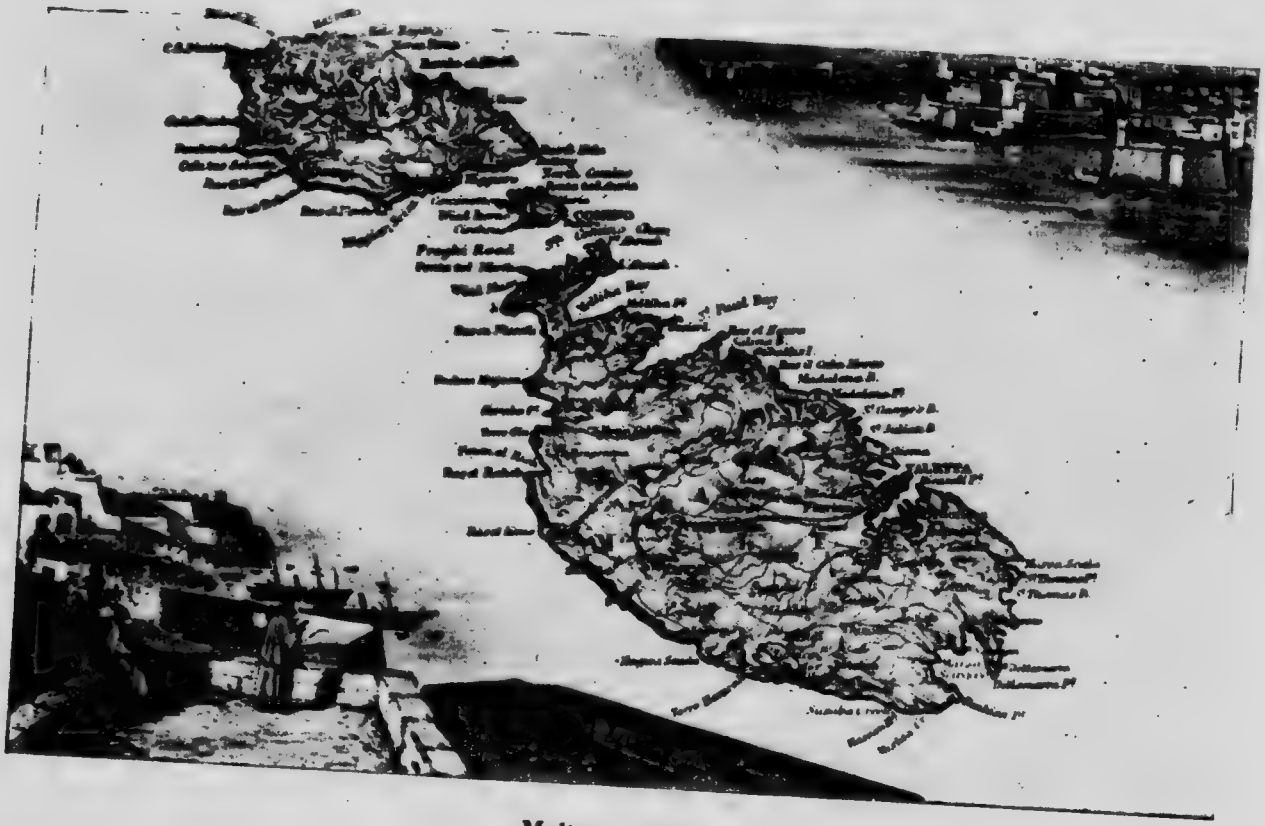
Ce sont les petits communiants que le Congrès eucharistique, pleinement imprégné des enseignements et des désirs de Pie X, amenait par centaines à la fois de

chacune des quarante paroisses de l'île de Malte,dans l'église de Saint-Publius, pour y entendre la messe et y receveoir la sainte communion.

Il y a à Malte trois cents églises au moins. Celle-ci, située dans la Floriana, est l'une des plus grandes, elle porte le nom du premier évêque de l'île, celui dont le père avait été guéri par saint Paul et qui fut ensuite converti, baptisé par l'apôtre et consacré évêque de l'île.

L'église est vaste, il n'y a ni bancs, ni chaises, les nefs sont libres de toute part. A part le maître autel, il y a de chaque côté des chapelles que ne ferme aucune balustrade.

Douze mille enfants, c'est un chiffre approximatif, tous très bien mis, ont pénétré dans l'église, accompagnés d'un petit nombre de maîtres et maîtresses religieux ou laïques. Six évêques vont dire la messe en même temps que le cardinal-légat qui célèbre au maître-autel.



Malte et Gozo

J'occupe moi-même celui qui se trouve au bas de la nef, du côté de l'évangile. Derrière moi, se confondant avec ceux qui me servent, sont les enfants, serrés les uns contre les autres, leur masse subissant parfois comme un remous tant cette cohue est compacte. Ils prient tout haut, on en voit qui récitent ensemble leurs oraisons. A entendre ce bruit confus qui règne dans l'assistance tout le temps de la messe on pourrait croire à la dissipation, à des conversations profanes, il n'en est absolument rien. Ces enfants se disposent à communier et ils le font ensemble.

Quand vient le moment de s'approcher des divers autels, alors que chacun des évêques célébrant tenait le ciboire et prenait la sainte hostie, ce fut un spectacle d'abord un peu troublant, puis tout aussitôt attendrissant à l'extrême, et que je n'oublierai de ma vie. Il est d'ailleurs indescriptible.

Qu'il me suffise de dire que ces chers

petits demandaient la communion, comme les enfants affamés la nourriture : *parvuli petierunt panem*... Non, il n'y avait aucun ordre, mais le désordre lui-même était admirable. La précipitation des enfants, l'ardeur de leurs désirs, leur bouche ouverte, leurs paroles mêmes, tout marquait la naïveté et la candeur de leur âme.

J'en ai entendu plusieurs qui, ne pouvant se frayer assez tôt un passage me suppliaient : *a me, a me.* D'autres trop petits pour se défendre seuls, m'étaient présentés dans les bras de leur père ou de leur tuteur du moment. Et ceci se passait tout autour de l'église en même temps que le cardinal, les six évêques et dix ou douze prêtres venus à leur secours distribuaient la sainte communion. Tout en remplissant ce ministère, j'observais les enfants et je vis très bien qu'après avoir reçu la sainte hostie, fermant les yeux et joignant les mains avec une attitude très recueillie, ils se retiraient jouant douce-

ment des coudes, laissant la place aux autres pour aller encore par petits groupes réciter leurs actions de grâces. Certes, je ne veux pas du tout chercher ici un modèle pour la direction habituelle de nos enfants aux jours de communion générale, mais nous sommes à Malte, en plein Congrès eucharistique. Tout le monde a voulu communier, les enfants ont réclamé leur part de bonheur, on ne pouvait point les grouper ainsi sans s'exposer aux inconvénients du désordre apparent. N'empêche que c'était beau et touchant. J'ajoute ici une réflexion : Si Notre-Seigneur a témoigné un amour si spécial et si sensible aux petits juifs de son temps, point baptisés, mal débarbouillés, mal vêtus et qui bien sûr ne gardaient point un silence de commande sous sa main bénissante, que penser de sa tendresse et de son indulgence pour les petits enfants de Malte, au jour de leur communion générale, dans l'église de Saint-Publius. Et puis, dans le ciel, est-ce qu'on gerdera le silence ?

Les messes terminées, tout ce petit peuple se répand sur la place de l'église en attendant l'heure de la parade. Nous déjeunons à la sacristie, puis ensuite nous allons prendre place au grand balcon du casino pour assister au défilé des enfants.

Ceux-ci, en effet, à peine un peu réconfortés avec les petites provisions que leurs mamans tenaient en réserve, se sont formés en procession, groupés autour des bannières de leurs écoles respectives et, pour ceci dans un ordre parfait, ils nous donnent une parade semblable de tout point à celle que nous avions déjà vue à Londres et à Montréal. Au fur et à mesure qu'ils passent devant lui, ils acclament le légat, ils crient leur " vive le pape, vive le cardinal ", qui de son côté tient sur leur tête sa main qui les bénit au nom du pape, au nom de Dieu. La foule elle-même se laisse emporter par l'enthousiasme et pendant les deux heures que dure le passage du cortège enfantin, c'est une même acclamation qui

retentit, qui ne cesse par intervalle que pour reprendre aussitôt avec plus de vigueur.

Melita, l'île des fleurs, des abeilles, et du bon miel, est aussi l'île des charmants petits enfants. Dire qu'ils nous saluent avec timidité et respect ne serait point exact; ils le font d'une manière aimable, en souriant comme s'ils nous reconnaissaient, et en nous disant tout haut : bonjour. Vous croyez peut-être ces éloges exagérés; nullement. Ils expriment simplement un fait observé par tous les congressistes étrangers et consigné même dans plus d'un de leurs discours.

Le Casino est le lieu de réunion de la société maltaise, c'est le Cercle. Il occupe de beaux appartements à quelques pas de la bibliothèque publique et du palais du gouverneur. On nous a fait la gracieuseté de nous adresser des cartes, nous octroyant les droits et privilèges de membres du Casino pendant tout notre séjour à Malte.

* * *

Les diverses sections ont commencé ce matin leur travail. Il y en a plusieurs. Celle de langue française tient ses séances dans l'église Saint-François, sur la *strada Reale,* près de la cathédrale. Il y a là Mgr Dubois, archevêque de Bourges, Mgr Odelin, l'abbé Bouquerel, M. le chanoine Desgranges, qui tour à tour prennent la parole. Mgr Odelin rappelle que le premier grand-maître des chevaliers de Malte fut un français, Villiers de l'Isle-Adam, et que la ville de Valetta porte le nom de Jean Parisot de la Valette, encore un compatriote, le héros illustre du siège de Malte en 1565.

La discussion se fit surtout sur les moyens à prendre pour travailler efficacement à rétablir dans tous les milieux le règne social de Jésus eucharistique. Je dus moi-même clore cette séance par une briève allocution.

IX

La Valette, Malte,

Jeudi, 24 avril 1913.

La basilique Saint-Jean-Baptiste, qui a été élevée à la dignité de con-cathédrale, est une des plus belles du monde. Elle est de l'époque des chevaliers, ayant été commencée en 1573 et terminée en 1578. L'architecte était Jérome Cassar. Elle avait été enrichie de toutes sortes d'oeuvres d'art et de vases sacrés en or et en argent par les divers grands-maîtres.

Malheureusement Napoléon Ier s'étant emparé de l'île et ayant chassé l'Ordre,

ne trouva rien de mieux à faire que de piller le trésor de son église conventuelle. Il enleva tout ce qu'il put.

Cependant, malgré ces vols sacrilèges, elle offre toujours à l'admiration des visiteurs, outre les beautés de sa structure incomparable, outre spécialement le pavé fait de quatre cents blocs de marbre qui sont autant de pierres sépulcrales avec inscriptions et blasons, et dont l'ensemble forme une immense mosaïque, de superbes tapisseries, des fresques, des toiles qui sont autant d'oeuvres d'art des artistes les plus célèbres.

Dans le choeur, en face du trône épiscopal, se trouve celui du roi que le gouverneur de Malte occupe dans les grandes solennités. Dans la crypte on voit les tombeaux de plusieurs grands-maîtres.

Cette église remplace pratiquement la cathédrale de Notabile que la tradition place à l'endroit où s'élevait le palais de Publius.

X

La Valette, Malte,

Vendredi, 25 avril 1913.

Il y a beaucoup de monde dans les rues, parce que durant le Congrès le peuple chôme, on ne travaille pas, sauf pour les fins mêmes du Congrès. L'après-midi surtout, la rue Royale et la place sont encombrées. La circulation y est lente et difficile, mais il y a peu d'étrangers.

L'auditoire, aux sections française, espagnole, anglaise, n'est pas nombreux. Pourquoi? On assigne plusieurs causes. Mais c'est le désappointement de la popu-

lation maltaise, qui comptait sur une plus grande affluence.

Les hésitations, ou même les oppositions préalables dans les milieux ecclésiastiques, les difficultés du voyage et surtout de la traversée, la question du logement et des vivres, d'ailleurs grossièrement faussée ou exagérée — nous le constatons par les annonces officielles qu'on veut bien nous communiquer — tout cela avait contribué à écarter les pèlerins.

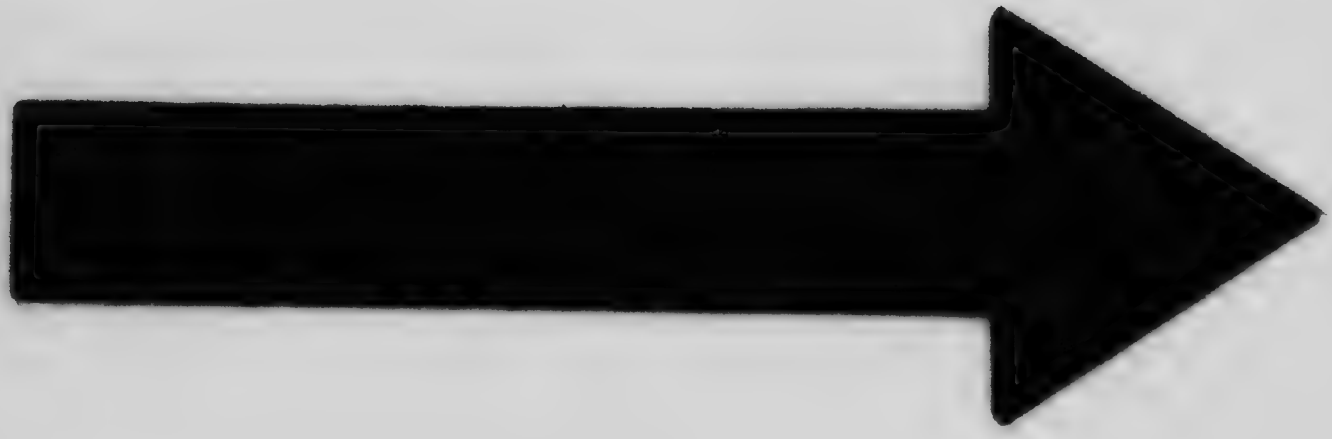
Y eut-il au fond de toutes les rumeurs lancées, des incertitudes créées partout, intention perverse, machinations ourdies pour faire avorter le Congrès, dont on annonçait longtemps à l'avance que ce serait un fiasco international ? Qui pourrait le dire ? Le fait brutal est là. Peu d'étrangers sont venus, alors que Malte pouvait en recevoir des milliers, et que les conditions arrêtées par le comité local n'étaient pas plus exigentes que dans les congrès précédents.

D'autre part, ceux qui sont venus ou qui doivent nous arriver encore de France ou d'Espagne, sont de vrais congressistes; la qualité supplée au nombre; le Congrès sera vraiment catholique tout en ayant un cachet strictement local.

Ce sera le Congrès eucharistique international de Malte dans toute la force du terme. On le voit déjà. Rien ne sera manqué ; tout sera grandiose et tout sera strictement religieux.

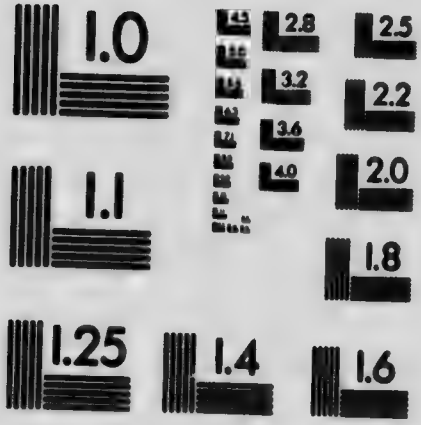
Et pour ce qui concerne les Maltais eux-mêmes il n'y aura point d'exception, pas même chez les jeunes gens de l'Université, qui ont voulu former une section à part, laquelle tient ses réunions dans une des chapelles de la basilique Saint-Jean.

L'Université de Malte, érigée sous le régime des chevaliers, en 1769, par Clément XIV, a remplacé en l'absorbant le collège des Jésuites qui enseignaient de-



MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)



APPLIED IMAGE Inc
1653 East Main Street
Rochester, New York 14609 USA
(716) 482 - 0300 - Phone
(716) 288 - 5989 - Fax

puis cent soixante sept ans. Elle comprend quatre facultés : littérature et sciences, médecine, droit et théologie. Elle a une charte royale. Il est stipulé dans ses statuts que tout enseignement contraire à la doctrine catholique est strictement prohibé. Le nombre des élèves est d'environ deux cent quarante. Ce qui est une proportion suffisante pour la population totale de Malte qui n'atteint pas trois cent mille.

J'ai assisté ce matin à leur réunion. C'était intéressant de voir à tour de rôle entrer dans le choeur, pour porter la parole, des professeurs comme Mgr Formosa, un religieux, le Père Gemelli, des séminaristes et des étudiants laïques, tous sur le même sujet, l'Eucharistie, envisagé différemment, mais traité avec la même foi, la même piété, la même ardeur, et provoquant dans toute l'assistance les mêmes applaudissements.

Le discours de M. Giulio Cortis, gradué

en droit, mérite une mention particulière, il a traité l'*Eucharistie et les bonnes moeurs*. A la demande générale, ce travail sera mis en brochure, et largement distribué. Signé par un étudiant, par un jeune homme du monde intelligent et instruit, il est apte à faire un très grand bien parmi la jeunesse studieuse de tous pays.

C'est le souhait que j'ai exprimé publiquement à cette même séance, après avoir félicité les orateurs et l'auditoire.

Pour vous faire voir que la piété des étudiants n'est pas une chose passagère, à l'occasion du Congrès, mais qu'elle est bien dans leur formation et leurs habitudes, je vous dirai qu'ils entretiennent eux-mêmes et avec beaucoup de zèle la décoration florale d'un gentil oratoire de la Sainte Vierge qu'ils ont aménagé dans une de leurs salles.

XI

La Valette, Malte,

Vendredi, 25 avril 1913.

Tous les jours, durant le Congrès, il y a des cérémonies spéciales dans les principales églises de l'un ou l'autre des quartiers de La Valette. Nous ne pouvions aller partout. Des invitations plus personnelles, si on pouvait les accepter toutes, nous permettraient de faire connaissance avec quelques-unes des nombreuses communautés de Malte. Ce matin nous disions la messe dans la chapelle des chevalières de Malte, dites de Sainte-Ursule.

Cet après-midi, nous sommes retournés

à la Musta pour la troisième réunion générale. La deuxième a eu lieu hier, on y parlait surtout du culte eucharistique à Malte et en Afrique. Aujourd'hui les sujets traités avaient un caractère plus général et très pratique. Le cardinal Bourne a parlé de l'Eucharistie et de la famille. M. Arthur Mercieca, avocat : de l'Eucharistie et des enfants. Le Père Gemelli, franciscain, que nous avions déjà entendu ce matin chez les étudiants : de l'Eucharistie et de Lourdes ; et le docteur G.-F. Inglott : de l'Eucharistie comme Saint-Viatique en rapport avec l'exercice de la profession médicale. Tous ces discours étaient au point.

Au reste je note ceci que, depuis le commencement du Congrès et dans toutes les réunions auquel il donne lieu, dans les sessions générales ou particulières, on ne s'est pas écarté un instant de l'objet en vue qui était et qui devait être l'étude eucharistique sous ses divers aspects.

Au cours de la séance Mgr Heylen a

donné lecture de la réponse du Saint-Père :

Rome, 24 avril 1913.

Au cardinal Ferrata,

Légat apostolique, Malte.

L'Auguste Pontife Pie X, avec un coeur paternel, reçoit l'écho des accents chaleureux de tant de fils qui lui envoient l'expression de leurs souvenirs affectueux dans cette île glorieuse par ses traditions religieuses, au début des grandes cérémonies eucharistiques. Il leur est uni dans la même pensée de profonde adoration devant le triomphe de Jésus au Très Saint-Sacrement. Priant Dieu afin qu'il règne sur tous avec tout son amour, il envoie à chacun des congressistes la bénédiction demandée, spécialement à Votre Eminence, aux archevêques et évêques présents, gage des grâces célestes les plus choisies.

Card. MERRY DEL VAL.

La Faldetta

Au retour, nous sommes entrés dans les salles de la société philarmonique pour assister au banquet servi aux pauvres à l'occasion du Congrès eucharistique. Voilà encore un incident bien maltais. Une centaine de vieillards, tous pieds-nus, vêtus d'une tunique de lin très propre avec une corde pour ceinture, sont introduits et prennent place autour des tables chargées de mets, de fruits et de fleurs. A chaque couvert il y avait le menu imprimé. Le cardinal Lualdi, archevêque de Palerme, ayant répondu à l'adresse présentée par le président de la société, récita le *Benedicite,* fit une distribution de médailles et le repas, véritables agapes, fut pris à la joie commune des pauvres et de ceux qui les servaient.

On attend ce soir les pèlerins de France et d'Espagne.

XII

Malte, samedi, 26 avril 1913.

Ce matin, à mon réveil, une première dépêche de M. Marleau, une seconde de Mgr Bruchési, m'annoncent la nouvelle terrifiante de la mort de Mgr Archambeault. Quel coup de foudre! Je réponds en exprimant ma tristesse profonde. Que puis-je faire de plus, que de pleurer avec ceux que je sais là-bas, à Joliette où il était tant aimé, plongés dans le deuil le plus douloureux ?

J'ai communiqué cette nouvelle aux cardinaux, aux évêques, à tous ceux que j'ai pu rencontrer. Un grand nombre connaissaient le cher défunt, l'avaient vu

et entendu à Vienne, au dernier Congrès, et le tenaient en grande estime. Tous me font part de leurs sympathies et promettent leurs prières.

Pour moi je perds un ami véritable, non moins qu'un collègue éminent par sa piété, par son zèle, et par sa science ; c'est un vide très grand dans les rangs de l'épiscopat canadien.

Mon affliction est d'autant plus grande et profonde, que je n'aurai pas eu la consolation de le voir avant sa mort, et que je n'aurai pas non plus celle d'être présent à ses funérailles Le chagrin s'est emparé de mon âme, et je vois bien que je ne pourrai guère le dissiper, malgré les solennités de ce jour et de ceux qui suivront. Du fond de mon âme je supplie le Seigneur d'accorder à l'illustre évêque de Joliette le repos et la lumière éternels.

Aujourd'hui les étudiants de l'Université ont fait leur communion générale ;

pas un n'y a manqué. Je suis allé dire la messe en leur présence pour assister à celle de Mgr Pace, dont la vigueur malgré son grand âge se maintient d'une manière étonnante pendant le Congrès.

Les jeunes gens m'ont fait ensuite la gracieuseté de m'inviter à poser avec eux devant l'appareil photographique, en compagnie de leur évêque, ce qui fait que j'aurai, étant moi-même au milieu d'eux, le groupe intéressant des étudiants de l'Université maltaise.

C'est la journée des portraits. Les dignitaires du Congrès avaient été avertis de se rendre dans l'avant-midi chez M. Orestes Grech, qui habite tout près de l'église de la Musta une charmante villa. L'opération terminée, on se rend à la basilique pour la dernière réunion générale.

C'est comme la séance d'adieux. Mgr Heylen en profite pour lire la déclaration

suivante qui produit une profonde impression :

" Le mois d'octobre prochain, se tiendra à Lisbonne, le dix-septième Congrès de la Fédération internationale de la Libre-Pensée. Déjà le conseil général, dont le siège est à Bruxelles, a publié un manifeste dans lequel il est dit que ce Congrès s'annonce comme devant avoir une double signification, dont voici la première : "Le Congrès sera une protestation contre l'outrecuidance de l'Eglise Romaine, qui, dans un Congrès eucharistique, a lancé un défi outrageant à la pensée humaine." Cette insulte des libres-penseurs ne nous étonne point, elle nous effraye encore moins. Elle nous prouve que les Congrès eucharistiques, sont une oeuvre glorieuse à Dieu, et salutaire aux âmes. S'il n'en était point ainsi, les ennemis de Dieu et de l'Eglise ne les attaqueraient pas avec tant d'acharnement. Toutefois il nous semble nécessaire que, dans ce Congrès eucharistique de Malte, il s'élève une

protestation contre les insultes du manifeste de la libre-pensée. Cette protestation, je la propose comme président du Comité permanent des Congrès eucharistiques et aussi comme Belge, parce que le manifeste émane d'un comité dont tous les dignitaires portent des noms Belges. Et d'abord, je vous demande de renouveler avec moi, votre acte de foi à la Sainte-Eucharistie, où nous croyons que Jésus-Christ, vrai Dieu et vrai homme, est vraiment, réellement et substantiellement présent dans la Sainte-Eucharistie. Nous croyons que Jésus-Christ dans la Sainte-Eucharistie, est le Dieu, non seulement des individus, mais de la nation, et de la société tout entière, et nous voulons lui offrir les hommages publics, solennels et sociaux, qui lui sont dus à tant de titres. Nous reconnaissons que le mystère de la Sainte-Eucharistie est au-dessus de la raison humaine, et que jamais elle ne pourra le comprendre, mais nous affirmons, que ce mystère n'est point contre la raison humaine, et, sans crainte, nous

déclarons que jamais les adversaires de notre sainte foi, n'ont pu prouver, et ne pourront jamais prouver, la moindre contradiction des enseignements de la foi, avec les vérités évidentes connues par les seules lumières de la raison.

" Par conséquent, en réclamant la soumission de la raison humaine aux mystères de la Sainte-Eucharistie, nous ne lançons point un défi outrageant à la pensée humaine, mais nous élevons cette pensée au-dessus de sa sphère naturelle et nous lui donnons une grandeur, une lumière qu'elle ne saurait avoir par elle-même.

"Les libres-penseurs peuvent multiplier leurs objections et leurs insultes contre elle, les fidèles enfants de l'Eglise démontrent toujours la vérité que nous venons d'affirmer. "

Après cette déclaration aussi noble que nette et fière, toute l'assistance se lève et

par trois fois proclame sa croyance inébranlable au mystère de la Très Sainte-Eucharistie.

On entend ensuite le R. P. Leanza, s. j., parlant au nom de Mgr Zorne de Bulach, Mgr Faruzia, vicaire-général de Gozo, Malte, M. Crémona, le chanoine Desgranges; et le cardinal-légat prononce le discours de clôture, qui fut un chant d'actions de grâces envers Dieu, et l'expression de la reconnaissance générale pour tous ceux dont le concours a fait de ce Congrès un succès si complet.

Tous ces mémoires, rapports et discours seront sans doute publiés tout au long dans le compte-rendu officiel, je me contente ici de les mentionner. Avant de se disperser, l'assistance a reçu la bénédiction du cardinal-légat, et poussé des acclamations enthousiastes en l'honneur de Son Eminence et du Pontife qu'Elle représente si dignement.

" Eh bien! franchement, il doit y avoir quelque chose dans cette doctrine de l'Eu-

charistie", disait à la sortie un protestant à son compagnon. Oh ! oui, mon cher ami, il y a certainement quelque chose, il y a Dieu lui-même. Notez bien ; on conçoit que vous n'y croyiez point et que beaucoup partagent votre incrédulité. La foi est un don divin. Vous ne l'avez pas. Soit. Mais ce que vous ne pouvez jamais expliquer, c'est que depuis vingt siècles, l'humanité dans sa portion la plus élevée et la plus cultivée, représentée par les plus grands saints et les plus beaux génies, se soit agenouillée, prosternée, pour l'adorer et pour l'aimer, devant cette *chose* insignifiante qu'est une hostie, qui n'est par elle-même l'image ou le symbole d'aucune puissance,d'aucun attribut divin, s'il n'y a vraiment Dieu lui-même, selon sa divine parole. L'aberration en pareille matière et sous cette forme, ne saurait être ni si universelle, ni si durable. L'Eucharistie c'est Jésus-Christ, le Dieu-Homme présent sous les espèces sacramentelles. C'est la foi catholique. Elle est révélée. Elle est vraie. Je vous souhaite de l'avoir un jour vous-même.

XIII

Samedi, 26 avril 1913.

Bénédiction de la Mer

La bénédiction eucharistique de la mer ! Quelle idée sublime ! Elle ne pouvait naître qu'à Malte, et c'est à Malte seulement, que cette cérémonie grandiose pouvait revêtir toute sa pleine signification.

Malte, ce petit point géographique, perdu au milieu des océans ; ce rocher en partie aride, en partie couvert d'une terre apportée d'ailleurs et qui s'effrite; ce minuscule archipel dont deux îles seu-

les sont habitables, ce groupe de petites villes et de petits villages couvert d'une population qui n'atteint pas trois cent mille âmes, dont le commerce est presque nul, dont la langue n'est comprise nulle part ailleurs; qui n'a aucune voix dans le conseil des nations ; qui a servi, des siècles durant, dans tout le cours de son existence, d'enjeu aux peuples les plus puissants, dans leur folie de conquête ; Malte, qui ne s'est jamais appartenu, qui a été tour à tour le bien des Phéniciens et des Grecs, de Rome et de Carthage, des Vandales et des Sarrasins, des Espagnols, des Siciliens, et qui aujourd'hui est aux mains de la protestante Angleterre; c'est Malte qui va servir de piédestal au Christ pour bénir le monde par son Eucharistie! Oui! et c'est logique, durant ce Congrès qui a tout ce qu'il faut pour réaliser l'idéal d'un Congrès eucharistique international.

Reprenons: l'île qui a reçu la doctrine de l'apôtre eucharistique par excellence,

saint Paul; dont le peuple, sous tant de dominations diverses et sous le Croissant lui-même, a toujours tenu haut et ferme l'étendard de sa foi; Malte, a été non-seulement le rempart, mais aussi la sentinelle intelligente, qui a arrêté au passage l'invasion musulmane, après avoir subi sans encombre le contact de tant de nations infidèles.

Jamais elle n'a été entamée par l'hérésie ou par le schisme, elle a tenu fidélité constante à l'Eglise, au pape, au Christ.

Les chevaliers de Saint-Jean, qui la reçurent en cadeau de Charles-Quint, au seizième siècle, acceptaient un présent dont le prix se tirait moins de l'importance stratégique de l'île que de la valeur guerrière, morale et surtout religieuse de ses habitants.

La gloire de Malte remonte plus haut que l'île Adam, le premier, et s'étend plus loin que Beaujolais, le dernier des

chevaliers qui dorment sous les voûtes de leur temple. Je veux bien admirer dans l'histoire, écrite ici sur tous les monuments, les hauts faits des grands maîtres, et de leurs intrépides moines soldats; je n'ai garde d'oublier surtout le plus illustre d'entre eux, La Valette, fondateur de la ville, celui qui avec neuf mille hommes sut résister si longtemps à quarante mille assiégeants; mais je sais que depuis saint Paul jusqu'à eux, Malte avait eu un peuple d'apôtres, de héros, de martyrs, et qu'il est toujours resté depuis un peuple de croyants et de pratiquants.

Donc l'île qui, par la mer qui l'entoure, touche et se relie à tous les continents, et par les traditions constantes de son peuple se rattache directement à saint Paul, et donc, au Christ, Malte devait servir de Thabor pour faire rayonner dans le monde l'éclat de la gloire eucharistique dans une bénédiction solennelle donnée, du haut de ses murs, par le représentant du successeur de saint Pierre, et planant sur les mers, pour atteindre tous les rivages.

L'idée de la bénédiction de la mer, est donc vraiment géniale. Je serais curieux de savoir qui l'a eue le premier. Je lui en donnerais ici crédit. Donc à cinq heures la procession sortait de la Basilique de Saint-Jean. Elle était composée des enfants de choeur, des religieux, des prêtres séculiers, des chanoines, des évêques, des cardinaux. L'ostensoir était porté par le cardinal-légat. Le parcours n'était pas long; bientôt on arrivait à la *Baracca superiore*. C'est une sorte d'esplanade ou de belvédère, s'avançant sur le point culminant des remparts, au-dessus du port principal de La Valetta. Il y avait un reposoir surmonté d'un baldaquin. Dans le port même, il y a des vaisseaux de toutes sortes: l'*Atrato*, l'*Ile de France*, l'*Etoile* ; de nombreux yachts, grands et petits, des barques à vapeur ou à pétrole, des chaloupes à rames, des canots, tous remplis de monde et abondamment pavoisés.

La foule s'est répandue partout où il y a

moyen de jouir du spectacle, qui est vraiment d'une solennité imposante. On chante le *Tantum*. Des hauteurs où il domine la rade, et peut plonger son regard jusque sur la haute mer, le cardinal promène lentement dans les airs, en traçant un triple signe de croix, l'Hostie dont l'apparition est saluée par des détonations, par les musiques militaires, par le cri des sirènes, et par le son de toutes les cloches de la ville.

Tous se découvrent, s'inclinent, adorent puis la bénédiction terminée, le cortège retourne à la basilique au milieu des chants et des prières. Cette manifestation de piété est le prélude de la grande démonstration de demain. Elle restera comme un trait caractéristique tout à fait exclusif du Congrès de Malte.

XIV

26 avril 1913.

Voici la liste, que je crois assez complète,des dignitaires ecclésiastiques, présents au Congrès :

— Eminentissimes cardinaux : Ferrata, légat pontifical; Lualdi, de Palerme ; Nava di Bontife, de Catane ; Bourne, de Westminster et Almarez y Santos, de Séville.

—Mgr Pace, archevêque de Rhodes, évêque de Malte ; Mgr Portelli, son auxiliaire et Mgr Camilleri, évêque de Gozo, Malte.

— Nos Seigneurs les archevêques :

Con-Cathédrale de Saint-Jean, (Malte)

d'Arrigo, de Messine; Bignami, de Syracuse; Combes, de Carthage; Dubois, de Bourges; Gianini, de Serres; Gracelli, de Viterbe; Marconi de Théodosiopolis; Netzammer, de Bucharest ; Nozaleda, de Petra; Pugia, de Santa Severina; Rouset, de Reggio; Schiro, de Néo Cesarée du Pont ;

— Nos Seigneurs les évêques : Arista-Vigo, d'Aci-Reale; Audino, de Mazzara; Basulto y Jimenes, de Lugo; Benzinger, de Quilon; Berthi, d'Amelia; Chisholm, d'Aberdeen; Delrio, de Gerace; Emard, de Valleyfield; Ferrais, de Lystres; Gandasequi, de Dora; Heylen, de Namur ; Hossu, de Sjamos-Ujvar; Lagumina, de Girgente; Leite de Vas Consellos, de Beja; Livinhac, de Pacando; Mikes, de Szambathely; Norvowieski, de Plotsk; Paino, de Lipari,; Palunko, de Rhodiopolis; Peini, de Mangalore; Pellizari, de Plaisance ; Piquemal, d'Alger; Polomeni, de Carthage; Radu, de Gross-Wardein; Raiti, de Trapani; Romero, de Jasso; Sansoni, de

Cefalu; Sturzo, de Piazza Amerina; Fournier, de Carthage; Tei, de Pezaro;

— Révérendissimes abbés mitrés: Bossart, d'Einsiedeln; Schmidt, de Saint-Meinrad; Uban; Carame; Elkhazen.

Le comité permanent était représenté par Mgr Odelin, Mgr Jackman, Mgr Tiberghien; les chanoines Brintet, Gerbier, Lamerand, les RR. PP. Tarcisius, Chardavoine; MM. Liesens et le comte de Renesse-Breidbach ; le duc de Norfolk porte aussi l'insigne du comité, et occupe une place d'honneur à toutes les réunions.

Si les congressistes étrangers ne sont pas très nombreux, environ trois mille seulement, on peut dire cependant qu'ils représentent tous les pays du monde, en sorte que le Congrès lui-même obtient tout à fait le caractère international.

XV

Dimanche, le 27 avril 1913.

Tous les jours, il y a eu cérémonie solennelle et même office pontifical dans quelques-unes des principales églises de Malte et de Gozo, l'île voisine, qui a son évêque et sa cathédrale. Tous les jours aussi des communions en grand nombre ; mais ce matin c'était, de par l'invitation expresse de l'évêque,communion générale. En effet, de bonne heure et à toutes les messes qui se succédèrent partout, les fidèles s'approchèrent de la sainte table en nombre tel qu'on nous assure que toute la population de la ville a fait comme une seconde communion pascale.

C'est encore à l'église du Gésu que je suis allé célébrer pour les Onorati; c'est un groupe assez considérable, plusieurs centaines de citoyens formés en association particulière. C'est pour ainsi dire l'élite de la société de [illegible]e. Ce sont eux que nous avons vus et revus partout, prêtant leur concours pour le succès du Congrès. L'élément laïque s'est montré admirable.

Le cardinal-légat a officié à la basilique de Saint-Jean en présence de presque tous les évêques. Belles cérémonies, grande musique, église bondée.

Enfin, cet après-midi la grande procession. Je n'entreprendrai pas d'en faire le récit. C'est l'ampliation de celle d'hier et puis les processions de ce genre se ressemblent toutes. Le théâtre seul change, le reste est une question de plus ou moins, de longueur de la route ou du cortège, de la quantité ou de la richesse des décors.

Je parle de la partie matérielle; donc quand j'aurai mentionné les riches tentures, les banderolles, les arcs de triomphe, les inscriptions, les drapeaux à toutes les fenêtres, et les parures ajoutées par la piété individuelle, tout le long du parcours ; quand j'aurai énuméré le personnel du cortège : les jeunes éclaireurs en uniforme et en armes, les fanfares civiles ou militaires, les multiples confréries en leur costume pittoresque, les suisses avec perruque et rabat, les associations laïques de tous noms, les ordres religieux de toutes nuances, les groupes de pèlerins étrangers, celui des Français étant de beaucoup le plus nombreux; les curés de toute l'île avec le camail et l'étole ; les chanoines de tous les chapîtres avec leurs insignes honorifiques; les abbés, les évêques, les archevêques, tous en chape et portant leur mitre dans la main, les membres du gouvernement local; le dais souple et très riche porté par la noblesse maltaise; et, à la suite du cardinal-légat portant l'ostensoir, quatre membres de la plus

haute noblesse catholique d'Angleterre, le duc de Norfolk, lord Bray, lord Kerr, lord Clifton portant tour à tour l'ombrellino; les cardinaux en *cappa magna,* avec leur entourage, les dames maltaises et espagnoles pour lesquelles, entre parenthèse, il avait fallu au préalable régler certains points assez délicats de pieuse préséance; et enfin les membres du comité permanent des congrès eucharistiques ; j'aurai je crois donné une idée sommaire mais assez exacte des décors, et du personnel en marche. Si j'ajoute que la procession s'est mise en mouvement à deux heures et demie, qu'elle prenait deux heures à passer un point déterminé, et que la bénédiction finale s'est donnée à huit heures, vous aurez une idée de son importance; elle ne le cède à aucune autre.

Comme détails, au balcon du palais du Gouvernement s'étaient groupées les religieuses non cloîtrées, au nombre de six pour chaque communauté. A l'Hôpital-

Général, on avait placé tous les infirmes avec leurs gardes malades, sur une terrasse dominant la rue.

Le reposoir était placé au centre de la grande place qui sépare les cités de la Valette et de Floriana.

A cause de la longueur du parcours on fit deux arrêts : l'un dans l'église de Saint-Dominique et l'autre dans celle de Notre-Dame de Liesse.

L'ordre de la procession avait été arrangé de manière à ramener non seulement le cortège mais la population entière sur le vaste espace autour du reposoir. Celui-ci, s'élevant à une hauteur de quarante pieds, est un bijou d'architecture,on y arrive par deux escaliers en spirale ; l'autel est entouré de quatre colonnes supportant le baldaquin, mais il est ouvert de tous côtés.

Durant toute la procession, il n'y a pas eu un battement de mains, ni une acclama-

tion, ni une conversation bruyante. Le silence n'était pas autrement troublé que par les chants et les prières, qui n'ont pas cessé un instant.

On chantait dans la rue, en marchant, et le peuple chantait sur les trottoirs à genoux, ou bien c'était la récitation du chapelet ou des invocations indéfiniment répétées.

Point de curieux, point de spectateurs indifférents ou rieurs.

Tout le monde n'était pas dans le cortège organisé, mais tout le monde était de la procession du Très Saint-Sacrement.

Les fleurs, une spécialité de Malte, constituaient une partie très importante des décorations. Pendant le défilé, on ne cessa pas d'en jeter à pleines mains; c'était surtout des roses effeuillées ; à ces poignées de fleurs qui tombaient en s'éparpillant sur nos têtes et à nos pieds et

jonchaient le sol, s'ajoutaient en voletant un peu plus, comme de petits papillons, des carreaux de papier blanc, qui portaient des oraisons jaculatoires empruntées aux hymnes liturgiques en l'honneur du Très Saint-Sacrement; et ce fut ainsi des heures durant.

A la tombée du jour, nous montons lentement la pente douce qui mène au pied du reposoir.

La multitude s'étend tout à l'entour.

L'ordre de la procession est inévitablement brisé, mais en réalité cette rupture n'entraîne aucun désordre; je me trouve au milieu d'un petit groupe d'enfants de choeur qui se tiennent admirablement. Ils continuent à chanter.

Cependant on parvient à frayer le passage au cardinal-légat qui, entouré d'un certain nombre de prêtres, gravit lentement les marches de l'escalier qui conduit

à la plateforme supérieure du reposoir ; soudain celui-ci s'illumine et brille de mille feux; trône resplendissant de majesté et de gloire dont les rayons s'estompent sur l'immense fond crépusculaire; on voit apparaître le légat à l'autel; il pose l'ostensoir, le silence s'établit profond et impressionnant.

Nous touchons sensiblement à quelque chose du ciel; on ne pouvait jamais souhaiter un temps plus favorable pour une manifestation plus grandiose.

Le célébrant entonne le *Te Deum;* c'est comme une traînée de poudre; en un instant dans cette immense foule, le cantique d'action de grâce à trouvé son écho dans toutes les poitrines. Du plus grand au plus petit, hommes, femmes, enfants, tous chantent.

C'est étonnant comme tout le monde ici connaît par coeur les prières liturgiques.

Tous chantent et les mêmes paroles ; mais non sur le même ton, ou plutôt le ton lui-même est insaisissable.

Deux ou trois prêtres, à leur tête Mgr Gauci, font bien mine de conduire ou de diriger ce choeur de plus de cent mille exécutants, mais!...

A vous qui avez traversé les mers, je puis offrir cette comparaison de l'océan que le vent soulève, qui s'agite, qui mugit, qui roule ses vagues avec un bruit grandiose dans lequel, au milieu de toutes les discordances, on sent dominer cependant une note, celle qui chante la puissance de Dieu et ses oeuvres admirables. C'est l'effet produit par le chant du *Te Deum* autour du reposoir de Malte.

Le *Tantum ergo* suit le *Te Deum* et est exécuté avec le même ensemble, puis le cardinal, tenant entre ses mains l'ostensoir sacré se dispose à donner la bénédiction du Très Saint-Sacrement. Le silence

s'est rétabli; on n'entend pas une parole; tout un peuple est ici à genoux, au pied d'un autel, et sur ce peuple prosterné, et sur l'humanité entière représentée au milieu de ce même peuple en prières, par les délégués venus de tous les pays, Notre-Seigneur Jésus-Christ, dans le Sacrement de son amour, verse et répand ses bénédictions.

L'ardeur du sentiment religieux contenu par le respect fait alors explosion, éclate de toute part en une série de *vivat* poussés par la foule à la gloire du Christ, en l'honneur du pape, à l'adresse de son légat et à l'adresse aussi de l'évêque de Malte.

Le cardinal redescend lentement du reposoir, pendant que s'organise à grande peine un cortège restreint qui l'accompagne jusqu'à l'église de Saint-Publius où le Saint-Sacrement est replacé dans le tabernacle. C'est déjà la nuit, c'est l'heure de l'illumination générale. Elle se pro-

duit soudain, comme par enchantement, par toute la ville et même par toute l'île.

C'était le couronnement glorieux d'une des journées les plus splendides que l'on puisse vivre ici-bas. Honneur au peuple de Malte!

XVI

La Valette, 28 avril 1913.

A Londres on avait eu, au lendemain du Congrès, l'excursion d'Arundel, à Montréal celle d'Oka; à Malte il y avait ce matin le pèlerinage à la grotte de Saint-Paul, à Rabato.

C'est un village peu considérable près de Notabile, à sept ou huit milles de la Valette. Un chemin de fer, le seul qui existe à Malte, relie les deux villes. Nous avons préféré nous y rendre en voiture, mais les pèlerins sont venus surtout par des trains spéciaux sous la conduite de Mgr Portelli. Naturellement tous les

fidèles des environs s'y rendaient en même temps, à pied ou en charrettes, malgré la fatigue de la journée précédente.

Aussi la foule était tellement considérable que l'église, cependant très spacieuse, ne put contenir tout ce monde à la fois.

Heureusement qu'un grand nombre de messes furent dites avant la principale que je devais célébrer moi-même.

Nous sommes reçus par une foule enthousiaste, et avec grande solennité, à la porte de l'église, par le chanoine Sammut, curé.

Un premier sermon a été donné en italien par Mgr Portelli et j'ai prêché ensuite en français. Les communions ont été très nombreuses.

Après la messe, déjeûner dans une des salles de la sacristie où j'ai eu le plaisir de voir dans l'intimité un évêque exilé du Portugal, Mgr Leites de Vas Consellos, un

homme extrêmement sympathique et qui nous intéresse beaucoup en nous parlant de la crise qui sévit actuellement en son pays. Comme c'est triste. Et pourtant le peuple au Portugal est catholique, il est victime d'un petit nombre de meneurs. Mais ces meneurs c'est la secte. Prions que notre cher Canada n'ait jamais à subir pareille tyrannie. Mgr de Beja, tout en gémissant sur les malheurs de sa patrie fait un bel éloge des catholiques, dont la résistance est admirable.

L'église de Saint-Paul est érigée à l'endroit où saint Paul a demeuré trois mois comme prisonnier, c'est du moins la tradition de la croyance populaire. Au milieu de la grotte habitée par l'apôtre, est une statue en marbre très vénérée des pèlerins. Autrefois, disent les anciennes chroniques, les fidèles détachaient et apportaient avec eux, par dévotion et comme remède contre la piqure des vipères et des serpents venimeux, des morceaux de pierre plus ou moins considérables et cepen-

Con-Cathédrale Saint-Jean, intérieur (Malte)

dant les dimensions de la grotte ne changeaient pas.

N'insistons pas plus qu'il ne faut sur cette jolie légende, elle a surtout pour effet de garder le souvenir du miracle accompli par saint Paul et de maintenir chez le peuple, à l'égard de l'apôtre, une confiance illimitée.

On ajoute aussi qu'en rejetant dans la braise la vipère qui l'avait piqué, l'apôtre a fait périr du coup l'engeance des serpents,de l'île de Malte. Il n'y en a jamais eu depuis lors, c'est un fait.

Voulez-vous que j'ajoute que notre départ de Saint-Paul a été émouvant. A la sortie de l'église cette multitude compacte applaudit, acclame, et demande une parole et une bénédiction. Il m'a fallu monter sur une pierre et leur crier quelques mots en italien, et de tout mon coeur j'ai chanté les paroles liturgiques, demandant au bon Dieu de conserver toujours

dans sa foi et dans sa piété un peuple aussi profondément catholique.

Et nous nous éloignons lentement, traversant la foule au son des fanfares et aux cris des bonjours de chacun.

* * *

Le théâtre et les fanfares de la ville ont joué comme d'habitude, mais chose à noter, et qui marque bien l'unanimité des sentiments et des actes durant ce congrès celles-ci donnant surtout de la musique religieuse, commençaient et terminaient leurs concerts par l'hymne pontifical ; et à l'Opéra, on a fait entendre un oratorio, "Saint-Paul", dont les paroles étaient de Mgr J. Formoso.

Nous sommes allés, cet après-midi, à une grande séance chez les Fils de Dom

Bosco, les Pères Salésiens; séance dramatique et musicale. Le cardinal Bourne présidait.

Le cardinal, au cours de son allocution, met les familles maltaises en garde contre le fléau des cinématographes qui menace de s'abattre sur l'île et d'y exercer les mêmes ravages que partout ailleurs; c'est pour l'enfance surtout un mal sérieux, dont on méconnait trop la gravité : la perte du temps, le gaspillage des petites économies familiales ne sont rien à côté des émotions factices, des sensations violentes, des suggestions vilaines produisant, avec la fatigue physique et mentale, l'affaiblissement de la vue, la dépravation du sens moral et la perte bientôt de tout goût sérieux. Hélas! dès lors que les *scopes* s'implantent à Malte, les enfants et les jeunes gens y échapperont-ils mieux que les nôtres à la griserie malsaine et fatale ?

Les catholiques maltais n'ont pas voulu

laisser passer inaperçu le centenaire d'Ozanam que l'on célèbre actuellement à Paris, où le cardinal V. Vannutelli s'est rendu comme légat pontifical. Il y avait tout à l'heure une réunion des membres des conférences Saint-Vincent de Paul. Nous avons pu y aller faire acte de présence. Plusieurs discours ont été prononcés par des personnages ecclésiastiques et laïques. On y faisait l'éloge de la charité, celui de l'immortel apôtre en France, saint Vincent de Paul, et de son illustre disciple, Frédéric Ozanam. L'idée eucharistique, l'Eucharistie elle-même, comme source, centre et terme de toute vraie charité, dominait tous les travaux présentés. On dirait que l'atmosphère à Malte reste imprégnée du parfum céleste, on le respire partout.

Les pèlerins de Terre-Sainte sont repartis la nuit dernière, ainsi qu'un bon nombre de congressistes ; d'autres suivront ce soir ; nous sommes retenus ici encore pour deux jours.

XVII

Malte, 29 avril 1913.

Les Dames du Sacré-Coeur possèdent à Malte un superbe couvent; il est situé sur les hauteurs de la Sliema, un quartier de la ville séparé de Valetta par une petite rade. Nous y sommes allés dire la messe ce matin, puis nous avons visité la maison.

Les religieuses, à demi-cloîtrées comme on sait, n'avaient pu, dimanche, se rendre à la procession ou la voir de près, mais le toit de leur maison leur fournissait tout trouvé un poste d'observation trop favorable pour n'en pas profiter; aussi étaient-

elles toutes fières de nous y conduire pour nous expliquer comment elles avaient pu voir et entendre aussi bien que quiconque, et recevoir en même temps la bénédiction du Très Saint-Sacrement.

Les Dames du Sacré-Coeur poursuivent ici l'oeuvre qu'elles accomplissent partout avec tant de dévouement et de succès, l'éducation supérieure des jeunes filles.

Une grande réception était donnée dans les salons de leur palais, par le marquis et la marquise de Mattei, en l'honneur de Son Eminence le cardinal Bourne, leur hôte pendant le Congrès, et réunissait l'élite de Malte.

J'étais bien aise de voir de près ce qu'on appelle " la classe dirigeante ", au sortir d'un congrès eucharistique, dans une ville où tous les citoyens semblent se faire un honneur non moins qu'une règle de tenir en accord leur conduite, même publique, avec leur foi. Non moins que le

peuple des travailleurs, tous ces messieurs et ces dames étaient réjouis du succès monumental qu'ils venaient d'obtenir, et qui était le fruit commun de la piété de tous. Nous ne leur avons pas ménagé les félicitations si bien méritées.

XVIII

La Valette, Malte,

30 avril 1913.

Hier soir grand banquet offert dans la grande salle du Casino à Son Eminence le cardinal Bourne et à Son Excellence le duc de Norfolk, avec quelques invités d'honneur, parmi lesquels votre humble serviteur.

Les convives étaient au nombre de cent quarante, tous ou à peu près tous titrés.

C'était vraiment la société catholique maltaise : marquis, comtes, barons, vicomtes, chevaliers de divers ordres ; magistrats, conseils du roi, gradués universitai-

res, hauts fonctionnaires; la noblesse, l'administration civile et judiciaire avaient là leurs principaux représentants.

Le président, M. le juge Parnis, fit le discours d'usage en termes excessivement délicats; le cardinal et le duc répondirent en faisant l'éloge de Malte et spécialement des citoyens que la naissance, le mérite, l'instruction ou les fonctions placent à la tête de la nation, et qui par là même sont tenus d'être de toute manière l'exemple du peuple.

C'est bien ce qui se passe à Malte, et c'est peut-être là l'un des traits les plus frappants du Congrès qui vient de se terminer.

Les messieurs haut placés, riches, instruits, fidèles d'ailleurs à leur conduite habituelle, se montrant catholiques dans leur vie extérieure, aussi bien qu'à leur foyer, ont tenu à honneur d'être les premiers partout autour de leur Dieu, comme

ils sont partout à la tête de leurs concitoyens. Logique et bon sens.

Je fus appelé à prendre la parole. Il serait malséant de me reproduire ici. Du reste je ne m'attendais pas à l'honneur et je n'ai pu que bien faiblement porter la charge de faire un discours. J'observai qu'il était remarquable que des vingt-quatre Congrès eucharistiques internationaux, trois des plus grandioses avaient été tenus sous la protection du drapeau britannique. Il faut s'en réjouir, mais c'est justice. L'une des fins principales de ces congrès est la réparation. Qu'elle se fasse solennelle, éclatante, et qu'elle soit comme une protestation contre trois siècles de blasphème officiel, proféré périodiquement contre la Sainte-Eucharistie.

J'essayai ensuite d'établir un parallèle entre le peuple canadien français et celui de Malte. Notez que je parlais en anglais. Entre les nations canadienne-française et

maltaise, n'y a-t-il pas plusieurs points de rapprochement: origine religieuse, mentalité, luttes, souffrances, fidélité et loyalisme, vocation nationale, affirmation et revendication des droits les plus sacrés, tout jusqu'à l'état actuel de chacun des deux peuples peut servir de point de comparaison. Aujourd'hui, des Maltais et des Canadiens-français on peut dire les mêmes choses et elles s'appliquent également. Bien plus, si le temps l'avait permis, j'aurais tenté de faire voir, mais je n'ai pu qu'indiquer que les mêmes problèmes se posent, les mêmes questions s'agitent et que, dans la même anxiété mais avec la même confiance, Canadiens-français et Maltais, tous catholiques, regardent du côté de l'Angleterre et comptent, dans une fidélité inviolable aux traités, sur la reconnaissance constante et sur la conservation intégrale de leurs institutions, de leur langue, de leur religion, en un mot de tout ce qui constitue respectivement leur caractère national. Au reste l'Angleterre elle-même sait, par expérience et par

doctrine, qu'elle n'aura jamais dans tout l'empire de sujets plus sincèrement loyaux que les catholiques, et parmi les catholiques eux-mêmes que les Canadiens-français et les Maltais, aussi longtemps qu'il y aura un peuple maltais et une nation canadienne-française.

Tout à côté, au-dessus d'un portique, en face du palais du gouverneur, se lit l'inscription fameuse :

Magnae et invictae Britanniae
Melitentium amor et Europae vox
Has insulas confirmat.

A. D. 1814.

Chez nous, 1775 et 1812, ne sont-ce pas là deux dates qui valent cette inscription ?

Pour vous faire voir combien ces Maltais de haut rang sont aimables à notre endroit et nous témoignent de cordiale sympathie, je vous dirai qu'à la suite du repas, il m'a fallu m'asseoir à une table, et durant plus d'une heure contresigner la carte-menu de chacun pour la leur laisser en souvenir.

Vraiment, je suis de plus en plus charmé par la distinction, et aussi par l'étendue et la variété des connaissances de ces messieurs. Il m'a semblé que la culture intellectuelle est ici portée très loin et va de pair avec la science religieuse elle-même. J'ai rencontré des avocats, des juges, des médecins qui sont de vrais théologiens.

D'ailleurs, l'île de Malte a été longtemps régie par le droit canonique dont elle n'est pas encore complètement privée. Ce qui fait que la législation et l'administration de la justice, aussi bien que l'enseignement à tous ses degrés, sont imprégnés de religion.

En-dehors des Maltais proprement dits, il y a un groupe peu considérable d'anglais protestants, outre la garnison de dix mille soldats et un certain contingent de marins. La plupart sont aussi protestants. Tous ont eu durant le Congrès une tenue très digne. On n'a vu aucun uniforme.

Les autorités supérieures se sont montrées plutôt bienveillantes. Le gouverneur a offert un dîner au cardinal-légat.

Il y a bien eu une tentative isolée pour faire tort au Congrès. Une brochure en anglais contre l'Eucharistie a été publiée par un anonyme quelconque. Les fidèles ont repoussé du pied avec dédain cette ineptie,comme nos Canadiens rejettent les bibles apocryphes et les tracts distribués nuitamment par nos apostats.

Mais on peut dire que le Congrès eucharistique de Malte s'est passé dans la piété ardente des catholiques, et dans la parfaite courtoisie des autres.

J'ajoute enfin cette remarque, que tout le monde se passe avec satisfaction, et il me semble qu'elle comporte un bel éloge: c'est qu'il n'y a pas eu un seul accident, ni un seul délit, pas une seule arrestation durant tout le cours du Congrès lui-même.

XIX

La Valette, Malte,
30 avril 1913.

Il y a tout à Malte en fait de communautés, d'institutions et d'oeuvres. Il y a donc un Jardin de l'Enfance. Il est tenu et dirigé par des Soeurs de Saint-Joseph de l'Apparition qui ont ici trois maisons d'éducation. Nous sommes allés ce matin dire la messe dans la chapelle de leur établissement de La Valette.

Nous avons ensuite rendu visite au beau-frère de madame Cassar qui demeure tout à côté, Strada Zaccharia. Les deux familles étaient réunies, après avoir, parents et enfants, assisté à ma messe et communié.

Enfin, dîner avec monsieur et madame Cassar et quelques autres invités chez le comte et la comtesse de Messina, en leur résidence princière.

Il est rare de voir, en un palais habité par une famille privée, une collection plus riche, plus variée et plus curieuse d'oeuvres d'art de toutes sortes: toiles des grands maîtres, tapisseries des Gobelins, marbres, bronzes, mosaïques, meubles précieux, statuettes, porcelaines, terres cuites, un véritable musée digne tout au moins d'une université.

La partie religieuse n'est pas moins remarquable. Dans l'oratoire spécialement, où la messe est dite chaque jour, il y a des vases sacrés, des ornements, des reliquaires, qu'une cathédrale pourrait envier. Je signe au registre tenu à jour pour les visiteurs et je vois bien que je succède à plusieurs des principaux personnages du Congrès. On nous fait voir l'appartement préparé pour un cardinal

L'église Musta (Malte)

qui a fait défaut au dernier moment. Son Eminence aurait dû venir.

Vraiment je suis heureux de constater par moi-même ce que l'on m'a dit de la noblesse maltaise, elle est toujours noble. Elle est profondément religieuse, d'une tenue très digne, d'une courtoisie impeccable, d'une simplicité de vie admirable et en même temps elle conserve le goût du beau artistique et se tient gardienne jalouse des traditions maltaises. Ce sont ses principaux membres qu'on a vus porter le dais aux deux grandes processions.

XX

La Valette, Malte,

30 avril 1913.

Evêque canadien, je pouvais difficilement me soustraire à la petite corvée de donner un entretien sur notre pays, et sur les avantages qu'il peut offrir aux Maltais désireux d'émigrer ou obligés de s'expatrier. L'insistance de l'invitation fut telle et le but était tellement louable que je me suis rendu à une réunion du bureau d'immigration.

L'île de Malte est surpeuplée et ne peut garder tous ses enfants. Bon nombre doivent aller ailleurs chercher leur gagne-pain. Ils sont légion déjà à Alger, à Tu-

nis, à Alexandrie, dans diverses villes maritimes de l'Europe et aussi de l'Amérique.

Serait-il avantageux pour les autres de venir au Canada? Je me suis défendu d'être un agent d'immigration, d'avoir pour cela aucune mission ou titre quelconque. N'étant pas prévenu, ne m'attendant point à l'honneur que l'on me faisait, je n'avais apporté aucun document. Il est vrai que le Canada est un pays très vaste dont une grande partie reste encore inoccupée, que beaucoup d'étrangers y viennent s'établir à leur avantage.

Mais pour ce qui concerne les Maltais, ils doivent ne pas ignorer les différences de climat, de langues, d'habitudes sociales et même de genre de travaux ; qu'ils sachent bien que le chauffage, le double vêtement, la nourriture plus forte et plus abondante sont des causes de dépenses qui couvrent souvent, et bien au-delà, la plus

value des gages. Qu'en tout cas l'immigration, d'une manière générale, ne peut être avantageuse qu'aux travailleurs proprement dits, que les classes professionnelles n'auraient que faire de venir. Au Canada il y a, comme à Malte, la liberté religieuse et civile; partout les Maltais auront toutes les facilités voulues pour pratiquer régulièrement leur religion, les bons ouvriers y trouvent toujours de l'emploi, mais il y a des circonstances qu'il faut connaître et dont il faut tenir compte.

Qu'ils ne viennent pas sans s'être assurés d'un bon accueil et pour cela que, par l'intermédiaire du bureau de Malte, ils obtiennent au préalable de l'un ou l'autre de nos propres bureaux d'immigration les renseignements nécessaires.

Je dis à ces messieurs qu'ils peuvent en toute confiance s'adresser à M. l'abbé Casgrain, de l'archevêché de Québec.

Je ne puis m'empêcher d'ajouter ici que

les Maltais, par ce que je connais d'eux maintenant, me paraissent être tout à fait qualifiés pour venir au Canada, comme colons agricoles ou comme ouvriers, à condition de se conserver avec leur foi, et leurs traditions familiales.

Pour nous, je ne sache pas qu'on puisse trouver nulle part meilleur contingent pour s'ajouter à la population catholique de notre pays.

Puisqu'il nous vient, qu'il nous viendra sans cesse des immigrants, autant ceux-ci que d'autres, et beaucoup mieux, à notre point de vue, ceux-ci que beaucoup d'autres qui n'offrent pas du tout les mêmes garanties. Avec nous, les maltais, loyaux sujets britanniques et catholiques fervents deviendraient aisément de très bons canadiens. C'est bien le résumé de tout ce que je pouvais dire sur le sujet.

XXI

La Valette, Malte,

30 avril 1913.

Il faut, qu'avant de partir, je vous conte quelque chose qui vient de nous arriver et qui me paraît bien caractéristique.

Tout à l'heure en nous reposant un peu après une journée bien remplie, nous étions, mon compagnon et moi, à réciter notre bréviaire. Voici qu'on frappe à la porte, madame Cassar entre, s'excuse de nous déranger et nous dit: le bon Dieu va passer. Alors elle va vers la fenêtre donnant sur la rue, allume quelques cierges, pendant qu'un domestique faisait ailleurs la même chose.

Toute la façade de la maison fût bientôt illuminée. Nous allons au balcon.

Un bruit de voix, comme une psalmodie descendait la rue San Paolo. Nous apercevons à quelques cents pas un groupe de personnes : hommes, femmes, enfants, entourant un prêtre portant le surplis et l'étole, marchant sous l'ombrellino. A ses côtés des enfants de choeur, avec flambeaux allumés et clochette. Tout ce monde, une vingtaine de personnes auxquelles d'autres s'adjoignent le long de la marche, récite tout haut des prières.

Sur les trottoirs des deux côtés de la rue les passants s'arrêtent, les hommes se découvrent, tous s'agenouillent.

Toutes les fenêtres portent des lumières entre lesquelles on aperçoit des têtes qui s'inclinent.

Le bon Dieu en effet passe sous le balcon de notre appartement.

Le cortège s'arrête environ deux arpents plus bas, le prêtre monte chez le malade, accomplit son ministère, redescend avec le ciboire, la procession se reforme et avec le même cérémonial le Saint-Sacrement est reporté à l'église paroissiale, et replacé dans le tabernacle.

Le tout au tintement grave de la cloche.

" Mais, Madame, ceci est très beau et nous impressionne vivement. Cela se passe-t-il toujours ainsi? " " Eh, oui, Monseigneur, naturellement, puisque c'est le bon Dieu qui passe. "

A ce sujet, je me rappelle avoir lu et saisi au passage ce trait qui montre bien la piété foncière du Maltais ; parmi les privilèges réclamés naguère et obtenus des autorités anglaises, est celui en vertu duquel tout militaire est tenu de présenter les armes au passage du Très Saint-Sacrement.

Je viens d'avoir le plaisir de recevoir le

comte Paul de Quinsonas, président de l'Union diocésaine de l'Isère de l'Association Catholique de la Jeunesse Française. C'est le neveu du marquis de Costa de Beauregard, de l'Académie Française, écrivain catholique que j'avais eu l'avantage de connaître, et comme lui parent de Mgr de l'Auberivière, l'un des évêques de Québec.

M. de Quinsonas, qui a fait l'autre jour à la Musta un discours-rapport, me confirme que l'Association qu'il représente compte bien près de deux cent mille membres répartis dans toute la France en unions diocésaines. La dévotion eucharistique, et spécialement la communion fréquente, en est le lien principal. Elle fait oeuvre essentiellement religieuse endehors de toute préoccupation politique, à l'écart des partis, c'est ce qui fait surtout sa force et lui donne un prestige indéniable. L'Association est partout établie sous le contrôle direct de l'évêque.

On comprend chaque jour davantage

en France que si l'on veut efficacement travailler et combattre pour l'Eglise, il faut agir avec elle et comme elle. Or elle se maintient toujours au-dessus et en-dehors de toute partisanerie politique.

XXII

Rome, 2 mai 1913.

Nous quittions La Valette mercredi soir, à dix heures, pour nous embarquer de nouveau sur le fameux *Corona* que nous ne pouvions éviter. C'était le seul navire qui pût nous ramener à Syracuse. Il fallait bien faire contre mauvaise fortune bon coeur, et d'autant plus joyeusement que le vaisseau autrichien aura été le seul incident ennuyeux, et restera le seul souvenir désagréable de notre voyage à Malte.

M. Cassar, poussant l'amabilité jusqu'au bout, nous accompagna dans la barque qui nous conduisit à bord du vapeur,

nous épargnant, pour les prendre à sa charge, tous les petits détails de cette dernière phase de notre séjour. Il a voulu à l'heure du départ, se dérober à nos remerciements, n'en voulant rien entendre. Il sait combien nous avons apprécié les attentions si délicates dont,avec Mme Cassar, il n'a cessé de nous entourer dans son hospitalière demeure. Je tiens à consigner ici à leur adresse l'expression de notre gratitude profonde et inaltérable.

Charmant foyer chrétien où règne le bonheur dans la vertu, que le bon Dieu lui garde sa protection et fasse que tous ensemble, parents et enfants, puissent vivre longtemps heureux, dans cette affection réciproque dont nous avons été les témoins édifiés.

Le *Corona* ne devait lever l'ancre qu'à une heure. Que faire en attendant! Rien ne nous attire dans l'espèce de cabine qui nous est assignée, où la lassitude seule et un besoin irrésistible de sommeil nous feront descendre plus tard.

Le ciel est pur, la mer est d'huile.

Au milieu du va et vient des chaloupes, des allées et venues des congressistes en partance, appuyé sur le bastingage, je contemple le panorama splendide déroulé tout autour : la ville, ses édifices religieux et profanes, ses hautes murailles ; les forts Saint-Elme, Ricasoli, Saint-Ange offrent, l'imagination aidant, un contraste curieux avec les églises monumentales de La Valette, de la Sliema, de Floriana et de Senglea. On peut même pousser jusqu'à la Musta, à Notabile, à Rabato, autant de lieux historiques qui viennent de servir tout à tour de théâtre pour les solennités du Congrès.

Et que de souvenirs réveille cet admirable ensemble !

Vingt siècles d'histoire y ont laissé leur empreinte.

Quelques faits se précisent pour résu-

mer les grands traits de ce poème qui commence avec saint Paul, et dont la dernière page vient de s'écrire sous nos yeux.

N'est-ce pas délicieux de se représenter ici même, sur place, la scène de l'apôtre abordant après le naufrage, accueilli avec humanité par les insulaires.

L'incident de la vipère, le changement à vue de sentiment chez les témoins du prodige, la guérison miraculeuse du père de Publius et d'un grand nombre de malades, et tout ce qu'on peut se figurer de la prédication de l'apôtre, des merveilles qu'il fit et des conversions qu'il opéra durant son séjour de trois mois, tout se presse dans l'esprit en nous ramenant aux premières origines chrétiennes de Malte.

Je vois Roger de Normandie entrant dans la ville, depuis longtemps courbée sous le joug musulman. Les notables suivis de la multitude viennent au-devant

de lui, l'accueillant comme un sauveur, chantant le *Kyrie eleison.*

C'est ensuite Villiers de l'Isle Adam, grand-maître de l'Ordre de Saint-Jean, escorté de ses chevaliers. Après leur expulsion de Rhodes, où ils avaient accompli des prodiges de valeur demeurés légendaires, ils reçoivent de Charles-Quint, sur les instances du pape, avec le consentement de tous les princes chrétiens, y compris Henri VIII, cette île dont ils porteront désormais le nom déjà glorieux et qu'ils illustreront encore davantage.

Toutefois, et ceci est tout à l'honneur du peuple de Malte, avant de prendre possession de son nouveau domaine, le grand-maître, le seize juillet 1530, signe un contrat en bonne forme, ratifié par chaque grand-maître subséquent, aujourd'hui encore conservé dans les archives de la ville, stipulant que tous les droits, privilèges et immunités du peuple de Malte seront toujours scrupuleusement maintenus.

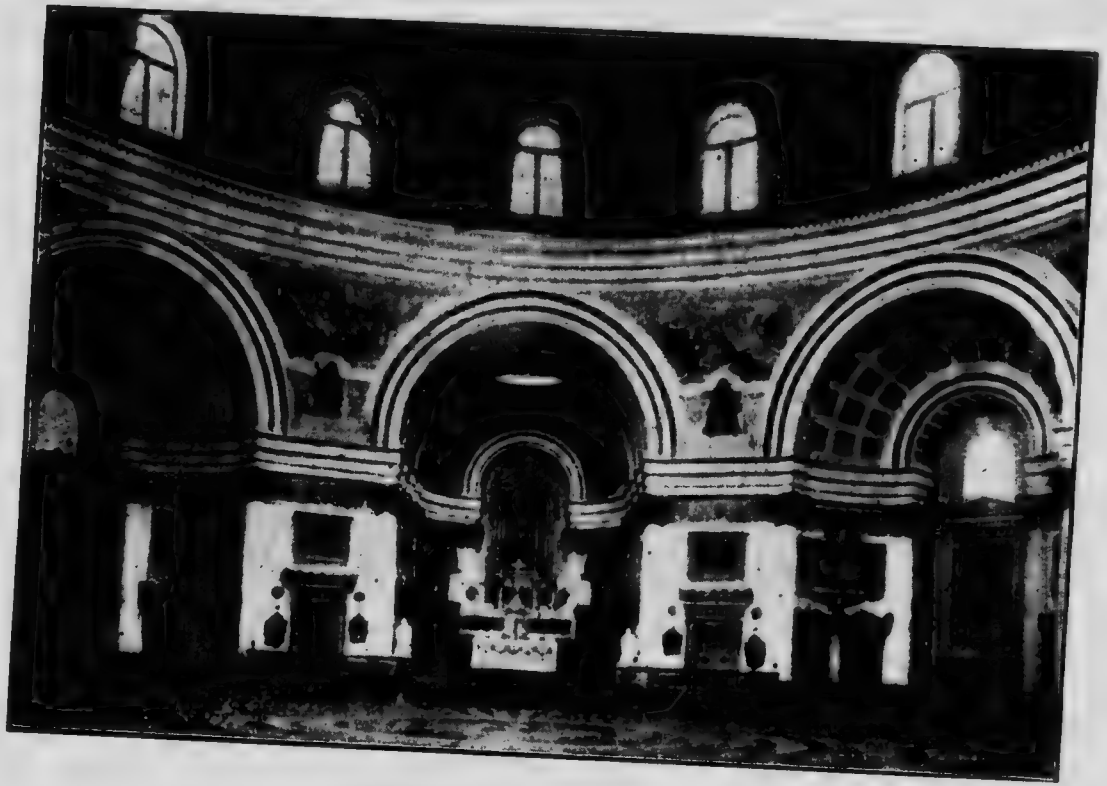
Voici maintenant Jean Parisot de la Valette, le troisième grand-maître à Malte.

Il a soixante-onze ans, ne dispose que d'une petite armée de neuf mille hommes et durant près de quatre mois il doit soutenir le siège de l'armée de Soliman II, forte de soixante-dix mille hommes et de cent cinquante vaisseaux.

Les assiégés tombent comme des héros chrétiens, après avoir communié et en chantant le *Credo*.

Leur résistance finit par une victoire qui décide du salut de l'Occident. La ville que je contemple porte le nom de l'illustre guerrier.

Image vivante de l'Eglise dont ils étaient constitués les défenseurs, en même temps que les protecteurs d'avant-garde de la civilisation chrétienne,les Chevaliers de Malte présentaient, sur ce rocher su-



Eglise de la Musta, intérieur

perbe, dans l'unité de doctrine et la dépendance hiérarchique, l'admirable variété de leurs nationalités et de leurs langues. Les auberges de Castille, d'Italie, de France, de Provence, d'Auvergne, d'Aragon et de Bavière sont toujours debout.

Affectés à des fins étrangères à leurs premières origines, ces monuments demeurent comme une éloquente leçon perpétuant, pour l'enseignement de tous, le miracle et les mystères de la Pentecôte.

Quelle splendide parade devait offrir le défilé de cette armée dont les bataillons distincts, en passant sous le balcon du grand-maître, leur supérieur à tous et leur chef, exprimaient si bien le sens catholique de l'unité par la charité.

L'Ordre des Chevaliers de Malte, ayant cessé de lutter faute d'ennemis à combattre, dut subir une loi impitoyable de l'histoire : la possession et l'abus des richesses devaient fatalement mener à la déchéance ce corps religieux.

Après avoir résisté des siècles durant aux ennemis du dehors aussi bien qu'aux infiltrations de leurs maîtres, païens ou musulmans, les vrais Maltais ne devaient pas se laisser entraîner sur la pente corruptrice par l'exemple funeste de ceux dont, aux temps chevaleresques, ils avaient tant aidé et admiré la bravoure.

C'est Napoléon qui s'empare de Malte, en chasse définitivement l'Ordre, porte une main sacrilège sur les trésors des églises et part pour l'Egypte.

Le peuple avait subi la tyrannie, ne pouvant l'empêcher ; il se révolte contre les lois iniques qu'on veut lui imposer, enferme dans ses casernes la garnison française et attend avec patience.

C'est toujours le peuple de Malte qui lutte et souffre pour la conservation de sa foi et de ses droits.

C'est l'épopée qui se continue.

Malte enfin de son plein gré, ou si l'on préfère, à son grand contentement, passe sous le sceptre de l'Angleterre qui lui garantit toutes ses franchises et toutes ses libertés.

Voyez sur la grève ces cailloux de silex ou de granit, ronds comme des billes et durs comme le diamant. Leur forme et leur consistance les protègent contre tout amalgame et contre toute brisure. Tels les Maltais; en dépit de toutes les invasions et de tous les bouleversements politiques, ils sont restés à travers les âges, ce qu'ils étaient, avec la fermeté de leur foi et l'intégrité de leurs traditions.

Après une histoire aussi glorieuse, je me dis que Malte méritait d'avoir son Congrès eucharistique et que ce Congrès lui-même méritait d'obtenir le plus complet succès. C'est ce qui est arrivé.

Malte, pauvre petite " Bethléem de Juda ", c'est toi qui devais, dans un con-

grès idéal, manifester avec un si grand éclat la gloire du Christ dans le sacrement de son amour. Gloire à toi, Malte ! Adieu, Malte !

Jeudi matin, nous nous réveillons à Syracuse, où nous reprenions le train pour Naples et Rome.

XXIII

Rome, 12 mai 1913.

La journée de la Pentecôte, hier, a été bien remplie. Le matin nous descendions à Santa Chiara où je célébrais pontificalement la messe. C'était la fête patronale des Pères du Saint-Esprit qui ont la direction du Séminaire Français.

Ceci me reportait à trente-cinq ans en arrière, alors que j'étais étudiant prêtre dans cette même maison qui est un ancien couvent de Clarisses. Curieuse coïncidence.

Les élèves ont chanté durant tout l'office du plein-chant grégorien. Leur schola

est renommée dans toute la ville et rivalise avec le couvent bénédictin de Saint-Anselme pour la perfection avec laquelle ils savent l'exécuter.

Après les avoir entendus, je suis plus que jamais désireux de voir introduire dans notre cathédrale le chant de Solesmes. Après tout, les difficultés ne sont pas insurmontables et l'effet en est si pieux, il donne une si belle expression à la prière que les préjugés ne sauraient tenir longtemps à l'encontre.

L'office terminé, nous nous rendons au Vatican pour assister,dans la grande salle ducale, à la réception des pèlerins français faite au nom du pape, par Son Eminence le cardinal secrétaire d'Etat.

Bien qu'on le dise à peu près rétabli, Pie X doit s'astreindre quelque temps encore à la solitude et au repos que lui impose la Faculté, et ne saurait reprendre les audiences mêmes privées, qu'à une date ultérieure et qu'on ne précise point.

C'est pour les Français une déception générale et d'autant plus sensible qu'on leur avait fait espérer au moins l'admission en présence du Saint-Père.

Aussi la cérémonie fut-elle assez terne.

L'adresse lue par Mgr Odelin et la réponse du cardinal Merry del Val, en dépit de tous les beaux sentiments qu'elles exprimaient ne parvinrent à créer aucun enthousiasme.

La bénédiction donnée de la part du Saint-Père, la distribution de son discours et celle des médailles commémoratives du jubilé furent elles-mêmes un palliatif insuffisant.

Et qui pourrait faire à ces catholiques de France un reproche de leur tristesse ?

N'est-elle pas la marque évidente de leur amour pour le pape et de l'intensité de leur désir de le voir et de l'acclamer?

Nous revenons au Séminaire Français

pour le dîner où je me retrouve au milieu de mes vieux directeurs et d'anciens condisciples, parmi lesquels le curé de la Madeleine à Paris, l'abbé Rivière.

* * *

C'est hier que le pape devait descendre à Saint-Pierre pour la solennité principale du centenaire constantinien. La chose n'étant plus possible, il a fallu la rayer du programme.

Comme dédommagement, les fidèles furent convoqués quand même dans la basilique vaticane pour le *Te Deum* qui devait être chanté en action de grâces pour le rétablissement de Sa Sainteté. J'ai assisté aux vêpres dans une stalle du chapitre. La foule envahissait à ce moment les immenses nefs et bientôt ce fut dans la basilique la multitude compacte comme aux plus grandes fêtes.

Le cardinal Rampolla fit son entrée à la suite du cortège des chanoines et des évêques et se rendit à l'autel papal. Le Saint-Sacrement fut exposé, on chanta d'abord la première partie du salut, puis le *Te Deum* qui fut suivi de la bénédiction ordinaire du Très Saint-Sacrement.

Comme d'habitude tout le peuple prit part au chant et je veux noter ceci, parce que la remarque en était faite à la sortie, dans tous les groupes : l'assistance si nombreuse se composait surtout de Romains et d'Italiens; les pèlerins étrangers disséminés par ici par là ne formaient qu'une petite minorité. Or le sentiment d'une sympathie filiale et profonde dominait partout. On se réjouissait avec une cordialité évidente du retour à la santé du Saint-Père. On priait avec dévotion, on n'était point choqué par ces conversations, ces rires, ces attitudes profanes que l'on observe trop souvent, même durant les cérémonies, et qui étaient hier absolument exclus par la piété générale.

Le peuple romain aime le pape. Il l'a montré à la cérémonie du *Te Deum* hier.

Il en donnait une nouvelle preuve dans la soirée par l'illumination générale des édifices religieux et des maisons particulières. Je crois bien que c'est la plus belle qu'il y ait eu depuis 1870, et surtout la plus populaire. Le monde dans les rues, pour en contempler l'effet, était aussi intéressant que la disposition artistique des lumières. La réjouissance universelle plaisait encore plus que la vue superbe offerte partout par la profusion des lampes électriques.

Mais de la place Saint-Pierre, où la foule stationnait plus longtemps, le spectacle était vraiment merveilleux.

Toute l'architecture de la basilique était dessinée par des lignes étincelantes qui montaient jusqu'à la base de la coupole. Celle-ci disparaissait dans une obscurité complète. Le temps sombre favorisait

singulièrement cet effacement. A son sommet, seule, sur le fond nuageux, et sans base apparente, simplement dans le ciel, se détachait la croix brillante.

C'était comme une nouvelle apparition du *Labarum*. Tous avaient les yeux fixés sur elle attendant de voir s'écrire les mots : *In hoc signo vinces*.

XXIV

Rome, 16 mai 1913.

Je viens de vous adresser une dépêche vous informant que j'ai eu ce matin le bonheur d'être reçu en audience privée par Notre Saint-Père le pape, et transmettant la bénédiction qu'il a daigné accorder au clergé, aux communautés religieuses et aux fidèles de notre diocèse. En effet, mercredi soir, un message du Vatican m'apportait la lettre officielle par laquelle Mgr Ranuzzi, maître de chambre de Sa Sainteté, m'avertissait que je serais reçu ce matin à dix heures et demie. Pie X donne depuis quelques jours une audience isolée par ici par là. La consigne est sévère. On dirait que la

permission a été donnée au pape à contre coeur. Ma lettre stipulait très nettement que je serais seul admis, qu'aucun autre ne devait m'accompagner.

C'est entendu, personne ne doit me suivre jusque dans les appartements privés du pape. Mais le Vatican est bien grand. Qu'est-ce qui empêche qu'on vienne après moi dans les antichambres. Allons, dis-je à mes compagnons de voyage, préparez-vous, rendez-vous aussi loin qu'on vous le permettra, et tenez-vous prêts à toute éventualité. A l'heure dite, je les laisse dans une salle où ils sont disposés à recevoir la faveur ou à faire le sacrifice, et je suis conduit moi-même jusqu'auprès du Saint--Père qui m'accueille avec sa bonté accoutumée.

J'étais bien le premier ou le deuxième évêque pèlerin reçu en audience depuis de longues semaines.

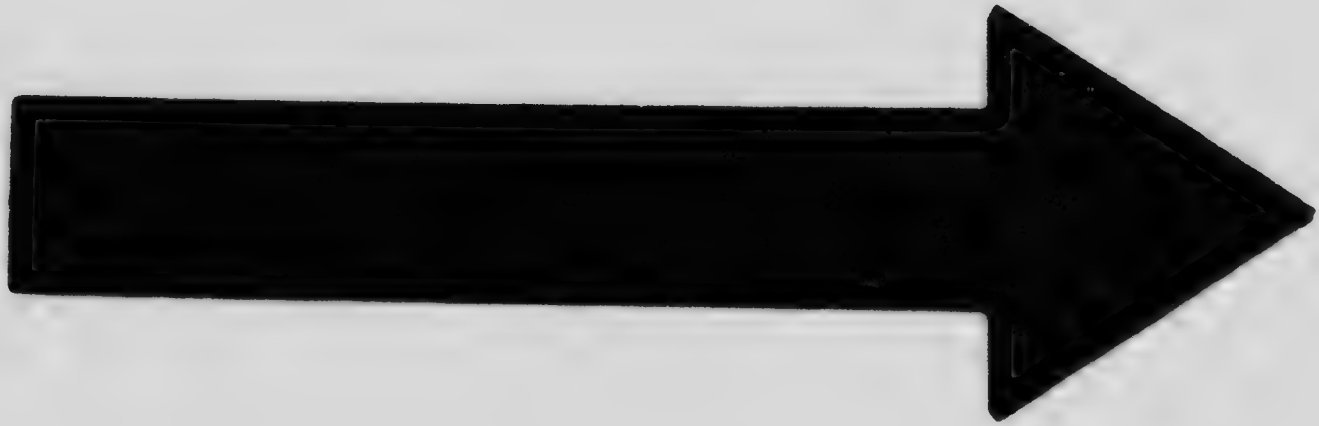
Au cours de l'entretien qui dura une

demi-heure, après avoir épuisé ce qui pouvait me concerner, le pape se plut à me parler du Congrès de Malte. Il en connaissait presque tous les détails qu'il avait reçus du cardinal Ferrata lui-même. Il rappela spécialement l'accueil si chaleureux fait à son représentant, la communion des petits enfants, la bénédiction de la mer et la grande procession finale. C'était pour Pie X une immense consolation que ces assises eucharistiques, couronnées d'un si éclatant succès. Un évêque a dit — c'est le pape qui parle —qu'il avait eu à Malte les émotions les plus intenses de sa vie et qu'il en garderait jusqu'à sa mort l'inaltérable souvenir. J'étais bien aise de pouvoir confirmer, comme témoin oculaire, des choses qui remplissaient de joie le coeur du Pontife.

Notre Saint-Père le pape daigna écrire, au pied de la liste du clergé de Valleyfield une formule spéciale de bénédiction et de prière pour tous les prêtres vivants et défunts du diocèse.

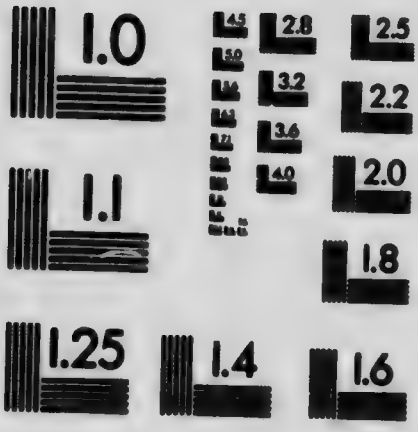
Je rendis compte de la manière dont étaient organisées la communion privée des petits enfants, et leur communion solennelle après un examen public sur le catéchisme en entier. Il lut tout haut le diplôme que je lui fis voir; il en témoigna sa vive satisfaction; il remarqua spécialement la consécration à la Sainte Vierge et l'engagement de tempérance dont ces diplômes fixaient le souvenir pour les enfants, et me demanda de lui en laisser deux exemplaires. C'est une raison de plus pour moi de tenir à ces examens, et à ces certificats connus et bénis par le pape.

Je remis en même temps à Notre Saint-Père le pape le Denier de Saint-Pierre, offrande de notre diocèse. La somme était relativement considérable; j'étais heureux de pouvoir l'offrir, et Pie X daigna l'agréer avec des remerciements qu'il me chargea de transmettre à tous les généreux donateurs.



MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)



APPLIED IMAGE Inc
1653 East Main Street
Rochester, New York 14609 USA
(716) 482 - 0300 - Phone
(716) 288 - 5989 - Fax

XXV

Rome, 20 mai 1913.

Mgr E. Dugas,

Vicaire capitulaire,

Joliette.

Mon cher ami,

Je reçois à l'instant même votre lettre du 6. Il me tardait de recevoir des détails précis sur cette mort, dont la nouvelle était venue me frapper à Malte, au milieu des fêtes du Congrès eucharistique. Merci ! pour la bonne pensée qui vous a poussé à m'écrire. J'ai pleuré, je pleure encore avec vous et avec ceux qui vous

Mont-Cassin

entourent dans cette maison naguère si vivante, maintenant si triste et dont l'atmosphère doit être si lourde depuis la disparition de votre évêque bien-aimé. Ecrasé dans ma douleur au reçu de la dépêche mortuaire, j'ai annoncé le décès de Mgr Archambeault au cardinal-légat et aux évêques présents à Malte. Tous ont partagé notre deuil, d'autant plus que l'illustre défunt était bien connu d'un bon nombre qui l'avaient vu et entendu à Vienne, au Congrès précédent. A la tristesse générale se joignait l'éloge ; il n'y avait qu'une voix pour dire les belles qualités, les grandes vertus, la science, le zèle, l'activité dévorante de l'évêque de Joliette. Tous ceux qui avaient eu l'avantage de l'approcher, aimaient à rappeler son amabilité, la vivacité de sa conversation, son ardente piété, et, au milieu des paroles animées et provoquant la discussion, une charité toujours en éveil qui retenait le mot trop prompt, ou atténuait tout de suite une répartie trop brusque. Il avait du coeur, autant que de l'esprit,

et sa franchise n'était jamais en défaut. Il vous aimait plus que vous ne sauriez l'imaginer, vous ses prêtres, ceux de sa maison, et tous les membres de son clergé. Comme il aimait à parler de sa famille sacerdotale!! A mon retour à Rome, je trouve les mêmes expressions de chagrin et les mêmes louanges chez tous les personnages que je visite ou qui viennent me voir. Pas un qui ne dise combien il était intelligent et bon, et comment son besoin d'apostolat le suivait partout.

Ici même, au cours de son récent voyage, il baptisait, confirmait et admettait, à la première communion une personne qu'il avait convertie. Cette cérémonie très touchante s'est faite dans la pieuse chapelle des Soeurs Réparatrices. Le pape a daigné me parler en termes émus de Mgr Archambeault, et les cardinaux— ceux que j'ai pu voir — m'ont dit leur chagrin et leur sympathie en faisant l'éloge de votre cher défunt. Il n'y a qu'une voix pour dire que le diocèse de Joliette, que

l'Eglise tout entière du Canada subit, par sa mort, une perte bien grande, et que le vide sera vraiment difficile à combler.

Vous le sentez plus vivement que tous autres, vous qui avez vécu dans son intimité épiscopale, témoins de son dévouement, gardiens des monuments impérissables qu'il laisse, et continuateurs obligés de ses grandes oeuvres. Vous avez recueilli un héritage bien précieux qui doit être conservé, qui fructifiera bien longtemps sous le souffle de la pensée et du sentiment qui l'amassaient autour du trône épiscopal de Joliette. On reste émerveillé quand on voit tout ce que Mgr Archambeault a su faire en si peu d'années, et comment il a su faire tant et de si belles choses. Le culte divin, l'éducation chrétienne de la petite enfance, des adolescents, de la jeunesse, le soin des pauvres, des malades, des vieillards et des orphelins, les sphères plus étendues où il traitait des grands intérêts de l'Eglise, la vigueur et la sûreté de ses vues en matiè-

res dogmatiques ou morales, ses travaux incessants que soutenait un désir insatiable de posséder à fond, et de communiquer ensuite aux autres la doctrine de l'Eglise dans toute sa pureté, avec toute son intransigeance, tout cela s'harmonisait dans son esprit, et dans la pratique s'est traduit par ce que l'on peut appeler une vraie carrière épiscopale dans toute la force de l'expression.

Le nom de Mgr Joseph-Alfred Archambeault vivra dans l'histoire de l'Eglise au Canada, et y brillera d'un éclat très particulier. Il a été vraiment évêque, il a mené la vie, il a fait les oeuvres d'un évêque de la sainte Eglise de Jésus-Christ.

Priez, mon cher ami, je prie avec vous, pour que le Saint-Esprit dirige toutes choses afin que son successeur soit vraiment son héritier, possède son coeur, ait son intelligence, dépense avec le même zèle, pour la gloire de Dieu et le bien des âmes, d'égales réserves d'énergie, de dé-

vouement. — Oh! c'est vraiment demander beaucoup. Mais le bon Dieu est si puissant, et puis nous le supplions tous ensemble pour l'amour de l'Eglise notre mère.

Je vous fait part de toutes les sympapathies dont je reçois ici, partout et chaque jour, l'expression évidemment très sincère; pour moi, c'est l'affliction fraternelle que je partage avec vous dans la prière fervente offerte pour notre bien cher et très regretté ami et collègue, Mgr Archambeault....

XXVI

Rome, 22 mai 1913.

Aujourd'hui, fête du Très Saint-Sacrement, la Fête-Dieu. Autrefois elle était très populaire et se célébrait à Rome avec une très grande pompe.

C'était au temps des papes-rois et de la religion libre. Tout le peuple prenait part à la procession somptueuse qui se déroulait dans les rues de la ville, allant d'une basilique à l'autre; maintenant les manifestations religieuses de ce genre sont interdites dans la ville éternelle. Toutefois, les traditions sont tellement ancrées dans l'esprit du peuple que la Fête-Dieu, rayée du catalogue des fêtes d'obligation, a été cependant observée

d'une manière très générale. Les travaux extérieurs ont été suspendus et les magasins fermés, beaucoup de monde dans les églises, et même des communions en grand nombre.

Ce matin je suis allé dire la messe chez les Religieuses de Marie Réparatrice, dans leur chapelle de la via Lucchesi. J'avais vu leurs soeurs à Malte où la supérieure est une française, soeur d'un congressiste avec qui nous avons voyagé, M. Mérillon. C'est dans leur couvent que Mgr Heylen, président du comité permanent, a séjourné durant le Congrès. C'est une communauté éminemment eucharistique. Le Saint-Sacrement y est exposé en permanence et les religieuses y sont constamment en adoration au pied de l'autel. Leur chapelle de Rome est un des sanctuaires les plus fréquentés. Tous les soirs deux heures avant l'*Ave Maria,* elle se remplit littéralement. Il y a beaucoup d'habitués très fervents et aussi des visiteurs curieux qui veulent voir le défilé

très imposant des religieuses à l'entrée et à la sortie, et aussi entendre leur chant très pieux. Le choeur des religieuses est séparé de la nef par une grille. Elles y portent sur leurs vêtements blancs un manteau bleu avec longue traîne, ce qui est réellement d'un effet très joli.

La piété fervente domine ici tous ces petits détails dont elle se sert pour attirer les âmes et les faire prier. Nous avons maintenant à Montréal des Religieuses de Marie Réparatrice. Après avoir habité une maison temporaire, elles sont depuis le premier septembre 1912, installées dans leur monastère, avenue Mont-Royal, à une petite distance de l'endroit où la messe a été chantée en plein air, lors de l'inoubliable Congrès eucharistique de Montréal, en 1910.

Cet après-midi,répondant à l'invitation gracieuse de Mme la supérieure, je suis allé présider la procession solennelle du Saint-Sacrement au couvent du Sacré-Coeur, à la Trinité-du-Mont.

Vous connaissez cet endroit tout près du Pincio. Vous vous souvenez du délicieux petit oratoire de la Mère Admirable dans un des corridors du couvent. Avec l'église, et l'académie de France, la maison du Sacré-Coeur est une propriété de l'Etat français et fonctionne sous la protection de son gouvernement. Les élèves-pensionnaires et externes y sont nombreuses, de diverses nationalités, mais surtout française et italienne.

La cérémonie de ce jour avait attiré une foule considérable, dans laquelle il y avait naturellement aux premiers rangs les parents des élèves et les amis de l'institution.

C'est dans les réunions de ce genre, et telles qu'elles se produisent partout à certains moments,qu'on peut voir combien les congrégations enseignantes possèdent l'estime et jouissent de la confiance des esprits les plus sérieux et les plus distingués.

La procession, en tête de laquelle marchaient les religieuses avec leurs élèves, comprenait spécialement les étudiants du Collège Germanique, ceux du Collège Américain du sud, plusieurs prêtres et religieux, quelques évêques parmi lesquels NN. SS. Virili et Vas Concellos. Elle se déroula lentement dans les allées du jardin abondamment décoré.

Vous savez tout ce que peuvent accomplir des religieuses en pareille occurrence.

Du reste, les lacets en pente douce sur le flanc du petit coteau s'y prêtaient admirablement.

Outre le chant bien fourni, il y avait la fanfare des jeunes salésiens du collège du Sacré-Coeur.

La procession, qu'on eut le talent de rendre assez longue dans cet espace restreint, offrait un fort joli coup d'oeil.

Et ce qui n'était pas le moins gracieux,

un groupe des plus jeunes élèves, toutes petites communiantes, parées de blanc et de rose, allaient jettant sur le passage du Saint-Sacrement, avec un ensemble et une précision admirables, des fleurs dont la provision se renouvelait comme par enchantement dans les élégantes corbeilles ornées de ruban qu'elles portaient en sautoir.

De retour à l'église, trop petite pour contenir la foule, il y eut le chant ordinaire du salut et lecture ou plutôt récitation à haute voix par toute l'assistance, d'un acte de consécration au Sacré-Coeur dont on avait distribué les feuilles.

Rien n'impressionne davantage que les prières auxquelles les assistants prennent ainsi part effective en récitant les mêmes paroles avec l'officiant. A Malte les fidèles récitent en même temps que le prêtre l'oraison du *Tantum ergo*, et se tiennent fréquemment les bras étendus comme le prêtre à l'autel.

* * *

L'autre soir, sur les huit heures, je me rends chez le cardinal Rampolla qui habite, à côté de Saint-Pierre, le palais de l'archiprêtre de la basilique vaticane. Je trouve la porte fermée et toute la façade dans les ténèbres. Aucune lumière aux fenêtres et pas même chez le concierge. Ceci m'étonne, car son secrétaire m'avait fort bien dit que Son Eminence, toujours fort occupée durant la journée, recevait après l'*Ave Maria* et aussi longtemps qu'il venait des visiteurs. J'attends quelques minutes, après avoir sonné plusieurs fois, puis j'allais remonter en voiture pour rentrer au Collège Canadien, quand un gardien de la paix, qui faisait les cent pas au carrefour voisin s'approche et me dit : " Vous désirez voir l'Eminence ? — Mais, oui.—Alors prenez patience. Toute la *famiglia* vient de monter à l'oratoire pour réciter ensemble le rosaire et faire la prière du soir. — Et c'est comme cela

chaque jour? — *Sicuro.* Les réceptions commencent ensuite. " En effet, après une demi-heure d'attente, je vois les fenêtres s'éclairer; les portes s'ouvrent, j'entre et je vois descendre tous les membres de la maison cardinalice et les domestiques eux-mêmes qui viennent faire leurs prières du soir avec Son Eminence. Malgré l'heure tardive je suis conduit au grand salon où le cardinal m'attendait.

Le cardinal Rampolla est le grand prieur de l'Ordre de Malte, qui est encore reconnu comme souverain par le pape, l'empereur d'Autriche et l'Italie. Le grand-maître actuel est un autrichien, le comte Galeazzo de Thun Hohenstein, baron de Castelfondo, qui est du Trentin, ce qui fait qu'il est Autrichien de fait pour les Autrichiens, et Italien de droit pour les Italiens.

Le palais de l'Ordre des Chevaliers de Malte, sur le Mont-Aventin est un ancien monastère de bénédictins. C'est

là que le moine Hilldebrand, plus tard le pape saint Grégoire VII, prononça ses voeux.

En sa qualité de grand prieur de Malte, le cardinal s'intéressait tout naturellement à tout ce qu'on pouvait lui dire sur le Congrès de Malte.

Et puis l'église titulaire de Son Eminence est celle de Sainte-Cécile, au Transtévère. Elle s'élève sur les ruines mêmes de la maison de l'illustre martyre, et le cardinal l'a fait récemment restaurer et décorer avec une grande richesse. Le tombeau de sainte Cécile, qui renferme, comme on le sait, son corps demeuré intact, est tenu en grande vénération par le peuple romain.

XXVII

Mont-Cassin, 24 mai 1913.

Nous sommes arrivés ici vendredi dans la soirée. Une route moderne permet de faire assez facilement l'ascension de la montagne, au sommet de laquelle s'élève le célèbre monastère. Elle monte en zigs-zags et traverse la voie romaine, fréquentée encore par les piétons et par laquelle autrefois on arrivait au temple païen remplacé par le couvent. Celui-ci avec ses dépendances occupe tout le plateau du haut duquel il semble dominer majestueusement les collines et les vallons d'alentour. C'est comme un immense nid d'aigle, celui de la sainteté, de la science, et de l'activité monastique.

Nous sommes, en effet au berceau de la vie religieuse en Occident.

C'est ici qu'à vécu et que mourût le plus grand législateur de l'ère chrétienne, le Moïse de l'Europe. La règle qu'il écrivît se vit encore en ce même lieu, comme elle a vécu et qu'elle vit toujours en cent autres monastères de l'Europe. C'est ici que la barbarie envahissante a rencontré son maître. C'est ici qu'est descendue, pour se répandre dans toutes les directions à travers l'Occident, l'action civilisatrice qui portait en elle, avec la religion du Christ, l'adoucissement des moeurs, dans la formation des peuples nouveaux.

Par leur travail et par leur influence, les moines bénédictins ont fait pénétrer partout, en même temps que la douceur bienfaisante des préceptes évangéliques, des habitudes et des goûts de labeur intellectuel allant de pair avec le travail manuel, et dont le résultat a été le défrichement progressif de la terre, la conser-

Chartreuse de Farneta

vation des trésors intellectuels reçus en héritage des siècles passés, et un progrès sans cesse renaissant dans la culture des lettres, des arts et des sciences dans toutes les sphères.

Le Mont-Cassin a été la pépinière. C'est d'ici que sont sorties, comme d'une même souche, toutes les branches qui, partout ailleurs, sous tant de formes différentes, ont vu fleurir et fructifier les vertus chrétiennes, portées jusqu'à l'héroïsme dans le sacrifice, la prière, la vie commune et le travail sanctifié.

La vie religieuse, érémitique ou cénobitique, est le fruit direct, indéniable de l'Evangile. Notre-Seigneur la créait en proclamant la grande loi de la perfection : " Si vous voulez être parfaits. . . ."

L'hospitalité des monastères est proverbiale. Chacun a une annexe spécialement affectée à la réception des visiteurs et qui s'appelle l'hôtellerie. Le Mont-Cassin

conserve fidèlement cette tradition qui remonte jusqu'à lui.

Les appartements que nous occupons sont admirablement disposés pour l'agrément des pèlerins. Du balcon de ma chambre qui surplombe l'abîme la vue embrasse l'immensité.

Le coup d'oeil est merveilleux, et prête au réveil des plus intéressants souvenirs historiques depuis saint Benoît jusqu'à nos jours.

Le religieux mis à notre disposition est un maltais, le R. P. Maur Inguanez. Il avait donc suivi avec un vif intérêt toutes les phases du Congrès. Sa famille du reste est encore à La Vallette. Lui-même ici travaille en vrai bnédictin. Jeune encore il a déjà poussé très loin ses travaux intellectuels. Il s'occupe sous la direction de Dom Gasquet à la révision de la Vulgate. Il a publié sur les écrits des Pères des travaux de haute érudition, il est en

outre professeur d'écriture sainte, et consacre les loisirs qui lui restent à la bibliothèque, qu'il nous a fait visiter en détail durant plusieurs heures.

Ce serait une naïveté de vous dire qu'elle est considérable par le nombre, et très importante par la valeur des ouvrages qu'elle renferme. Je me suis attardé longuement à considérer la collection des manuscrits avec leurs enluminures et leurs estampes. Groupés par ordre d'après leur âge et les sujets qu'ils traitent, ils nous font si bien voir sur place ce qu'étaient les copistes, jusqu'à quel point ils étaient consciencieux dans leur travail de patience intelligente, et quels immenses services ils ont rendus à l'humanité.

On ne connaît rien de l'histoire, quand on ne sait pas quelque chose au moins de celle des monastères; et quand on est pour quelques heures enfermé dans ces vastes salles où se conservent, au milieu de tant de richesses, les preuves documentai-

res de l'activité religieuse et bienfaisante des moines durant douze siècles, on se sent pris d'une pitié dédaigneuse pour ces malheureux dévoyés qui, sans ancêtres et sans descendance, jettent au vent dans leurs livres ou leurs feuilles éphémères, leurs accusations ineptes contre les ordres religieux. Ceux-ci tiennent au coeur de l'église et sont dans l'ensemble immortels comme elle-même. Ils traversent les âges continuant à faire le bien en dépit de toutes les ingratitudes, de toutes les persécutions, que dis-je, en dépit de la logique même de leurs ennemis.

Voyez, ce monastère du Mont-Cassin, a été — combien de fois — pillé, brûlé, dévasté, confisqué et ses moines dispersés. Aujourd'hui il ne s'appartient point. Par la loi spoliatrice il est propriété de l'Etat, les religieux n'y demeurent que par laisser faire, cependant ils y restent, ils y prient, ils y travaillent, ils s'y recrutent, ils y ont leur séminaire et leur collège, bref ils y vivent comme chez eux et comme

si demain ne leur donnait aucune inquiétude.

C'est ainsi que l'on célèbre actuellement des fêtes splendides, amenant de partout, des visiteurs de marque et des pèlerins par milliers, pour l'inauguration de la crypte qui recouvre la dépouille mortelle de saint Benoit et de sainte Scholastique.

A notre arrivée le R. P. abbé, Dom Grégoire Diamare, était absent du monastère, retenu, nous a-t-on dit, au bureau de sa chancellerie, car l'abbé du Mont-Cassin a sous sa juridiction spirituelle un certain territoire formant un diocèse à part, et dont le village de San Germano est le centre administratif. L'abbé était revenu pour le souper; il nous introduisit lui-même au réfectoire de la communauté, nous assignant nos places à une petite table, à droite de la sienne au fond de la salle.

Il y avait avec nous, Mgr Caron, le

nouvel archevêque de Gênes qui ne peut prendre possession de son siège, parce que le gouvernement italien lui refuse l'*exequatur*.

Ce sont des religieux qui font le service et nous apportent absolument les mêmes plats qu'à leurs confrères. C'est abondant, c'est bien apprêté, c'est surtout très propre, mais c'est bien simple et bien frugal. Tous les repas se prennent en grand silence, on y fait du haut d'une tribune la triple lecture de l'Ecriture sainte, de l'Histoire et du Martyrologe ou de l'Imitation de Jésus-Christ.

En tête des religieux, sur ma droite, j'en vois un dont je me demande si les images et les statues de saint Benoit sont faites d'après ce modèle, ou si c'est lui-même qui a force d'imiter saint Benoit en est venu à lui ressembler à ce point. Or c'est précisément Dom Desiré Lenz, l'architecte qui a devisé et fait exécuter les travaux de restauration de la crypte.

Certes ce n'est pas lui qui nous l'a dit, ni lui qui le laisserait deviner. C'est le plus modeste, le plus régulier de tous, si l'on pouvait parmi eux établir des comparaisons de ce genre.

Son oeuvre, portée aux nues par les uns, est vivement critiquée par les autres, ce qui atteste son incontestable valeur. Il paraît aussi indifférent au blâme qu'à la louange et semble, auprès des tombes de saint Benoit et de sainte Scholastique, ornées par lui avec tant de splendeur matérielle, c'est le moins qu'on en puisse dire, être l'un quelconque des innombrables visiteurs qui y affluent chaque jour.

XVIII

Mont-Cassin, 25 mai 1913.

Les fêtes de l'inauguration coïncidant avec le jubilé constantinien, et se célébrant à cette époque de l'année, la saison la plus favorable pour cette fin, des pèlerinages organisés viennent presque chaque jour des différents points de la contrée. C'est tout à fait pittoresque.

Ce matin, à six heures, par un temps splendide — soleil radieux et température plutôt fraîche — j'écoutais de ma fenêtre le chant des cantiques montant du village, et produisant le plus curieux effet d'acoustique par le fait des détours et des effacements momentanés de la route passant, de ci de là, au pied d'énormes

rochers, ou à l'ombre de massifs d'arbres séculaires. C'était comme une musique très nourrie avec ses *crescendo* et ses *decrescendo* et donnant le plein effet de ses instruments à de rares intervalles.

On vient me chercher. « Venez voir, c'est un pèlerinage formé de plusieurs paroisses de la campagne napolitaine, cela vous intéressera. »

En effet, je vais me mettre en observation, en bas du premier des trois parvis entourés de colonnades, qui conduisent à la basilique par trois séries de gradins en pierre.

Bientôt débouche au dernier détour une colonne imposante d'un millier de pèlerins, hommes et femmes, qui chantent à plein gosier. Ils sont partis au petit jour et marchent ainsi depuis quatre ou cinq heures sans arrêt.

Les hommes portent les bannières dé-

ployées, ou de grandes croix de bois avec Christ. Les femmes, — ces italiennes ne veulent rien savoir des modes actuelles, rien n'entrave leur marche, elles ne portent point d'aigrettes, ni d'épingles pour déchirer ou aveugler leurs voisins, — portent le costume national heureusement conservé dans ces contrées. Il est à la fois très voyant et très modeste. Pour coiffure, un châle replié de soie ou de toile selon la richesse de chacune, et disposé d'une façon très élégante. Bon nombre d'entre elles ont apporté les provisions de la journée pour la famille, et le panier sur leur tête complète l'accoutrement. D'autres ont un bébé dans les bras. Ces gens qui viennent de faire un trajet long, pénible, montant, ne marquent aucune fatigue, ils passent devant nous fièrement en continuant de chanter, et arrivent ainsi jusqu'aux portes de la basilique.

Là, le spectacle change et devient émouvant. Dès l'entrée ils s'agenouillent, et tels qu'ils sont s'avancent à chaque

pas récitant à haute voix un *Ave Maria*, et se traînant ainsi avec leur fardeau jusqu'au pied de l'autel. C'est alors seulement qu'ils estiment leur course terminée. On les voit se disperser dans l'église, cherchant des confesseurs et se disposant à entendre la messe qui va commencer pour eux.

Ils communient tous, ils entendent un sermon, visitent les divers sanctuaires, vont prier à la crypte, puis enfin leurs dévotions faites, on les voit se former par groupes autour de petites tables où les familles prennent ensemble leur déjeuner dans le panier de la maman.

On nous dit que ces pèlerinages sont nombreux durant toute la belle saison. En réalité ils viennent à tour de rôle de tous les villages d'alentour à une distance d'une trentaine de milles.

C'est donc encore une révélation. Pour bien connaître le peuple italien, il faut le

voir chez lui et dans la liberté parfaite de ses manifestations religieuses et nationales.

La grand'messe ce matin a été célébrée pontificalement par Mgr Cosenza, archevêque de Capoue. C'est toujours à l'occasion des mêmes solennités.

Tout monastère bénédictin est, par l'esprit même de sa règle, une terre classique du culte divin et des cérémonies liturgiques. Elles sont observées à perfection. Je vous ai déjà dit ce que je pense du chant grégorien. Je viens de l'entendre encore, exécuté dans sa propre maison par des écoliers comme les nôtres : je me le répète à moi-même, il n'y a rien de plus beau et c'est très réalisable. Mais passons vite.

Le sermon a été donné par Mgr Marini, évêque de Nursie, la patrie de saint Benoit. Prenant pour texte : *Gloria et divitiae in domo ejus,* il a fait voir la gloire dont le ciel et le monde entourent les sé-

pulcres si célèbres du frère et de la soeur, Benoit et Scholastique, et les richesses matérielles, artistiques, intellectuelles, morales, surnaturelles, accumulées par les siècles dans ce monastère, et dont la crypte fameuse, restaurée à de si grand frais, présente comme une sorte de raccourci.

Dans la soirée, il y a eu séance récréative donnée par les élèves du séminaire et du collège ; ce sont deux institutions différentes, bien que sous le même toit. La première assure le recrutement du clergé diocésain ; tous portent la soutane, même les plus jeunes. La seconde est formée de jeunes gens appartenant aux plus hautes classes de la société italienne. Leur costume ressemble beaucoup à celui de Valleyfield. Les deux suivent un même cours classique.

J'ai visité les classes, j'ai vu les programmes et les livres, c'est bien comme chez nous, mais il y a le terroir ; que vou-

lez-vous? En cet endroit deux leçons d'histoire suffisent pour faire défiler devant l'esprit des enfants les personnages les plus célèbres et qui précisément ont vécu ici. Benoit, Grégoire, Thomas d'Aquin, Bernard, Ignace de Loyola, Totila, Charlemagne, Henri II, Lothaire III, Guillaume II, et tant d'autres rois et pontifes, saints et savants, dont les noms sont autant de points de repère, intéressants par eux-mêmes, et surtout provoquant la curiosité et forçant l'étude de l'époque que chacun d'eux représente. Les enfants ont fait entendre de la belle musique, même des extraits de grands opéras, puis la soirée s'est terminée par un discours enthousiaste de Mgr Cosenza. Il a dit ce qu'on vous répète bien souvent, que l'éducation, pour être complète et mériter son nom, doit être de toute part pénétrée par l'enseignement et la pratique de la religion; et toute l'histoire du Mont-Cassin est là pour montrer ce que peuvent les grandes âmes pour le bien de l'humanité, quand elles travaillent sous le regard

de Dieu, en union avec l'Eglise et dans un sincère désintéressement.

Je viens de voir chez lui le Père abbé qui nous a comblés de présents. Comme ceci est patriarcal !

Il faut maintenant nous disposer à partir, mais il en coûte toujours de quitter des lieux où l'on a pu vivre dans l'intimité de ceux qui semblent avoir trouvé sur la terre, dans une vocation toute spéciale, la vraie paix et tout le bonheur compatible avec les tristesses inévitables de cette vie. Le monastère du Mont-Cassin est un de ces endroits bénis. Je ne veux pas m'en éloigner sans avoir une fois de plus fait le tour de ses sanctuaires. Je veux tout revoir de ce qui peut graver dans mon esprit des souvenirs intéressants autant qu'agréables. Il semble qu'ici il n'y ait rien d'indifférent pour la curiosité des visiteurs, pas même le vieux corbeau, gardé religieusement en souvenir de ceux nourris jadis par des disciples de saint Benoit.

Mais je fixe surtout dans mes yeux et dans mon esprit ces trois lettres que je trouve ici tracées sur toutes les portes et qui résument toute l'âme bénédictine, *PAX*, la paix.

C'était bien aussi le mot le plus cher à Notre-Seigneur.

O Mont Cassin, colline toujours verdoyante sur tes puissantes assises, tu domines avec une grâce superbe, telle une reine sur son trône, les riches vallées qui semblent aspirer vers toi et t'adresser leurs hommages. Déjà dans les temps antiques, tu es célèbre; mais combien plus illustre sous la loi du Christ. Tes flancs généreux, avec une fécondité inépuisable, ont donné à l'Eglise et à l'humanité, à la suite de Benoit, tant de saints, de savants, d'artistes, que tu mérites d'être appelée la terre classique de la piété, de la science et du génie. Les souvenirs si touchants éveillés à chaque pas qui foule ton sol béni, sont rendus plus vivants encore par

Chartreuse de Farneta, le cloître

le culte filial qui les a enchassés comme de précieux joyaux; de ta Basilique on dirait le portique du Ciel; et pour les héros les plus connus de l'histoire fut-il jamais un monument plus glorieux que la crypte, admirée de tous, et où des milliers de pèlerins émus vont prier sur la dépouille du frère et de la soeur dont l'amour divin et l'affection fraternelle ont ensemble mérité ce triomphe, décerné à l'humilité, à la pauvreté, et à la pénitence et au travail. Pour ne rien laisser perdre de tant de charmes jetés avec profusion par la main du Seigneur, autour de ta tête et sur ton sein, tu gardes, avec un soin jaloux, les belles traditions de la noble et grande hospitalité monastique, née de toi et qui te ramène sans cesse les âmes qui ont soif d'un peu de calme, qui cherchent la paix, qui demandent à jouir, pour quelques heures du moins, d'une sorte d'avant jour du bonheur des collines éternelles.

O Mont Cassin, puisse-tu rester toujours ce que tu as toujours été: le sanctuaire de

la vérité, le foyer de tant de vertus, la forteresse de la vie surnaturelle et la pépinière inépuisable des coeurs généreux, dont le monde et l'Eglise ont plus que jamais besoin,pour contribuer puissamment — fidèle à ta vocation—à garder ici-bas toujours saines et toujours vivantes, la vraie notion et la vraie pratique de l'amour de Jésus-Christ, porté jusqu'au renoncement le plus complet, pour atteindre le vrai bonheur dans la perfection surnaturelle !

XXIX

Rome, 8 juin 1913.

J'ai fini par céder aux instances de l'excellent Père Le Floch; je viens de donner à sa communauté une conférence sur le Congrès de Malte. Il m'avait assuré que le sujet serait intéressant et captivant par lui-même, et je constate qu'il avait raison.

Cette invitation gracieuse du Père supérieur m'occasionna des impressions assez étranges.

Combien la vie passe vite! mais c'est hier, ou tout au plus l'année dernière que j'étais là assis avec mes condisciples sur

ces bancs où, comme les élèves d'aujourd'hui, nous attendions avec curiosité celui dont on nous avait annoncé la conférence ou le discours. Oh illusion! C'était bel et bien aux années 1877 à 1880 que me reportait la visite de ce matin.

Et à cette époque reculée de plus de trente-cinq ans, que d'événements se précipitaient, qui amenaient parmi nous les personnages les plus renommés : Les dernières audiences et la mort de Pie IX, l'élection de Léon XIII, et ses premières réceptions si mémorables.

Les quatre-vingts élèves de Santa Chiara représentaient plus de soixante diocèses. Ils appartenaient à l'élite du tout jeune clergé français d'alors; pour un bon nombre leurs évêques respectifs étaient célèbres dans le monde entier. Nous les voyions et les entendions tour à tour à cette même tribune que je viens d'occuper. Les Pie, les Freppel, les Besson, les D'Outremont, les Ségur, les de Cabrière

les Pitra, les Langenieux, les Mermillod nous ont l'un après l'autre édifiés, instruits, enthousiasmés.

Dans nos rangs se trouvaient alors les Lobbedey, les de Ligonesse, les Nègre, les Kuneman, devenus évêques à leur tour. Beaucoup d'autres, sans porter la mître, sont à l'avant-garde de l'armée du Christ, après avoir puisé à Santa Chiara les saintes inspirations du zèle sacerdotal, dans la vie intense de piété et d'étude qui s'est toujours menée au Séminaire Français. Ils s'appelaient Battandier, Lazaire Mougeot, Halle, Pigeard, Beauregard, etc. Quel milieu !!

Oh les belles années et les souvenirs charmants! J'entends encore au soir du conclave de 1878, le cardinal Guibert, archevêque de Paris, entrant inopinément au réfectoire, accueilli par nos acclamations chaleureuses, nous dire: oh oui ! Messieurs, applaudissez et réjouissez-vous avec nous-même et avec toute l'Eglise. Dieu lui donne un grand pontife.

Tout était mis à profit par nos dévoués directeurs pour la formation de leurs élèves, leur attention se portait sur chacune des sphères où doit s'exercer l'activité d'un prêtre.

Pour professeur d'archéologie, nous avions le commandeur de Rossi lui-même, le Christophe Colomb des catacombes romaines.

La musique sacrée elle-même n'y était pas étrangère, et ils ne craignaient point d'appeler à notre service les maîtres les mieux notés.

Un jour nous étions tous réunis dans cette même salle d'exercice pour la première d'une série de leçons de plaint-chant, qui devait nous être donnée par le maître de chapelle d'une des grandes églises de Paris. La scène est encore vivante dans mon esprit, le professeur entonne le *Credo* de la messe royale, nous continuons, sur un ton langoureux, il nous laisse faire

deux ou trois phrases, puis donne sur la table un vigoureux coup de baguette, qui nous fait sursauter : " Messieurs avez-vous la foi? Le *Credo* est-il donc une complainte ? " La leçon fut prise en bonne part, puis à la fin de la séance, je m'en souviens, il nous fit des compliments.

Ce qui charme autant que les souvenirs, c'est parmi les élèves la constance des traditions, tout s'y passe aujourd'hui comme de mon temps. En entrant tout à l'heure à la chapelle, je fus témoin d'un spectacle bien réjouissant, celui d'une distribution de prix de catéchisme aux petits gamins de Rome. C'est l'oeuvre de sainte Catherine, dont je faisais naguère partie, et c'est par elle l'apprentissage du ministère des petits enfants sous son aspect peut-être le plus méritoire. Le Séminaire Français, après cinquante-cinq ans d'existence, continue sa tâche de former des apôtres et des savants pour l'Eglise de France.

Son oeuvre est d'ailleurs partagée dans

un esprit de fraternité admirable par la procure de Saint-Sulpice, fréquentée par une vingtaine de jeunes prêtres.

J'ai eu le plaisir de rencontrer là, à la table de M. l'abbé Hertzog, avec d'autres personnages distingués, le chanoine Desgranges, l'un des orateurs du Congrès de Malte, conférencier très estimé et très connu en France et qui doit venir prêcher le prochain carême à Montréal.

XXX

Rome, Collège Canadien,
13 juin 1913.

C'est l'époque des examens. La plupart de nos jeunes compatriotes suivent les cours du Collège Angélique des dominicains situé tout à côté. Chaque jour nous amène un nouveau docteur.

Les succès de nos confrères canadiens sont remarquables.

Je rencontrais dernièrement leur professeur qui m'en faisait de grands éloges.

Ils vont certainement de pair avec les élèves des autres pays. Ceci ne cadre guère avec les reproches adressés périodiquement à nos maisons d'éducation.

Une chose cependant est évidente c'est que, malgré les inégalités inévitables de l'ambiance, les rapports annuels du Collège Canadien, comme autrefois du séminaire Français et d'ailleurs, font voir que nos collèges, à tout prendre, donnent une instruction qui permet à leurs bons élèves de coudoyer partout avec honneur les élèves des institutions similaires.

Le Collège Canadien, à Rome, compte déjà vingt-cinq ans d'existence et fêtera à l'automne prochain son premier jubilé. Il restera l'oeuvre la plus chère du vénéré M. Collin, et sera toujours considéré comme un des principaux bienfaits de Saint-Sulpice aux Canadiens.

Un des avantages, et non le moindre, de cette maison est d'offrir aux évêques et aux autres ecclésiastiques du pays une large hospitalité qui rend encore plus agréable le séjour dans la ville éternelle.

Ajoutez à cela que le supérieur actuel, l'abbé L. Perrin, connu dans toute la ville pour son dévouement et son amabilité,

malgré les occupations absorbantes de sa charge, se dépense sans compter pour rendre à tous les Canadiens qui se présentent les services les plus minutieux.

C'est dans la chapelle du Collège Canadien qu'a eu lieu tout dernièrement, dimanche le premier juin, la consécration épiscopale d'un ancien élève de la maison, Mgr McNally, évêque du nouveau diocèse de Calgary. Son Eminence le cardinal Falconio était le pontife consécrateur. Les évêques assistants étaient celui de Valleyfield et Mgr Fraser, récemment promu à Dundee, en Ecosse.

Le Congrès eucharistique de Malte commence déjà à produire ses fruits extérieurs. D'après les nouvelles reçues par le cardinal Ferrata, les conversions s'annonçent importantes et nombreuses. Toute une famille protestante, un ministre protestant, un juif, le directeur même des tramways de Malte, ont fait leur abjuration et reçu le baptême. Ceci ne m'étonne point, on devait plutôt s'y attendre.

Je reçois la lettre pastorale de Mgr Pace, publiée à la suite du Congrès après notre départ. C'est un chant d'actions de grâces envers Dieu, et une expression de gratitude émue à l'égard du cardinal-légat et de tous ceux qui ont contribué au succès du Congrès. Cette lettre est en italien, on aura sans doute une traduction française.

J'ai reçu en même temps deux médailles commémoratives des fêtes de Malte. L'une représente d'un côté la dernière Cène avec ces mots : *Eucharisticus Nationum Congressus Melitae habitus MCMXIII*, de l'autre le lieu du naufrage de saint Paul, avec le texte des Actes des Apôtres : *Melita insula vocabatur. Act. Ap.* XXVIII; sur l'autre saint Paul est représenté assis tenant un glaive dans sa main droite, sa gauche étant appuyée sur un livre, autour se lit cette inscription : *Eccl. Melitens.* Conditor *Mysterium Euch. edocuit A.* LVIII., au revers la cathédrale de Citta Vecchia, surmontée d'un calice dans la

nuée, avec ces mots: *Euch. Eccl. Cath. Congress. Melit. Celebr. A.* MDCCCCXIII. Princ. *ord. canonicor.*

J'ai eu le bonheur de revoir plusieurs fois le Saint-Père et dans des circonstances variées, notamment dans la salle du consistoire, et au balcon de la cour Saint-Damase où je me trouvais chaque fois à ses côtés pour assister à la réception des pèlerinages des divers pays. Le pape, sur l'ordre de ses médecins, doit s'interdire encore la fatigue des grandes audiences ordinaires, mais du moment qu'il se montre et qu'il bénit de sa voix et de sa main, le public est sinon satisfait, du moins consolé. Tout indique que Pie X marche à pas rapides dans la voie du complet rétablissement.

Avant de quitter Rome — ce départ est toujours pénible — j'ai tenu à faire une dernière visite aux grandes basiliques, et à célébrer une seconde fois la messe sur le tombeau des saints martyrs.

XXXI

La Grande Chartreuse,
Farneta, 15 juin, 1913.

Partis de Rome hier matin, nous quittions à Pise la grande ligne de Gênes et Turin pour nous diriger sur Lucca, d'où une voiture nous amenait ici dans la soirée après un trajet de cinq ou six milles. Nous sommes à la Grande Chartreuse. Expulsés du couvent si célèbre du Dauphiné qu'ils occupaient depuis tant de siècles, les fils de saint Bruno, suivant à la lettre le précepte divin, s'étaient, sans plus de murmure et confiants en la divine Providence, transportés d'abord à Pignerol au nord de l'Italie, et finalement sont venus ici même fixer la maison centrale

de leur ordre. C'est une ancienne chartreuse qu'ils ont rachetée avec tout le domaine d'alentour, comprenant un territoire vaste comme une paroisse. Confisquée naguère par Napoléon, cédée, vendue et revendue plusieurs fois, elle était devenue la propriété d'un français demeurant à Paris.

Rentrés en possession de leur bien deux fois payé, les religieux se sont mis à l'oeuvre. Le monastère restauré et agrandi leur permet d'y vivre au nombre d'une centaine environ selon toutes les exigences de leurs règles.

Ce sont des solitaires et des contemplatifs. Et cependant il y a la vie commune, la dépendance,l'étude et le travail manuel, mais tout est coordonné de manière à faire de la prière contemplative unie aux offices communs, la substance de la vie quotidienne, le moyen principal de tendre à la perfection, et celui de rendre au monde lui-même le service le plus élevé

et le plus efficace. Le silence habituel, les austérités de toutes sortes, et plus spécialement les veilles et l'abstinence, sont des sacrifices renouvelés chaque jour et qui sont offerts par ces hommes de piété et d'immolation, bien plus pour l'avantage de leurs frères dans le monde, que pour leurs propres besoins.

La visite d'une chartreuse impressionne toujours et il parait bien que c'est l'effet produit même chez les esprits légers ou incroyants. Vingt-quatre heures passées dans cette atmosphère où tout est surnaturel, vous dégage, vous élève et vous amène à comprendre quelque peu ce que c'est que la communion des saints, et ce qu'il y a pour l'Eglise de mérites en réserve au sein des ordres religieux.

Voir et entendre les chartreux, ces hommes à la figure épanouie, intelligente, évidemment hors du commun, encore jeunes pour la plupart, qui dans le monde tiendraient facilement leur place dans

n'importe quelle sphère d'activité, les regarder aller et venir dans les longs corridors du cloître, pénétrer avec eux dans leurs cellules à deux étages et à quatre pièces, examiner leur mobilier rudimentaire, leur petite bibliothèque, leurs outils de tourneur ou de jardinier, descendre même dans le petit parterre qu'ils cultivent avec une sorte de tendresse et pour la récréation de leur âme, parcourir les grandes salles communes, le réfectoire où ils se réunissent une fois par semaine pour manger ensemble, mais en silence, la grande bibliothèque riche de plusieurs milliers de volumes, où ils peuvent à leur aise développer leurs connaissances avec leur vie intellectuelle, mais surtout avoir l'avantage d'échanger avec quelques-uns d'entre eux quelques paroles seulement dans un entretien intime, qui laisse voir leurs aspirations et leur sublime idéal, tout cela produit chez vous quelque chose d'indéfinissable, vous êtes pour le moment séparés du reste du monde; et tout ceci est tellement différent de ce qu'on voit ou

de ce qu'on entend partout ailleurs, même dans les milieux que nous fréquentons d'habitude.

J'ai visité souvent des chartreuses, celle de Grenoble, m'était familière, je suis revenu ici pour renouveler des jouissances qui m'étaient connues.

Je veux revoir à l'entrée de chaque maisonnette cartusienne ce guichet par où l'ermite reçoit sa pitance, d'où la viande est pour toujours rigoureusement exclue, je veux voir ce lit si simple et si dur, ce prie-Dieu sans peinture et tout usé, ces images de piété si pauvrement encadrées, ce livre ouvert qui prêche le sacrifice et des vertus déjà si fidèlement pratiquées, le tas de fagots qui brûleront dans la cheminée aux jours trop humides ou trop froids, ce tour ingénieux qui détendra l'esprit par un travail reposant.

Je veux monter, descendre, sortir dans le jardinet et rentrer avec une fleur ou un

petit cailloux en souvenir. Cette petite habitation où réside une âme favorisée de la vocation la plus noble qu'il y ait, est grande comme un palais et plus intéressante que le plus riche musée. Les abnégations qui s'y pratiquent et l'oraison qui s'y fait traversent d'elles-mêmes les murailles du monastère et se mêlent aux grandes impétrations qui protègent le monde contre les foudres divines. Ici c'est un portique du ciel, on y fait l'apprentissage de la vie des bienheureux. Les chartreux n'auront qu'à continuer là-haut ce qu'ils ont accompli et goûté dans leur cloître.

Pourquoi n'avons-nous pas de Chartreuse au Canada? J'en exprime mon regret au Révérendissime Père Prieur, Dom Mayaud qui a trop l'air de croire que la chose n'est guère possible. Je lui affirme au contraire que, dans n'importe quel endroit de la province de Québec, il serait facile de fonder un monastère, que les sujets viendraient en bon nombre et que

le peuple ne serait pas lent à comprendre l'immense bien spirituel qui en résulterait. Quant au climat, l'expérience prouve qu'il n'est pas du tout un obstacle aux fondations de ce genre. Dom Mayaud est, comme votre serviteur, un ancien élève de Santa Chiara. Il était à la Grande Chartreuse secrétaire de Dom Michel, à l'époque des expulsions. Il est élu à vie et a autorité sur toutes les maisons de son ordre.

La Grande Chartreuse, ici comme naguère en France, est la bienfaitrice insigne de tout le pays et plus particulièrement des quatre-vingts ou cent familles qui vivent sur les fermes dépendantes du monastère. Cela suffit-il à garantir l'avenir? Ni le Père prieur, ni ses frères ne se posent cette question...

Un détail curieux, c'est que Dom Mayaud, qui d'ailleurs ne porte aucun signe distinctif de sa dignité, ne doit jamais, de son vivant, franchir les limites de son

désert. Il y est donc stable de par les statuts de son ordre, seule une nouvelle persécution pourrait l'en éloigner.

Dans leur réclusion les chartreux ne sont pas étrangers et encore moins indifférents aux événements du dehors qui intéressent l'Eglise. Ils étaient au Congrès de Malte, non seulement par leurs prières, mais d'une façon effective. C'est un d'eux qui était l'auteur d'un travail qui a été lu à la section française et qui avait pour titre: " Sainte Marie-Madeleine et les Adorateurs du Très Saint-Sacrement". C'était très pieux et très documenté. Les conclusions peuvent être discutées. On a remis à plus tard la considération du voeu proposant que Marie-Madeleine soit présentée aux pieds de Jésus, comme le vrai modèle, le guide sûr, la protectrice tutélaire de toutes les oeuvres d'adoration de Jésus au Très Saint-Sacrement de l'autel et comme leur patronne très spéciale.

C'était tout de même un trait remar-

quable du Congrès que cette participation immédiate d'un religieux cloîtré.

Ce matin, nous avons assisté, dans les stalles du choeur, à la grand'messe, qui a été chantée par le Père prieur lui-même. C'est tout ce qu'il y a de plus simple, aucun ornement à l'autel, point d'orgue pour soutenir le chant très lent et très grave, point de bénédiction par le prêtre à la fin de la messe. Dans le milieu du sanctuaire descend la corde de la cloche du monastère, chaque religieux la tire à son tour en entrant, ce qui fait que l'office est annoncé par autant de coups de cloche qu'il y a de chartreux présents. L'attitude des religieux debout, appuyés sur la miséricorde, assis au fond de leur stalle ou écrasés par terre, suivant les différentes parties de l'office, leurs livres énormes, leur petite lanterne si discrète, tout devient pour l'étranger objet d'attention curieuse et plus encore sujet d'édification. Nous quitterons demain au petit jour cette maison bénie.

XXXII

Lourdes, 24 juin 1913.

J'avais entendu exprimer tant d'opinions diverses sur les effets produits par la loi inique de séparation et par la situation religieuse actuelle en France que j'ai voulu m'en former une à moi, après m'être renseigné sur place. Je suis allé chez des religieux dans leurs discrets petits domiciles, chez des évêques dans leurs palais improvisés, chez des curés dans leurs presbytères de fortune ; j'ai visité des écoles libres, dirigées par des religieuses sécularisées, des patronages et même des hôpitaux où se trouvent encore des Sœurs, j'ai rencontré nombre de laïques influents, tous catholiques, bien entendu, mais à des

degrés et avec des sentiments divers; j'ai observé sur place la vie du prêtre et l'organisation paroissiale, la marche générale des oeuvres résultant de la rupture du Concordat. J'ai eu l'avantage de rencontrer ainsi des prêtres et des religieux à Nice, à Marseille, à Aix où j'ai été retenu à dîner par le vénérable archevêque Mgr Bonnefoy. En Provence j'ai visité la partie du pays ravagée par le tremblement de terre. J'ai vu à côté des ruines d'une église paroissiale une vaste salle en bois érigée pour servir temporairement de chapelle. Je suis allé à Charleval chez le curé, l'abbé Boutière, une ancienne connaissance, un ami que j'ai pu voir à l'oeuvre accomplissant au milieu de toutes sortes de difficultés, son ministère paroissial. De même chez ses voisins dans la campagne, ou chez ses confrères dans les villes d'Aix et d'Arles. A Montpellier j'ai pu causer à loisir avec le cardinal de Cabrières, ce vénérable évêque qui célèbre ses noces de diamant, c'est-à-dire le soixantième anniversaire de son ordina-

tion sacerdotale, et qui, expulsé de son palais, habite un logis quelconque en attendant d'avoir terminé la construction d'un nouvel évêché. J'ai été reçu à dîner chez le curé de la cathédrale, M. le chanoine Halle, ancien condisciple au Séminaire Français. J'ai passé le dimanche chez un autre condisciple, Mgr Lazaire, curé à Lodève et dont l'église paroissiale est l'antique cathédrale de cette ville qui avait été le siège d'un évêché jusqu'à la révolution française. Et j'ai pu assister à tous les offices et voir comment le peuple remplit ses devoirs religieux. J'ai parcouru toutes les classes de ses écoles libres, soutenues uniquement par la générosité des catholiques. Entre temps j'ai rencontré des religieux missionnaires, notamment les Pères Fillâtre et Gohier, autrefois de l'Université d'Ottawa, qui prêchent des retraites ici et là, attirant à la réception des sacrements, nombre de fidèles qui en étaient éloignés. Ce que j'ai vu et entendu jusqu'ici je sais que je continuerai à le voir et à l'entendre à

travers toute la France. Comment formuler de tout ceci une impression d'ensemble ? C'est difficile, il faut nécessairement analyser. Il faut d'abord mettre hors de question l'ennemi, toujours le même, au gouvernement, à la chambre, dans la grande presse, dans de vaste organisations occultes ou publiques et aussi dans la classe des fonctionnaires. Les lois restent les mêmes, on les applique avec incohérence. Le persécution sèche sévit toujours.

De même je laisse de côté la masse incroyante, indifférente qui ne s'occupe guère de la religion et qui est plutôt hostile quand elle devient agissante. C'est elle surtout qui maintient au pouvoir l'ennemi et l'encourage dans son oeuvre destructive.

Mais je regarde au-dessus de tout cela l'Eglise elle-même, son épiscopat et son clergé, ses fidèles enfants et, à la voir aujourd'hui en France, dans le plein épanouissement de sa vie intime et dans le

déploiement de ses oeuvres admirables, on se dit qu'une fois de plus l'iniquité s'est menti à elle-même, et que la séparation qui fut un crime, fut en même temps une folie.

Je dois dire d'abord que le fait pour l'Eglise d'avoir repoussé tous les avantages matériels et de s'être même laissé voler ses biens et réduire à une pauvreté extrême plutôt que de sacrifier une parcelle de sa constitution divine, lui a conquis chez le peuple de France une admiration sympathique qui contraste singulièrement avec le dédain marqué à ceux qui se sont montrés prêts à tout sacrifier sauf l'argent.

En second lieu, en dépit de quelques divergences regrettables et qui ont toujours cette vilaine politique pour cause, il existe parmi les évêques une union étroite de charité fraternelle qui les groupe tous autour du père commun le Pape. Vous ne voyez aujourd'hui aucune discus-

sion publique désagréable entre les évêques comme cela s'est fait autrefois au grand détriment de la religion. Les prêtres, en très grande généralité, suivent cet exemple comme ils imitent sans murmure l'abnégation de leurs chefs. Si cette union peut descendre un peu plus avant et s'étendre davantage dans les couches populaires de manière à ce que parmi les fidèles comme dans le clergé, l'intérêt religieux supérieur en vienne à dominer les préoccupations politiques, il sera permis de tout espérer.

En attendant la situation s'améliore notablement de jour en jour, elle est le fruit des sacrifices communs; la liberté a succédé à une dépendance humiliante, le denier du culte, un peu lent à prendre pied en beaucoup d'endroits, offre le double avantage de faire participer directement les familles au soutien de la religion, et de maintenir une fraternité édifiante parmi les membres du clergé qui reçoivent des émoluments égaux, pris sur le

fond commun et distribués par l'évêque. N'étant plus un salarié de l'Etat, le prêtre est davantage considéré ; réduit au strict nécessaire, n'ayant plus pour son église, ni pour lui-même la garantie de l'aide officiel, il est aux yeux de tous parfaitement sincère et désintéressé dans tout ce qu'il fait, on l'écoute plus volontiers. Certes, sa maison est solitaire et parfois bien triste, j'en ai vu qui avec leurs neuf cents francs doivent pourvoir à tout : le loyer du presbytère, leur propre subsistance, l'entretien de l'église, le maintien de l'école libre, les oeuvres post-scolaires. Il leur faut donc, et à tout instant, faire appel à une générosité qui ne se lasse jamais. Le prêtre lui-même est infatigable. Dans de petites paroisses de quelques cents âmes, il trouve le moyen de dépenser utilement tout son temps, il sait que le ministère sacré, tel qu'établi par Notre-Seigneur : la prière publique, la prédication évangélique, le catéchisme, l'administration des sacrements, la visite des malades, le soulagement des pauvres, le soin des

petits enfants, que tout cela porte en soi une grâce d'état sacerdotal et des bénédictions que rien autre ne saurait remplacer. Sous ce rapport, le clergé paroissial en France est admirable, et on peut affirmer que son travail est fructueux ; non seulement il a empêché la séparation de produire ses effets désastreux, mais encore il a attiré vers l'Eglise et les pratiques religieuses beaucoup d'âmes jusque là gisantes dans la torpeur de l'indifférence. Les sacrifices généreux et le zèle désintéressé du prêtre sauveront l'Eglise de France.

Il faut dire que le clergé séculier est puissamment aidé par l'apostolat laïque —une spécialité française. — C'est réconfortant de voir à la tête de toutes les organisations religieuses des hommes du monde, des femmes qui donnent au dévouement sacerdotal l'appui d'une activité intelligente descendant jusqu'aux détails du petit catéchisme fait aux enfants de l'école laïque, ou de la distribution de vivres et de vêtements aux pauvres.

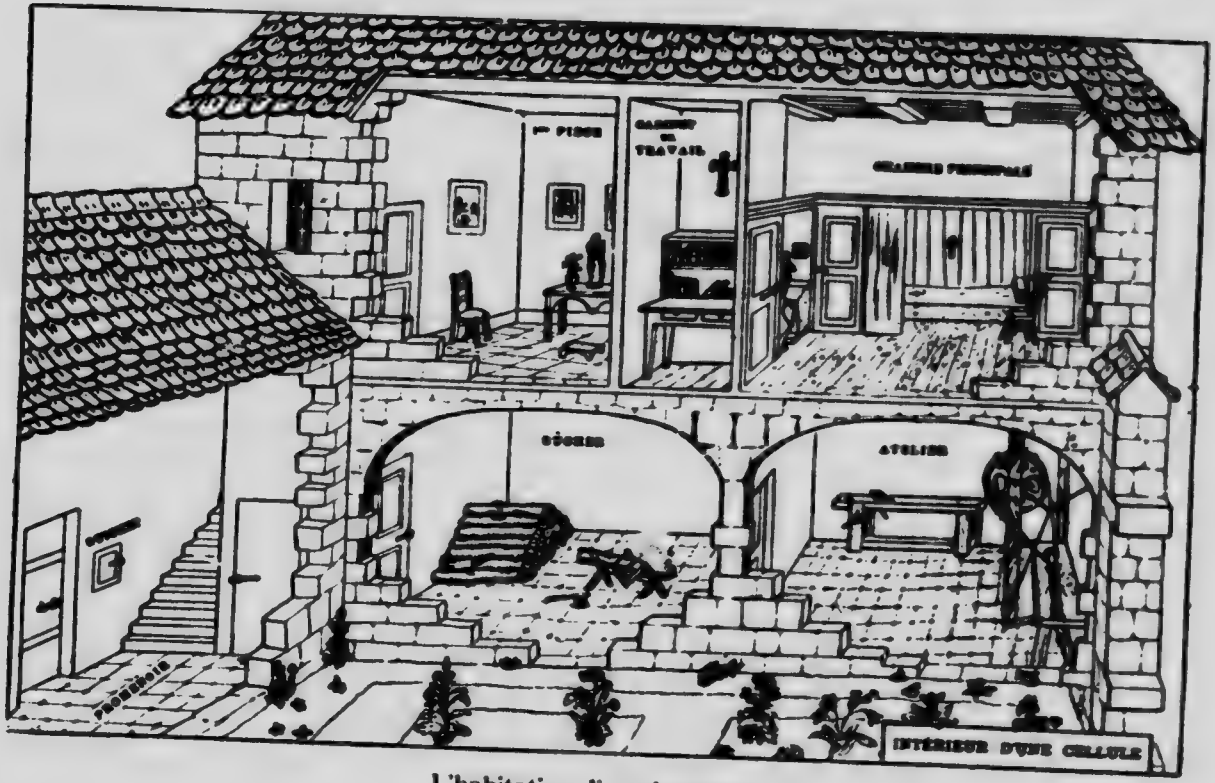
Et puis on aurait tort de croire que les congrégations religieuses dépouillées, dispersées, mises hors la loi, ont pour cela déserté le champ d'action que la providence leur avait assigné. Leurs membres se retrouvent partout ; sachant se maintenir dans les limites de la stricte légalité et, pour le reste, gardant tout ce qu'il peuvent réchapper de leur patrimoine spirituel, on les trouve dans les églises, dans les écoles ou ailleurs, faisant le bien, donnant au curé et à l'évêque un concours des plus précieux.

La France demeure toujours la fille ainée de l'Eglise, elle est toujours à la tête des nations, elle donne toujours généreusement son or et son sang, même à l'étranger, pour la grande cause catholique, elle est toujours le pilier, le point d'appui, le centre de toutes les organisations qui ont la foi ou la piété pour objet. C'est à elle que revient au premier chef l'honneur de ces Congrès eucharistiques internationaux qui viennent d'atteindre

à Malte un si haut degré de gloire, et dont le premier cycle se refermera en France à Lourdes, dans la célébration du vingt-cinquième.

Il faut aussi tenir compte, et largement, de l'Association Catholique de la Jeunesse Française, fondée en 1886 par le comte Albert de Mun. Ses membres, qui se chiffrent par des centaines de mille et sont répartis par toute la France en groupes régionaux, forment une véritable Fédération Nationale agissant sous la direction des évêques; la dévotion eucharistique, jointe à une soumission absolue à toutes les directions du Souverain-Pontife, en constitue le lien et la force. La jeunesse catholique française, ainsi enrégimentée dans une organisation prodigieuse qui s'étend tous les jours davantage, a droit à ce que l'on fonde sur elle les plus grands espoirs.

De même convient-il de signaler cet autre symptôme très encourageant de la réaction produite en ces dernières années



L'habitation d'un chartreux

dans les plus hautes sphères intellectuelles, et qui a ramené à l'Eglise plusieurs des penseurs les plus sérieux et des meilleurs écrivains.

Voulez-vous maintenant une formule qui résume mon impression : la partie dégradée de la France périra, rongée jusqu'à la moëlle dans ses énergies physiques et morales que ne protège aucun bouclier religieux, on assiste déjà à sa décomposition ; mais la France catholique vivra, ou plutôt elle vit toujours plus religieuse que jamais, d'une activité et d'une générosité d'autant plus admirables qu'elle est privée de tout appui légal et condamnée, pour longtemps peut-être, à l'indigence dans la personne de ses pasteurs, et à la gêne financière pour le soutien matériel de ses oeuvres si variées ; et le nombre de ses enfants fidèles et dévoués augmente notablement de jour en jour. D'ailleurs, pour moi il m'est impossible d'en douter aussi longtemps que de la France la Vierge fera son piédestal pour y manifester ses grandeurs, et répandre de là ses bienfaits sur l'univers entier.

XXXIII

Lourdes, France,
26 juin 1913.

" Il y a trois endroits où je trouve qu'il fait bon de vivre, disait tout à l'heure l'évêque exilé de Beja au Portugal : Malte, ou le peuple est si profondément catholique, Rome où réside le Souverain-Pontife, et Lourdes où l'on assiste chaque jour à de si impressionnantes manifestations de piété populaire. " Je fis observer à Sa Grandeur qu'elle ne connaissait pas le Canada. Tout de même il est bien vrai qu'après les splendeurs du Congrès de Malte, et les jouissances d'un séjour prolongé dans la ville éternelle, on éprouve encore des émotions toujours nouvelles

sur les bords du Gave, autour de la grotte de Massabielle. Lourdes ne change point et pour cause.

La poésie des lieux a disparu depuis longtemps sous la masse altière des basiliques et devant les lignes régulières, symétriques, tracées dans les parcs qui les environnent. Mais ces édifices, ces terrassements et les améliorations de toutes sortes étaient la conséquence inévitable de l'afflux incessant des multitudes qui, depuis plus d'un demi siècle, viennent prier la Vierge sur le lieu même de ses apparitions. La ville elle-même a dû s'agrandir quelque peu, l'industrie hôtelière et le commerce y prendre des proportions qu'elle n'eut jamais autrement espérées.

Ces progrès d'ordre matériel n'ont heureusement rien enlevé à la physionomie propre du Lourdes des pèlerinages, des processions, des manifestations religieuses exceptionnelles et des guérisons mi-

raculeuses. Le mouvement loin de se ralentir s'accentue plutôt chaque année.

Que l'on dispute tant que l'on voudra sur la réalité des miracles pris séparément, il en est un qui est indiscutable et qui les couvre tous, c'est le miracle de Lourdes. En fait, il est pour les incrédules les plus déconcertant de tous. Ils ne pourront jamais l'expliquer par leurs moyens. Pour nous c'est plus simple, Lourdes est un fait surnaturel. Depuis plus d'un demi siècle, à la voix et sur les gestes d'une simple fillette, l'univers catholique tout entier vient ici chercher la consolation, la paix, la joie de l'âme. Les fidèles par milliers viennent prier et s'en retournent avec la faveur obtenue, ou avec des énergies nouvelles pour continuer à porter le fardeau des épreuves qui avaient paru trop lourdes, et menaçaient de les écraser.

Lourdes, ce n'est pas seulement la Vierge Immaculée, mais c'est Marie la mère de

Dieu faisant connaître davantage son Fils, et le présentant à toutes les misères morales et physiques pour les soulager. Lourdes, c'est le sanctuaire marial et eucharistique tout à la fois, et c'est ce qui fait son attrait et sa splendeur. Aussi voit-on Lourdes représentée très spécialement à tous les congrès eucharistiques. L'un d'entre eux, le douzième, s'est tenu ici même en 1899, et l'année prochaine, c'est ici que se réunira le vingt-cinquième.

Au Congrès de Malte, un franciscain, le Père Gemelli, professeur à l'Université de Pavie, orateur renommé, a fait, dans l'avant dernière réunion générale, un superbe discours: la piété qui, à Lourdes atteint d'elle-même le plus haut degré, tuant le respect humain, criant à Jésus les supplications prises à l'Evangile, poussant les fidèles jusqu'aux gestes en apparence excentriques, mais qui ne sont que des expressions d'amour, de foi et de confiance. Ceci se passe à la grotte où l'on prie tout haut les bras en croix, s'en

s'inquiéter de ses voisins, et se répète sur la grande place au passage du Très Saint-Sacrement où l'on interpelle Jésus Hostie, où l'on touche et l'on baise l'ostensoir sans se préoccuper des exigences liturgiques; tout cela, a-t-il dit, parce que l'atmosphère de Lourdes est spéciale. En y entrant on oublie ce qu'on était et où on était une heure auparavant, on y vit nécessairement dans une surabondance de vie spirituelle qui cherche et doit recevoir son expression.

C'est bien cela. Que l'on soit à Lourdes comme visiteur ou comme pèlerin, on est bientôt gagné par l'ambiance à laquelle d'ailleurs on se laisse aller très volontiers. Dire la messe à la grotte au milieu des fidèles qui pleurent, qui prient, qui communient; suivre, ou mieux encore, présider la grande procession du Très Saint-Sacrement dans l'après-midi, ou, du perron supérieur de la basilique, voir les zigzags lumineux de la retraite aux flambeaux dans les ténèbres du soir, et voir se

grouper en face du portail sur la grande place tant de milliers de pèlerins avec leurs cierges allumés, entendre enfin tout ce monde chanter ensemble le *Credo* alors que la croix s'illumine dans les airs, tout cela certes est profondément impressionnant.

Mais les émotions les plus douces, on les goûte quand, faisant abstraction de toute cette pompe, on rentre un peu en soi-même pour se mettre par la pensée en présence de la Sainte Vierge à l'endroit précis, sanctifié par son divin contact, et qu'on la prie avec toute la ferveur dont on est capable pour les personnes et pour les choses qui nous sont les plus particulièrement chères. C'est vous dire tout ce que je portais dans mon coeur lorsque ce matin je descendais à la grotte, pour y offrir pour vous tous le saint sacrifice de la messe en l'honneur de la Vierge Immaculée.

Monseigneur l'évêque m'a fait l'honneur de m'offrir à déjeuner. Sa Grandeur

compte sur le plus grand succès pour le Congrès de l'année prochaine. Les préparatifs d'ailleurs sont déjà commencés. Rien ne manquera, quelque puisse être le nombre des congressistes qui sera certainement très considérable.

J'ai eu le plaisir de converser longuement avec le Dr Boissarie et son confrère le Dr Cox. Je suis toujours émerveillé de voir avec quelle conscience scrupuleuse chaque cas est étudié, et quelles précautions l'on prend pour éviter toute méprise.

Aussi le Dr Boissarie, qui a conquis une juste célébrité dans le monde savant, peut-il accepter sans fausse modestie les félicitations qu'on lui adresse, pour avoir jusqu'à présent si bien dirigé le bureau des constatations, que la science, même incrédule, n'a pas encore pu le prendre en défaut.

J'ai assisté, cet avant-midi, dans l'église paroissiale de Lourdes, aux funérailles

d'une parente de Bernadette Soubirous, sa tante Basile, soeur de sa mère. L'assistance était considérable. Le service, pour les cérémonies et pour le chant, et aussi pour les décorations de l'église, ressemble à ceux de deuxième classe dans notre cathédrale. A l'arrivée du cortège on a dételé les chevaux et dégagé le corbillard qu'on a poussé sur ses roues dans l'église jusqu'au pied du sanctuaire. On mit huit cierges autour, c'était tout le catafalque. Après l'office on le recula de même dehors, et tout le monde se mit en marche pour le cimetière. Les dames suivaient comme les hommes au milieu de la rue, tous récitant tout haut le chapelet. C'était très édifiant.

J'ai dû évidemment faire visite au couvent des pauvres Clarisses, la maison-mère de notre monastère de Valleyfield. A Lourdes les congrégations religieuses non enseignantes, tracassées par le gouvernement à cause de la loi, sont relativement protégées par la municipalité en dé-

pit de la loi. Elles continuent à subsister avec l'incertitude du lendemain. C'est curieux, c'est triste, c'est consolant, c'est tout ce que vous voudrez. En attendant les Clarisses prient et s'immolent comme si elles n'avaient rien à craindre, et il faut bien espérer qu'on leur permettra d'accomplir indéfiniment leur mission toute de sacrifices spirituels. La révérende mère abbesse, qui célébrait naguère ses noces d'or de vie religieuse, est une des premières miraculées de Lourdes. Le récit du prodige a été fait notamment par Huysmans, le fameux écrivain converti. J'ai dit la messe dans la chapelle du monastère et donné un entretien sur les fêtes de Malte.

XXXIV

Paris, 30 juin 1913.

Montmartre est le fruit d'un voeu de la France chrétienne, c'est un sanctuaire national. Mais les fidèles du monde entier ont aidé à construire cette basilique du Sacré-Coeur, qui domine si majestueusement la ville la plus connue et la plus fréquentée de l'univers, c'est donc aussi un sanctuaire mondial, tout comme Lourdes.

Les deux résument en France la dévotion catholique, laquelle ramène toujours son objet, ou trouve toujours son terme dans le Christ, et dans la Vierge, sa mère. C'est ce qui fait qu'à Montmartre comme à la grotte de Massabielle on coudoie tou-

tes les nationalités, on entend toutes les langues, on voit se mêler tous les âges et toutes les classes. Un même sentiment, celui de la piété fervente et confiante envers le Sacré-Coeur de Jésus, anime ces innombrables pèlerins qui, de toute part et jour et nuit, vont prier à Montmartre.

Hier matin, de bonne heure, nous entrions dans la basilique déjà remplie de fidèles. Des messes se disaient en succession, à chacun des multiples autels. Les communions se distribuaient sans relâche dans toutes les chapelles. A huit heures tout le monde dut sortir pour céder la place à des milliers de jeunes filles, arrivant par groupes de tous les coins de la ville. Elles portaient un costume uniforme : robe noire, voile blanc, ruban bleu, médaille de la Vierge, elles rappelaient nos Enfants de Marie. Pour la plupart ce sont de jeunes ouvrières dans les bureaux, dans les magasins, dans les ateliers, ou travaillant chez elles, mais en tout cas obligées de gagner leur vie, d'ai-

der leur mère ou leurs petits frères, ce sont des midinettes. Deux cents patronages catholiques les protègent contre les dangers de leur âge et de leur situation, et les aident à se conserver bonnes, par le moyen de la pratique fidèle de leurs devoirs religieux.

Chaque année un certain nombre d'entre elles sont déléguées par leurs patronages respectifs pour le pèlerinage officiel de Montmartre. Hier elles étaient plusieurs milliers. Après une marche assez longue, elles ont gravi à pied la côte très raide, elles sont entrées dans l'église en chantant le cantique : *Pitié mon Dieu*. Elles ont assisté à la messe dite pour elles avec solennité à l'autel principal, elles ont toutes communié, puis elles ont entendu un sermon de Mgr Odelin, vicaire-général de Paris. Quand, leurs dévotions finies, elles sortent de l'église, d'autres fidèles, et en grand nombre qui attendaient font irruption ; le temple est de nouveau rempli, les mes-

ses recommencent de même que les communions, et il en est ainsi toute l'avant-midi. Je vous affirme qu'il y a beaucoup de religion et de piété en France, et spécialement à Paris.

La basilique du Sacré-Coeur à Montmartre possède la cloche la plus grosse du monde, la Savoyarde. En la regardant, je songe, non sans quelque fierté, que le carillon de notre cathédrale de Valleyfield, aux harmonies si douces et si coulantes, provient de la même fonderie.

Je me rendais compte de la piété parisienne, en descendant la colline et en traversant une partie de la ville, passant devant plusieurs églises dont les portiques regorgeaient, pour me rendre à celle de Saint-Pierre de Chaillot dont c'était la fête patronale. Ici c'est grand'messe très solennelle, chantée par le curé, le vénérable abbé Sicard, très connu, non seulement par son zèle pastoral, mais encore par ses oeuvres littéraires. Il

a écrit des volumes sur l'histoire du clergé français durant la révolution. Ils font autorité. Son dernier livre vient d'être couronné par l'Académie française. Les travaux de ce genre ne l'empêchent pas de rédiger avec soin les instructions doctrinales qu'il fait lire du haut de la chaire, et dont j'entendais hier celle préparée pour la solennité du jour. L'église était bondée, l'auditoire était très attentif.

En écoutant moi-même avec le plus vif intérêt, je m'affermissais dans la conviction de ce que porte en elle, pour le bien de ses ouailles, la parole autorisée du prêtre dans une prédication paroissiale tout évangélique, bien préparée et bien donnée. Aussi ne suis-je pas du tout surpris de voir les éloges, décernés spécialement aux instructions de l'abbé Sicard, par de grandes revues comme le *Correspondant*.

L'abbé Sicard est venu à Valleyfield autrefois, il était même présent à l'ordi-

nation faite à la cathédrale des six premiers prêtres sortis de notre séminaire, et l'on se souvient encore chez nous de la belle homélie qu'il nous fit ce jour-là.

Il voulut bien nous retenir à dîner. Nous nous trouvons à table avec Mgr Le Roy, évêque d'Alinda, Mgr Duchesne, de l'Académie française, et nombre de prêtres parmi lesquels l'abbé Allès, un directeur d'oeuvres très actif et très estimé, et l'abbé Loutil (Pierre l'Ermite), l'écrivain original et inépuisable que tout le monde connaît. On peut deviner si certaines divergences d'idées, sans offenser la charité, ou même la courtoisie, rendaient vivante la conversation à table entre des hommes aussi distingués.

Tout ce qu'on y dit me confirme dans l'opinion déjà exprimée que la religion, que l'Eglise en France est plutôt dans la voie très marquée du progrès. Certes il y a beaucoup à faire, mais on fait déjà beaucoup, et depuis la séparation près de

soixante églises ou chapelles ont été ouvertes à Paris, et tous les dimanches sont remplies à déborder comme toutes les autres. Cela signifie autant de centres nouveaux créés, dans cette ville seulement, pour les oeuvres de toutes sortes, surtout pour le ministère paroissial, et qui font pénétrer le prêtre et son action dans des milieux où il avait été jusqu'alors inconnu ou méconnu.

La journée s'est terminée à Notre-Dame, la cathédrale de Paris, où je désirais rencontrer le cardinal Amette. Je trouvai, Son Eminence présidant, au milieu d'une couronne de vénérables prêtres, la cérémonie de la distribution solennelle des diplômes aux enfants du catéchisme de toutes les écoles du centre de la ville. Encore une vaste église absolument remplie. J'ai examiné la formule des diplômes, elle ressemble sensiblement à celle que nous avons adoptée chez nous. A la bénédiction du Saint-Sacrement qui suivit, tous les enfants chantaient.

Ce matin nous étions à Notre-Dame-des-Victoires, encore un sanctuaire qui atteste la vitalité intense de la vie religieuse à Paris et dans toute la France. Situé dans la partie la plus affairée et la plus mondaine de la capitale, gardant pieusement le souvenir de l'abbé Dufriche-Desgenettes, il est toujours l'attraction irrésistible, non seulement des âmes dévotes, mais encore de celles qui, à un moment donné, dans leurs épreuves ou leurs périls sentent le besoin d'une protection puissante, ou d'une consolation intime. Il était très touchant d'assister tout à l'heure à l'une des premières messes, célébrée à l'autel de la madone par un jeune prêtre ordonné l'avant-veille, et venant mettre sous l'égide de la Sainte Vierge un ministère qu'il sait devoir être ardu, pénible, douloureux même peut-être, mais qu'il désire surtout rendre efficace et méritoire. Son père et son frère aîné le servaient à l'autel et communiaient de sa main, avec sa mère et les autres membres de la famille.

Ces choses-là se voient fréquemment à Notre-Dame-des-Victoires, où du reste la foule est toujours considérable, et où tout se passe aujourd'hui dans le même ordre, avec la même ferveur qu'au temps de M. Desgenettes.

Les vocations sacerdotales avaient un peu fléchi en France à la suite d'une double loi néfaste: le service militaire et la séparation. Elles tendent à revenir à l'état normal. On s'est ressaisi et par la grâce de Dieu, les vocations seront d'autant plus fermes qu'elles sont absolument désintéressées. C'est ce qui me reste comme impression, à la suite d'un entretien avec le vénérable M. Guarriguet, supérieur général de Saint-Sulpice.

XXXV

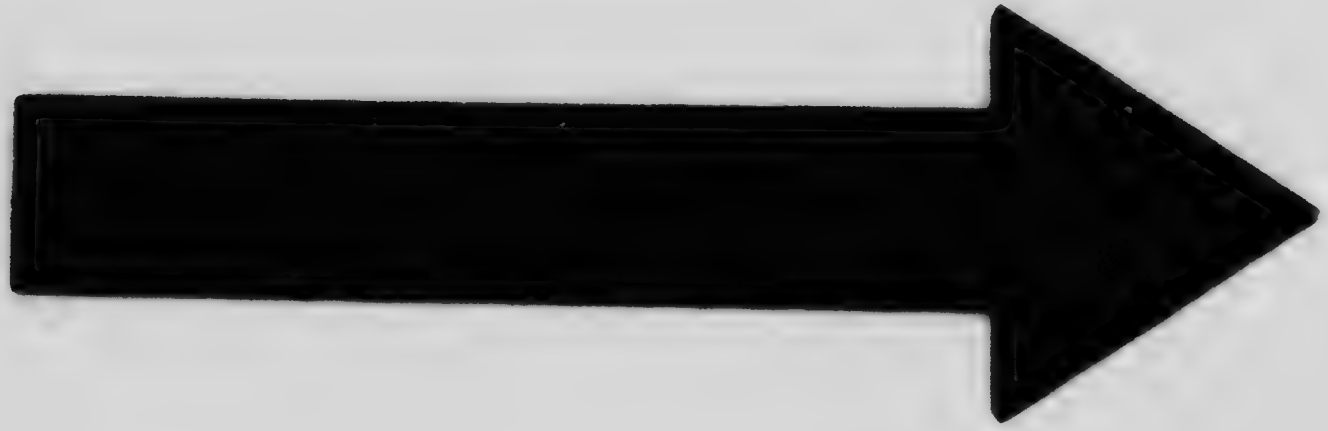
Ornans, 3 juillet 1913.

Nous n'avons fait que passer à Dijon, à peine le temps de revoir la cathédrale, de visiter dans le cloître d'un vieux couvent, devenu un asile d'aliénés, le fameux puits de Moïse avec les statues des prophètes, et de réveiller le souvenir de tant de gloire amassée dans ce département de la Côte d'Or, dont cette ville est le chef-lieu. C'est en effet ici la patrie de saint Bernard, de Bossuet, de sainte Jeanne de Chantal, de Lacordaire. C'est plus qu'il ne faut pour illustrer un pays.

A Besançon, que nous n'avons fait aussi que traverser, il fallait bien visiter, entre autres églises, la cathédrale remarquable

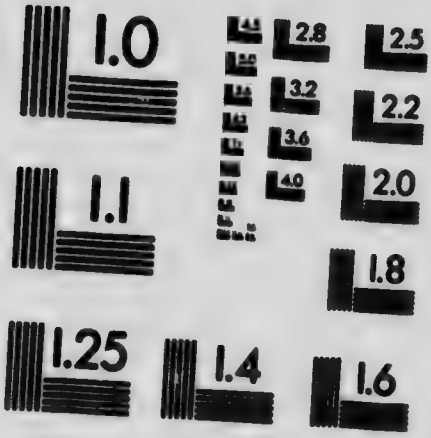
surtout par les monuments funéraires qu'elle renferme, et aussi par une horloge colossale que le cardinal Mathieu, archevêque, avait fait exécuter et placer dans l'une des tours de l'église. Elle n'a pas moins de trente mille pièces de mécanisme et soixante-douze cadrans.

Dans la ville elle-même se trouvent le palais et la statue du cardinal Pernot de Granvelle. Cet homme d'Eglise, qui mourût archevêque de Besançon après avoir été évêque d'Arras, est encore beaucoup plus connu comme politicien et comme diplomate. Il fut ministre de Charles-Quint et de Philippe II, et fut même nommé vice-roi de Naples. Il naquit ici même à Ornans en 1517. Je le mentionne spécialement parce que c'est à lui que revint en grande partie la charge d'organiser les forces catholiques contre l'invasion ottomane,à la suite du Siège de Malte et à la veille de la victoire de Lépante. Il mourut à Besançon en 1584. Il eut sur ce même siège plusieurs successeurs revêtus



MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)



APPLIED IMAGE Inc
1653 East Main Street
Rochester, New York 14609 USA
(716) 482 - 0300 - Phone
(716) 288 - 5989 - Fax

de la pourpre, mais quand on dit le cardinal, c'est toujours de Pernot de Granvelle que l'on parle.

Ornans, où nous sommes depuis deux jours, et que nous allons quitter tout à l'heure, est une petite ville de quelques trois mille âmes, à six ou sept lieues de Besançon.

Malgré le pittoresque de son site et des alentours, et tout l'intérêt qui peut s'attacher à son église, vieille de plusieurs siècles et riche en souvenirs et en monuments, notamment celui du père et de la mère du cardinal de Granvelle, c'est son curé qui nous y attirait surtout, et que nous voulions voir chez lui au milieu de son activité pastorale.

L'abbé Edmond Mougeot est un jeune vieillard, je veux dire que, malgré les soixante ans qui vont bientôt sonner pour lui, il a su garder avec une santé parfaite, toute l'énergie enthousiaste et tout le beau

dévouement, et aussi toute l'amabilité si vivante que je lui avait connus naguère à Rome, au Séminaire Français où nous faisions ensemble nos études. Je le revoyais il y a vingt ans, à Breury-les-Faverney, où il était curé. L'accueil qu'il m'avait fait alors à la tête de tout son peuple m'avait vivement impressionné. En neuf ans d'administration il avait transformé sa paroisse. Sa méthode d'action, bénie de Dieu, avait obtenu ce résultat de voir tout le monde fréquenter l'église et s'approcher des sacrements, si bien que, en prêchant du haut de la chaire j'avais l'illusion d'une visite pastorale dans une quelconque des paroisses de mon diocèse. Ici à Ornans, sur un théâtre plus vaste, avec le titre de curé doyen, et l'aide de deux vicaires, il continue avec le même zèle et la même charité. C'est intéressant de parcourir avec lui les rues de sa petite ville, et de le voir échanger un bonjour cordial et sympathique avec tous, même les petits enfants, et j'ajoute, même avec ceux qui ne remplissent pas encore leurs

devoirs religieux. Si cette bienveillance ne les gagne pas aussi vite qu'il le voudrait, au moins elle les désarme et leur enlève tout prétexte d'ordre personnel. Il a, pour ainsi parler, forcé l'estime et l'affection de tout son monde.

Dans les écoles, qu'il maintient à force de sacrifices, il est comme chez lui. Les maîtres aussi bien que les élèves l'entourent d'une égale confiance, et il est facile de voir qu'il fait entrer avec lui la gaîté dans chaque classe qu'il visite. Aussi n'a-t-il qu'à dire un mot, à faire un signe, on l'écoute et on lui obéit.

Ce matin, à ma messe, l'église était remplie, les enfants avaient eux-mêmes invité leurs parents. On chanta de beaux cantiques. C'était fête pour tous.

L'abbé Mougeot était avec nous au Congrès de Malte. Il raconte ce qu'il a vu et donne ses impressions dans le *Bulletin paroissial* qu'il publie lui-même, et dans

lequel il insère tout ce qui peut intéresser les familles de sa paroisse. Ce bulletin exempt de toute polémique, est comme une extension en permanence des prônes et des sermons qui se donnent à l'église. C'est d'une utilité incontestable.

Sur le territoire d'Ornans se trouve une chapelle de pèlerinage très fréquentée et connue sous le nom de Notre-Dame-du-Chêne. L'histoire en est touchante.

Sous la Terreur, une petite statuette de la Sainte Vierge avait été cachée dans un jeune arbre dont on avait creusé le tronc à cet effet. On l'y avait oubliée. Quand les choses reprirent leur cours normal, et que l'on put célébrer le culte publiquement en France, un jour de première communion, le 3 avril 1803, une fillette de dix ans, Cécile Mille, qui se dirigeait vers l'église avec ses parents, s'écria soudain qu'elle voyait comme des rayons de lumière très vive qui sortaient des deux côtés d'un chêne. On ne fit guère attention à

ces paroles d'une enfant qui s'en allait communier pour la première fois. Mais en revenant de l'église, non seulement elle revit le même phénomène, mais sa mère et d'autres personnes en furent aussi les témoins. Le curé put le constater lui-même. Alors, à l'endroit marqué par le rayonnement lumineux, on entaille l'arbre et l'on découvre la statuette sur laquelle l'écorce s'était reformée. C'est elle que l'on vénère aujourd'hui dans le sanctuaire qui a été érigé à cette fin, et où l'on vient en pèlerinage de tous les points de la Franche-Comté.

Les religieuses de la Visitation ont à Ornans un monastère qui, à l'origine était un couvent de Franciscains. Elles célébraient hier leur fête principale, la Visitation de la Sainte Vierge. Je dus me rendre à leur invitation très gracieuse, et leur adresser une allocution sur les rapports entre le mystère du jour et leur propre vocation. La visite du monastère et des vastes terrains qui l'entourent fut

pour nous d'autant plus intéressante qu'on y garde avec un soin affectueux le souvenir de sainte Jeanne de Chantal, la fondatrice de l'Institut.

Les Visitandines, cloîtrées et contemplatives, ont eu jusqu'à présent l'avantage appréciable de garder partout leurs couvents en France. Vous vous souvenez qu'elles ont particulièrement le bonheur de posséder chez elles le sanctuaire du Sacré-Coeur à Paray-le-Monial.

XXXVI

Einsiedeln, 5 juillet 1913

Nous voici à Einsiedeln dans ce monastère célèbre presque à l'égal de celui du Mont-Cassin. Nous y sommes arrivés hier matin, ayant traversé en chemin de fer le pays le plus charmant et le plus pittoresque qui se puisse imaginer. C'est le temps où l'on fait les foins, c'est dire que la campagne Suisse déjà très belle avec ses côteaux, ses vallons, ses lacs, a un air de vie très animée par le fait des moissonneurs disséminés ou groupés un peu partout. Toute la famille de chaque cultivateur est dans son champ, on fauche, on fane, on ramasse le foin en veillottes, on charge la charrette, les femmes et les enfants s'emploient autant que les hom-

mes, et l'ensemble donne une impression de vigueur, d'énergie et de prospérité agréable. L'habitant de la Suisse est jovial et très serviable. Les fonctionnaires eux-mêmes sont polis et empressés. On est à l'aise avec eux. Ils semblent eux-mêmes trouver plaisir à rendre service. Je fais d'eux cet éloge sans aucune arrière-pensée. Sans doute cela tient-il à ce que la Suisse étant un petit pays très attrayant par lui-même, ses habitants doivent trouver grand profit, et ont par conséquent grand intérêt à se rendre aimables, pour maintenir l'afflux des étrangers qui leur apportent la richesse. Mais je crois sincèrement qu'il faut y voir le fond même du caractère helvétique, dont on a souvent loué la bravoure, la franchise, la politesse et la courtoisie.

Le couvent d'Einsiedeln est certainement l'un des principaux attraits de la Suisse. Je n'en veux pas d'autre preuve que le nombre extraordinaire de personnages illustres qui y viennent chaque an-

née, et les milliers de pèlerins, isolés ou en groupes organisés, qu'amène constamment non seulement des cantons suisses, mais encore des pays environnants, la dévotion envers Notre-Dame-des-Ermites.

Nous avons été accueillis par le Père cellérier Dom Sigismond de Courten. C'est toujours la même affabilité bénédictine. C'est lui qui nous sert à table et qui nous raconte en ses grandes lignes l'histoire d'Einsiedeln, et nous fait tout visiter en détail.

Elle est émouvante l'histoire de cet anachorète, saint Meinrad, à qui remonte la première origine du monastère. De souche royale, aussi humble que savant, après avoir occupé quelques années une chaire de professeur dans un petit couvent bénédictin, il s'enfonce dans le désert pour y vivre dans une solitude plus absolue. Ses vertus et sa science lui amenant en grand nombre des âmes qui venaient se recommander à ses prières, ou chercher ses conseils, il se cache pour leur échapper

dans la Forêt Sombre, ici même, et y établit son ermitage, près d'une source d'eau très pure. Une petite cabane, un oratoire, c'est tout ce qui lui suffit, et il passe de longues années dans les plus grandes austérités et les plus ferventes oraisons.

Un jour, le 21 janvier 861 il est assommé par deux brigands. Ceux-ci furent traqués sans relâche par deux corbeaux, les compagnons du saint, et désignés ainsi à la vindicte publique. Ils expièrent leur crime sur le bucher. C'est la cellule de Meinrad qui est devenue le couvent actuel de Notre-Dame-des-Ermites où les reliques du saint sont pieusement conservées.

Le monastère lui-même se réclame de plusieurs autres saints.

Au mois de septembre 948, les constructions étant terminées, l'abbé saint Eberhard pria saint Conrad, évêque de Constance dont relevait Einsiedeln, de venir consacrer l'église, dans laquelle se trouvait enclavée la chapelle de saint Meinrad,

qui fut ensuite dédiée à la Sainte-Vierge sous le nom de Notre-Dame-des-Ermites. Saint Conrad vint en effet accompagné de saint Ulric, évêque d'Augsbourg; mais la dédicace n'eut pas lieu, ou plutôt elle se fit en dehors de toute liturgie, et d'une façon miraculeuse, ainsi qu'il est raconté dans une bulle du pape Léon VIII. C'était le 14 septembre: le matin, tout étant prêt, l'assistance se rendit à la chapelle. L'évêque toutefois tardant à paraître, on alla vers la douzième heure du jour le prier de venir faire les cérémonies de la consécration du sanctuaire. Sur son refus, motivé par une vision de la nuit précédente, on se mit à le blâmer vivement. A la fin, cédant aux instances de son entourage, le prélat se met en devoir de commencer la dédicace. C'est alors qu'on entendit distinctement une voix qui cria par trois fois: *Frater, cessa, divinitus consecrata est.* Arrêtez, frère, la chapelle a été consacrée par Dieu lui-même. Les assistants pleins de stupeur proclamèrent pour lors la véracité du récit de l'évêque et

Le monastère d'Einsiedeln (Suisse)

rge
tes.
gné
ais
elle
ne
nté
'é-
nt
le.
on
le
la
e-
é-
A
i-
e-
r
s

reconnurent que le ciel lui-même s'était chargé de la dédicace.

Outre ce récit contenu dans le document pontifical, il existe une légende merveilleuse donnant les détails de la dédicace faite par Notre-Seigneur accompagné de ses anges.

Le sanctuaire d'Einsiedeln a toujours été depuis en très grande vénération, et le monastère enrichi par les empereurs et les rois de donations et de privilèges. Il eut à traverser des époques difficiles. Quatre fois il devint la proie des flammes, mais la sainte chapelle fut toujours préservée d'une ruine complète.

La révolution française, et les perturbations sociales en Suisse, firent sentir leurs tristes effets au monastère d'Einsiedeln. Cependant après une dispersion douloureuse plus ou moins longue, les religieux purent rentrer dans leur couvent, et le pèlerinage reprendre son caractère accou-

tumé. L'abbé actuel, le Père Bossart, Dom Thomas II, assistait au Congrès eucharistique de Malte.

L'Eglise d'Einsiedeln vient d'être complètement restaurée. Elle renferme des richesses monumentales et artistiques considérables. Pour la décrire il faudrait un volume, et, du reste, on s'y perdrait bien vite. Trois nefs, quatorze autels, deux choeurs, treize cloches, deux orgues, dont l'un unique en son genre et d'une puissance extraordinaire ; ajoutez à cela les piliers de marbre, les peintures, les bas-reliefs, les statues, les stalles en bois sculpté, les grilles de fer forgé, les fresques de la voûte et des coupoles, les vitraux peints, et beaucoup d'autres ornements remarquables par la richesse matérielle ou par le goût artistique. Mais je dois faire une mention particulière du lustre colossal en cuivre doré, et qui est un don de l'empereur Napoléon III. Sur un des cercles sont tracés ces mots : " Je désire mettre moi et mes enfants sous la

protection de la Sainte-Vierge. " Or ces paroles sont extraites d'une lettre de la reine Hortense au Père abbé du couvent d'Einsiedeln, à l'occasion de la première communion de son fils faite en ce même sanctuaire.

Mais le principal trésor de l'église est la sainte chapelle qui renferme comme je l'ai dit les reliques de saint Meinrad, mises sous la protection de la Sainte-Vierge, vénérée sous le titre de Notre-Dame-des-Ermites. C'est là que nous avons dit la messe ce matin, entourés d'un grand nombre de pèlerins. C'est là qu'hier soir nous fûmes témoins d'une cérémonie bien touchante. A l'issue des vêpres, toujours chantées solennellement selon les exigences de la règle bénédictine, les religieux précédés de leurs nombreux élèves sont venus au pied de l'image vénérée de la Vierge, chanter le *Salve Regina,* cependant que la foule, qui s'était écartée pour laisser passer la procession, entourait ensuite le sanctuaire pour écouter le chant

et se joindre aux prières de la communauté. C'est ainsi que les choses se passent chaque jour.

Dans le monastère je dois mentionner la salle des princes où se voient les portraits, de grandeur naturelle, des empereurs et autres têtes couronnées qui sont venus à l'abbaye, ou ont eu avec elle des relations particulières; la bibliothèque riche de plus de cinquante mille volumes; le collège, et la cure, car le monastère dessert six villages formant une même paroisse.

Les fils de saint Benoît exercent ici leur activité dans toutes les sphères: le culte public, le ministère paroissial, l'éducation de la jeunesse, les oeuvres sociales, les recherches scientifiques, la haute littérature, rien ne leur est étranger. Aussi ont-ils fourni des théologiens, des philosophes, des éducateurs, des missionnaires, en un mot des savants et aussi des saints en grand nombre, durant les dix siècles

d'existence de ce monastère d'Einsiedeln. Il ne faut donc pas s'étonner de voir sur le registre des visiteurs les noms de tant de cardinaux, d'évêques, de supérieurs généraux d'Ordres religieux, d'écrivains catholiques: Rampolla, Gaspari, Ferrari, Gibbons, Bisleti, après Ledochowski, Dupanloup, Veuillot et des centaines d'autres.

C'est la première fois que j'y venais. Si Dieu le permet j'espère que ce ne sera pas la dernière.

Le village d'Einsiedeln doit son existence au monastère et s'étend nonchalamment à ses pieds. La fontaine de Notre-Dame sur la place de l'église, la statue de saint Benoit, dans une direction opposée, sont tout ce qu'il y a d'intéressant. La population ne tire pas seulement, du couvent bénédictin et des nombreux voyageurs qu'il accueille chaque jour, sa vie matérielle, elle reçoit encore un immense avantage pour sa culture intellectuelle du fait que les religieux bénédictins main-

tiennent sur un pied supérieur leur collège et leurs écoles. C'est un centre d'études qui naturellement profite d'abord aux familles de l'endroit. Aussi, grâce à ces facilités exceptionnelles dont il a su tirer parti, le village d'Einsiedeln a-t-il fourni bon nombre d'hommes distingués et même de savants. Sans compter que la physionomie elle-même de l'endroit, ses établissements typographiques et artistiques, ses grandes librairies et ses principaux magasins portent un cachet de vie intellectuelle qu'on ne trouve guère dans les lieux moins favorisés.

XXXVII

Strasbourg, 7 juillet 1913.

L'impression produite sur l'étranger qui arrive à Strasbourg est assez curieuse. Est-ce une ville française ou allemande? Est-elle catholique ou protestante? Et quel est le sentiment qui domine, surtout en ce qui concerne l'annexion ou les possibilités du retour? Il n'est pas nécessaire d'avoir causé longuement avec un grand nombre pour s'apercevoir que, tant chez les laïques que chez les prêtres, les divergences sont profondes et qu'il vaut mieux ne pas s'aventurer sur le terrain politique. Heureusement que la religion domine toutes ces divisions, et que les catholiques des deux langues, ralliés ou non, se retrou-

vent ensemble dans leurs églises pour y accomplir leurs devoirs religieux. Et ils semblent y mettre leur honneur.

Hier, dimanche, sur l'invitation du curé, nous sommes allés dire la messe à la cathédrale, que nous avons vue bien remplie pour tous les offices successifs de l'avant-midi. Il y a eu plusieurs sermons en français et en allemand, pour le public en général, pour les enfants des écoles, et pour les étudiants de l'Université. L'horaire est disposé de telle sorte que tous les dimanches chaque catégorie de fidèles à son office spécial. Il en est ainsi dans les autres églises de la ville. C'est le règne de l'entente cordiale sur le terrain catholique.

Le curé, M. le chanoine Kieffer, qui a plusieurs de ses proches parents à Montréal, nous a retenus à déjeûner. A midi nous sortons de la cathédrale pour nous rendre chez lui,à l'adresse qu'il nous avait indiquée. Pour plus de sûreté, je m'adres-

se au premier homme de police que je trouve stationnant au coin de la place: un homme superbe, grand, fort, bien planté, un casque à pointe avec gorgette, un vrai uhlan. Je lui demande,—oh,très poliment, en français — le renseignement désiré. Cet allemand n'a pas bronché; un petit sourire ironique; a-t-il compris ou non, je n'en sais rien, il n'a pas répondu, voilà tout. Un monsieur qui passe nous tire d'embarras et nous conduit chez le curé, dont le presbytère connu de tous est là tout auprès. Chez Monsieur le curé nous trouvons ses quatre vicaires, tous alsaciens, parlant couramment le français et l'allemand.

Le ministère paroissial à Strasbourg et dans toute la province est très vivant, et les prêtres ayant peu de souci du côté matériel, travaillent avec beaucoup de dévouement et d'entrain. Ils sont d'autant plus zélés, qu'ils ont à protéger contre l'infiltration protestante un peuple sincèrement religieux, qui donne à l'activité

sacerdotale l'aliment et la consolation dont elle a toujours besoin.

Le soir nous fûmes invités à dîner chez Mgr François Zorn de Bulach, évêque d'Erythrée, auxiliaire de Strasbourg. Il occupe une maison d'apparence modeste, mais suffisamment spacieuse et confortable. Il y vit seul, avec son petit oratoire où il garde le Très Saint-Sacrement, et sa riche bibliothèque. Quand il doit aller faire quelques fonctions,l'évêque de Strasbourg députe vers lui les prêtres qui doivent l'accompagner. C'est ainsi qu'il arrivait justement d'une visite pastorale dans une paroisse de la campagne. Ce qu'il nous en a raconté nous a fait voir que, dans ces pays-là, les choses se passent encore comme au bon vieux temps en France, et comme elles se font encore chez nous, dans nos paroisses rurales.

Mgr de Bulach est français et allemand tout ensemble. Son frère est gouverneur de la ville de Strasbourg. Mgr de Bulach

est un fervent des congrès eucharistiques. A celui de Malte il a fait présenter un rapport, substantiellement le même dont il avait proposé déjà les conclusions pratiques, à savoir " que tous les prêtres, religieux et fidèles, ensemble réunis, adressent d'instantes supplicatic s au Dieu de miséricorde,afin d'obtenir de Lui que tous ceux qui ne partagent pas la foi de l'Eglise catholique, soient ramenés à l'unité de la foi, grâce au divin Sacrement et Sacrifice de l'Eucharistie, lequel est le signe de l'union, le lien de la charité, le symbole de la concorde et le source où l'Eglise ne cesse de puiser sa force et sa gloire, sa splendeur, tous ses dons divins et la plénitude de tous les biens désirables. ".

A l'appui de sa thèse, Mgr de Bulach, fort de l'approbation de Pie X, aime à rappeler les oeuvres diverses établies déjà dans ce but de réunion, notamment l'archiconfrérie de Notre-Dame de Compassion, créée par Léon XIII en 1897, pour la conversion de l'Angleterre, celle de

Notre-Dame de l'Assomption instituée pour le retour de l'Orient, l'Union psalmodique et l'Association de Prières, et la Congrégation de Notre-Dame de Sion, fondée par le juif converti le Père Ratisbonne, et qui a pour but la conversion des enfants d'Israël. C'est à ces croisades de prières que Mgr de Bulach veut associer le sacerdoce, la vie religieuse et la piété laïque en leur donnant tout l'appoint de la ferveur eucharistique.

Au Congrès de Montréal en 1910, Mgr de Bulach avait fait lire son rapport par le Père Wucher, curé à New York ; à Malte, il était représenté par le Père Léanza, jésuite.

XXXVIII

Namur, 8 juillet 1913.

Un arrêt de quelques heures à Namur nous a permis d'aller présenter nos hommages à l'évêque de cette ville, Mgr Heylen. Vous savez qu'il est président à vie, nommé par le pape, des Congrès eucharisques internationaux. J'avais eu l'avantage de le rencontrer aux Congrès de Londres et de Montréal, mais je l'ai vu de plus près encore et dans une plus grande intimité durant le voyage et le séjour que nous avons faits ensemble à Ma e. Les fidèles du diocèse de Namur sont très enthousiastes de leur évêque, et le poste éminent qu'il occupe de par la volonté du Saint-Père, et avec tant de dignité, est

naturellement bien loin d'avoir diminué leur admiration et leur attachement. Mgr Heylen, qui a fait autrefois de notre temps de très brillantes études à Rome, a de plus l'avantage de parler aisément toutes les principales langues européennes. Il lui faut une santé exceptionnelle, et une énergie peu commune, pour mener de front l'administration d'un vaste diocèse avec la charge très onéreuse de l'organisation des congrès.

Au retour de Malte, à peine avait-il présenté son rapport au Saint-Père qu'il se rendait à Lourdes, pour s'entendre avec Mgr Schoepfer, au sujet du vingt-cinquième congrès qui doit se tenir au mois de septembre de l'année prochaine. Mgr Heylen appartient à l'Ordre des Prémontrés, de même que son dévoué et très aimable secrétaire, le Père Tarcisius.

Nous avons eu aussi le plaisir de voir chez lui M. Mathieu Liesens, ingénieur, administrateur directeur, et gérant de la

Société des Charbonnages de Tamines. Il est membre très actif du Comité permanent des Congrès eucharistiques internationaux. Il était à Malte avec sa femme. Nous les avons vus tous deux entourés de leurs enfants. L'aînée doit se marier dans quelques jours. Les autres reçoivent leur éducation dans des institutions religieuses et se retrouvent fréquemment au foyer autour de leurs parents. C'est le type de la famille belge catholique de la classe aisée. Ce qui m'intéressait surtout, c'était de voir l'attention intelligente apportée par le père et par la mère aux études de leurs enfants dans les moindres détails. Ils font évidemment de grandes dépenses pour les faire instruire, et ils voient par eux-mêmes à ce que leurs sacrifices soient compensés par le progrès et les succès de chacun. C'est là le concours le plus efficace que des parents soigneux puissent donner, pour leur propre satisfaction, aux éducateurs qu'ils ont choisis. C'est l'impression très agréable qui m'est restée de ma visite chez M. Liesens. J'a-

joute que ce citoyen riche, instruit et profondément religieux, s'occupe activement de ce qu'on appelle les questions sociales, et surtout de l'amélioration du sort des ouvriers; la position qu'il occupe lui permettant d'exercer dans cette sphère une réelle et bienfaisante influence.

XXXIX

Londres, 11 juillet 1913.

L'étude du mouvement religieux en Angleterre compte certainement parmi les plus intéressantes, mais son objet est tellement complexe, et peut être considéré de tant de points de vue différents, qu'elle déroute de prime abord. Il est impossible de la faire avec fruit à moins d'être sur place et de s'y appliquer exclusivement. Il vaudrait la peine que quelqu'un —un étranger exempt de tout préjugé enthousiaste ou pessimiste, de toute façon libre et avec les aptitudes voulues — pût se documenter ici même largement, et préciser le fruit de ses observations. Quel a été depuis cinquante ans, depuis le mou-

vement d'Oxford et la double conversion de Manning et de Newman entraînant avec eux quelques amis, le progrès réel de la religion catholique en Angleterre ? quelle est la proportion des convertis dans les différentes classes de la société, quelle action a été surtout exercée sur eux? dans quelle mesure cette influence d'ordre intellectuel ou moral va-t-elle s'accentuant? Quelle est d'une façon plus générale la mentalité britannique actuelle vis-à-vis le catholicisme, ou vis-à-vis l'église anglicane et les autres sectes ? Comment se traduit l'activité religieuse dans les divers cultes? Enfin quelles sont les perspectives que l'on peut raisonnablement admettre comme fondées sur l'avenir de l'Eglise catholique en Angleterre ? Il me semble que l'ensemble des réponses à toutes ces questions, si elles étaient suffisamment appuyées, donnerait une idée assez complète de la situation religieuse en Angleterre. Pour le moment il faut laisser le point d'interrogation.

Ce qui est certain c'est que, dans des

proportions impossibles à définir, mais très réellement, l'Eglise catholique jouit d'une vie intense dont ses enfants tiennent en toute circonstance à fournir l'irrécusable témoignage. Ce qui n'est pas moins vrai c'est que les conversions se font de plus en plus nombreuses, qu'elles se comptent par milliers chaque mois, et que les convertis se recrutent à tous les degrés de l'échelle sociale.

Enfin ce qu'il faut encore reconnaître c'est que l'emprise catholique se fait, sous l'action de la grâce, par les voies de l'étude, du raisonnement et de la conviction finale, ce qui fait que chaque conversion un peu publique devient un événement qui intéresse les sommités intellectuelles de la nation.

Mais avec tout cela il serait impossible de conclure avec quelque sagesse à l'espoir d'un retour en masse de l'Angleterre à l'Eglise catholique. Seul un miracle pourrait produire un événement devant

lequel se dressent trop d'obstacles qui semblent en réalité humainement insurmontables.

Le rétablissement de la hiérarchie en Angleterre et en Ecosse, l'érection d'un grand nombre d'églises et de paroisses, la fondation de multiples instituts religieux pour l'éducation et la charité, l'établissement de confréries de toutes sortes, des congrès fréquents tenus sur divers points du royaume, la reprise discrète mais courageuse des anciennes libertés, la formation solidement doctrinale des enfants et une prédication bien nourrie, voilà autant de choses qui constituent en l'accentuant la vie religieuse chez les catholiques. Tout ceci a reçu une impulsion nouvelle et très forte par le fait et à la suite du grand Congrès eucharistique de Londres.

L'action réflexe s'en est fait sentir dans le monde protestant. A l'époque même du Congrès, et dans la première année qui a suivi, un bon nombre et parmi les mieux

connus ont manifesté des inquiétudes, des angoisses mêmes qui laissaient assez prévoir un dénouement qui n'a pas fait défaut. Les conversions ont été nombreuses et éclatantes, elles se sont produites surtout, mais non exclusivement, dans le monde clérical.

Tout récemment encore on apprenait celle des bénédictins anglicans de Caldey, et des religieuses d'un monastère voisin. Elle prouverait, semble-t-il, que l'idéal contemplatif tourmente certains esprits, qui doivent bientôt se reconnaître incapables de l'atteindre à moins de revenir au catholicisme, qui seul peut donner son plein essor à la vie religieuse proprement dite.

Pour moi, dans le moment, deux âmes me servent d'image pour représenter à mon esprit la mentalité protestante chez ceux que rien n'arrête, ou même ne retarde, dans la recherche de la vérité et qui sont décidés coûte que coûte à l'embrasser.

Le Rév. H. Benson, fils de l'archevêque anglican de Cantorbery, élevé par un père rigide dans la plus stricte orthodoxie anglicane, esprit très ouvert, infatigable à l'étude, d'une vie austère, ayant pour le ministère des aptitudes spéciales; devenu ministre il poursuit ses recherches, scrute l'histoire et la tradition, de très bonne foi veut s'affermir dans sa croyance qu'il sent s'ébranler à mesure qu'il avance. Enfin un jour la question se pose: que signifient trois petits siècles d'atavisme qui le relient à une Elizabeth et à un Henri VIII, quand il devrait par quinze siècles de tradition se rattacher aux Augustin, aux Grégoire et aux Chrysostôme, et remonter plus haut encore par la même voie jusqu'au berceau même de l'Eglise. M. Benson, est aujourd'hui prêtre catholique. Il n'est pas en Angleterre de missionnaire plus zélé, ni d'écrivain plus fécond. Sa conversion pourrait s'appeler humainement une évolution logique de l'intelligence arrivant par degrés à la pleine possession de la vérité M. Benson repré-

sente sans doute l'état d'âme de nombre de ses confrères.

Pour Mlle Julia Baker le cas est tout autre, et c'est par des voies bien différentes qu'elle est parvenue à la vérité catholique. Livrée au doute dès sa plus tendre enfance, par là même que ses parents étaient divisés et ne fréquentaient pas la même église, elle accomplit le long et douloureux voyage dans les ténèbres et à tâtons, qu'elle nous raconte dans un livre admirable de sincérité, et qui a été traduit sous le titre : *Vers la Maison de lumière*. Elle dit comment elle a traversé plusieurs des sectes si nombreuses qui se partagent le monde religieux en Angleterre, et pourquoi elles les abandonnait tour à tour. Finalement la grâce la met en rapport intime avec un groupe de dames catholiques. On lui passe un petit catéchisme. Déjà pour elle c'est un peu de clarté qui se fait dans son esprit. C'est le point de départ. Désabusée sur le protestantisme, et sur toutes les formes

sous lesquelles elle a pu le connaître, elle entreprend l'étude du catholicisme qu'elle avait oujours complètement ignoré. Un échange de lettres, quelques entretiens, la méditation personnelle, auront bientôt dissipé les obscurités dernières, et la voici catholique, et catholique convaincue et ardente dans sa foi, simplement parce qu'elle connaît notre religion dont elle a par elle-même apprécié les enseignements.

C'est donc que, ce qu'il faut surtout à l'Eglise, en Angleterre plus que partout ailleurs peut-être, c'est d'être connue. Plus sa doctrine, son histoire, son organisme, sa législation, en un mot son caractère divin sera mis à portée de la mentalité anglaise, et plus elle devra attirer les âmes et les convertir.

Il est un fait encourageant, c'est que par tout le pays se trouvent en grand nombre des institutions religieuses des deux sexes, vouées à l'éducation et à la charité. Et de plus, des Ordres monasti-

ques dont la fondation récente et l'existence prospère rattachent l'époque présente aux siècles qui ont précédé la réforme. On sait combien avant Henri VIII les monastères bénédictins, par exemple, étaient nombreux en Angleterre, et que plusieurs remontaient à l'établissement même du christianisme en cette contrée.

Après trois cents ans de dispersion et d'exil voici de nouveau les fils de saint Benoit, renouant ici leurs traditions de piété, d'étude et d'apostolat sous toutes les formes. Nous étions hier à l'abbaye de Farnborough, où nous avons été accueillis par le Père abbé Dom Cabrol. Ce monastère, encore à ses débuts, a une histoire assez curieuse. Il a été fondé par l'impératrice Eugénie qui elle-même manifesta le désir de mettre les tombeaux de la famille impériale sous la garde des Pères Bénédictins. A Chislehurst autrefois, j'avais vu dans la petite église du village les sépulcres temporaires de l'empereur, et du jeune prince impérial tombé victime

des Zoulous au cours d'une expédition chevaleresque au centre de l'Afrique. L'impératrice voulant leur élever un monument convenable a fait construire ici un monastère, et une église dans laquelle furent transportés les corps de son époux et de son fils. Elle-même habite un chateau voisin. En conséquence les Bénédictins sont ici, dans un monastère qui déjà doit être agrandi, et où la règle de saint Benoit est en pleine observance.

Dom Cabrol autrefois de Solesme est bien connu dans le monde savant, il a publié des livres nombreux et estimés. Au Congrès de Londres il a rempli d'une façon brillante les fonctions de secrétaire de la section française. Il a d'ailleurs, comme chef de maison, toutes les qualités d'un abbé bénédictin, accueillant, hospitalier, d'une conversation vivante et instructive, faisant écouler de la manière la plus agréable les quelques heures qu'on a l'avantage de passer sous son toit.

A quelques lieues de Farnborough, se

trouve la chartreuse de Parkminster dont la fondation remonte à 1877. Elle a coûté plus d'un million de dollars. Outre l'église et les salles communes, elle renferme trente quatre maisonnettes ou cellules, chacune ayant ses quatre chambres, son jardin et son promenoir. C'est encore un monument qui affirme la renaissance de la vie religieuse en Angleterre, et qui rappelle éloquemment les temps anciens.

Avant la Réforme, il y avait bien une douzaine de chartreuses en Angleterre. La plus ancienne remontait même aux premières années du douzième siècle. On sait quelle persécution subirent les moines de saint Bruno, et quel témoignage ils rendirent à la foi. De grandes peintures, un peu réalistes, racontent l'histoire de leur martyre. Les Chartreux mènent ici la même vie que dans leur monastère de Lucca. C'est ici qu'est venu mourir Dom Jules, notre compatriote Victor Livernois, ce brillant avocat de Québec, qui naguère renonça au monde pour se faire chartreux

et qui était en route pour le Canada, avec l'intention de travailler à y établir une maison de son Ordre.

Le cardinal Bourne, archevêque de Westminster, nous avait fait promettre de descendre chez lui. Nous avons reçu dans son palais l'hospitalité simple, franche et cordiale que l'on donne dans nos évêchés canadiens, ce qui n'est pas très commun en Europe, où les demeures épiscopales sont rarement aménagées pour recevoir les évêques étrangers. A notre arrivée Son Eminence était absente, présidant quelque part un important congrès catholique. A son retour, il nous donna de son voyage un récit qui nous fit voir le progrès réel de l'Eglise, non seulement dans le nombre toujours croissant de ses fidèles, mais encore dans l'estime du peuple anglais en général. Les pouvoirs publics marquent leur sympathie en favorisant les manifestations religieuses, en les protégeant même contre certains accès de fanatisme local, et mieux encore en té-

moignant aux dignitaires ecclésiastiques une courtoisie et une bienveillance dont on n'avait pas l'habitude.

Mgr Jackman, secrétaire de Son Eminence, vient de me passer la *Civilta Cattolica,* livraison du 17 mai, qui contient un récit ou plutôt une appréciation du Congrès de Malte. L'auteur de l'article, le Père A. Leanza, S. J., insiste sur la part considérable prise par le cardinal Bourne à la préparation et à la tenue du Congrès dont il voulait faire, comme de ceux de Londres et de Montréal, un acte de réparation solennelle pour les outrages dont la Sainte-Eucharistie avait été trop longtemps l'objet en terre britannique.

La revue romaine résume en ces termes son appréciation : " Nous ne voulons pas faire de comparaison, mais un très grand nombre ont répété le même jugement. Sous l'aspect religieux et pour la part prise par le peuple, le Congrès de Malte n'a pas d'égal, il surpasse tous les autres. Il fut l'oeuvre du peuple, de tout le peu-

ple sans aucune exception, il fut le fruit de la piété et de la foi de tous les habitants."

Vous voyez par là que je n'ai rien exagéré dans le récit quelque peu enthousiaste que je vous en ai fait moi-même.

Nous embarquerons ce soir même à bord de l'*Empress of Ireland,* en route pour Québec, Montréal et Valleyfield. *Angelus Raphael comitetur nobiscum in via, ut cum pace, salute et gaudio revertamur ad propria.*

XL

Valleyfield, 18 juillet 1913.

Nous venons de chanter le *Te Deum,* à la cathédrale, après un bon voyage et une heureuse arrivée.

Comme il fait bon de revoir tous les siens après une longue absence. J'ajoute comme il fait bon de se retrouver chez soi, au Canada, après avoir visité tant d'autres pays.

La traversée de l'Océan s'est effectuée sans incident notable. Nous avons longé sans encombre la région des *Icebergs.* Sauf un brouillard de quelques heures par-ci par-là, le temps a été très beau et

la mer paisible. Au nombre des passagers se trouvaient deux prêtres, MM. J. McDermott, Sussex, N. B., et E. Savage, Moncton, N. B., qui avaient assisté au Congrès de Malte et fait ensuite le pèlerinage de la Terre-Sainte.

Hier soir, sur les dix heures, nous étions en vue de Rimouski. Le ciel était sombre, un faisceau de lumière est venu à notre rencontre. C'était le bateau douanier. On entend de loin un groupe de voix jeunes, sonores, puissantes. Il nous envoie sur l'onde veloutée les premiers couplets du chant national : "Oh Canada ! terre de nos aïeux ". Nous sommes, pour le recevoir, et avec toute l'émotion produite par le retour dans un pays comme le nôtre après quatre mois d'absence, nous sommes exactement deux canadiens-français, l'abbé Dorais et moi-même. C'est une coutume charmante et j'engage ces jeunes gens de la douane québecoise à la continuer. Pour les étrangers eux-mêmes, c'est au moins un salut superbe de bienvenue.

Lourdes : Les malades sur le passage du Très Saint-Sacrement

Dès mon arrivée à Valleyfield, je veux éclaircir dans mon esprit un point d'histoire et bien constater si vraiment le Canada n'a pas été en relation étroite avec Malte et ses nobles chevaliers.

M. J. E. Roy a traité naguère ce sujet dans une plaquette qui a pour titre : *L'Ordre de Malte en Amérique.* J'y vois qu'un des dignitaires de l'Ordre, Aymar de Chaste, qui comptait huit membres de sa famille parmi les chevaliers, a lui même, étant gouverneur de Dieppe, envoyé Champlain à Québec; que de Montmagny, successeur de Champlain, de Sillery, fondateur de la paroisse qui porte son nom, et de Razilly, puissant seigneur sur la Rivière Sainte-Croix, en Acadie, étaient chevaliers de Malte avec plusieurs gentilshommes de leur entourage.

Mieux encore, qu'il fut un jour sérieusement question de l'établissement d'un prieur de l'Ordre à Port-Royal, à preuve la réponse adressée de Malte par le grand

maître lui-même à Razilly, promoteur de ce projet :

A Malte, ce 30 février 1636.

" Très cher et bien amy Religieux, j'ay reçu vostre lettre du 8e 7bre et veu la citation de la bonté du pays où vous estes, des progrès que vous y avez faicts jusques icy et de ceux que vous espérez y faire à l'advenir, dont je reçois ung extrême contentement, et pour l'amitié que je vous porte, l'estime que je fay de votre mérite et pour cette autre considération que vous alléguez, que ce ne nous est pas une petite gloire que le premier inventeur de ces lieux — celuy qui jette les premiers fondements du christianisme parmy des peuples si barbares et dans des terres de si grande estendue — soit de cet ordre.

" Je loue encore grandement le zèle que vous avez de *fonder en ce lieu ung prieuré pour lequel vous vouliez de l'assistance,* mais nos affaires ne sont point disposez à

cela, nous entreprenons une fortification en ceste place qui coustera deux cens mille écus, avant qu'elle soyt à sa perfection et qui nous est entièrement nécessaire, d'aultant que nous sommes menacez d'un siège desjà dès l'année passée pour lequel nous envoyasmes les citations à nos religieux par toute la Chrestienté, et ne la peusmes révoquer à temps pour empescer que la plupart des Français et des Espagnols n'eussent faict plus de la moitié du chemin et qu'une grande partie n'en vint icy.

" Pour la permission que vous me demandez de tester elle est absolument contre nos statuz. Je ne puis vous la donner que pour le quint; mais pour cela je vous l'octroyeray fort volontiers et ne tiendra qu'à vos procureurs de vous en envoyer par cette occasion icy, les expéditions où vous cognoistrez que je prie Dieu qu'il vous tienne en sa garde. "

Il existe donc des affinités indiscuta-

bles et très frappantes entre l'île de Malte, son peuple et son histoire, et le peuple Canadien-Français. Elles ont reçu comme un complément magnifique dans ce fait que les deux pays et les deux nations ont, tour à tour, fourni à Jésus-Christ, le triomphe le plus glorieux qu'il ait jamais reçu sur la terre dans le Sacrement de l'Eucharistie.

Pour conclure, je dirai donc :

Vive Jésus Eucharistique !

Vive la sainte Eglise !

Vive Malte !

Vive le Canada !

FIN.

APPENDICE

Discours du Cardinal-Légat

A LA SEANCE D'OUVERTURE

Dominus Jesus in qua nocte tradebatur accepit panem et gratias agens fregit et dixit : Accipite et comedite : hoc est corpus meum. (I Cor., xi, 23, 24.)

Eminences, Excellences,

Messeigneurs,

Mesdames, Messieurs,

Où pourrions-nous trouver des paroles plus opportunes, plus simples, plus expressives, pour inaugurer notre Congrès eucharistique? Ce sont les paroles de Paul, le grand apôtre des nations, qui raconte l'institution du sacrement sublime et suave que nous venons glorifier; de Paul, dont le coeur enflammé d'amour

se fondit dans le coeur même de Jésus, suivant la belle expression de saint Jean Chrysostôme: *Cor Pauli, Cor Jesu;* de Paul, qui prêcha l'Evangile en cette île bénie, et, le premier, y offrit la Victime adorable de notre salut.

C'était, en effet, vers l'an 58 de notre ère, suivant les chronologies les plus probables. Le bateau qui portait Paul et son compagnon, saint Luc, battu pendant quatorze jours par une furieuse tempête, venait se briser sur les écueils de cette île, non sans un dessein pariculier de la divine Providence. Tous les passagers restaient sains et saufs. *Et cum evasissemus, tum cognovimus quia Melita insula vocabatur.* (1).

Il y trouva vos ancêtres encore païens, mais hospitaliers, courtois, serviables, qualités propres toujours à votre race, et que Dieu récompensa par le don incomparable de la foi. Ici, Paul passa trois mois, prêchant, guérissant les malades, fondant une belle communauté

(1) *Act.* XXVIII, 1.

chrétienne, dont le premier évêque, suivant la tradition, fut Publius, premier citoyen ou " prince " de l'île.

Mais Paul qui, avec la fierté d'un citoyen romain, en avait appelé au tribunal de César, se rendait à Rome pour rendre hommage à Pierre, le chef des apôtres, partager avec lui l'honneur suprême de sceller par le sang les enseignements de Jésus et avec lui prendre possession pour tous les siècles de la Ville Eternelle.

Et aujourd'hui, c'est le successeur de Pierre, notre saint et bien-aimé pontife Pie X, qui, ne pouvant venir en personne,vous envoie son Légat, pour présider en son nom auguste le Congrès eucharistique célébré dans cette île où Paul jeta la semence féconde de vos croyances catholiques et de votre culte pour la sainte Eucharistie.

Rome et Malte, en ce jour fortuné, se donnent, pour ainsi dire, la main ; Rome, la mère de toutes les Eglises; Malte, sa fille de prédilection; toutes deux unies dans la véné-

ration et la reconnaissance pour l'Apôtre des Gentils; toutes deux honorées du privilège d'avoir reçu l'inestimable bienfait de la foi dès l'aurore même du christianisme.

L'envoyé du Pape n'est pas un inconnu pour vous, et vous n'êtes pas des inconnus pour lui. Oui, elles sont encore présentes à ma mémoire, les grandioses solennités d'il y a sept ans, lorsque nous vînmes couronner la Vierge immaculée de la Cospicua. Elle dure dans mon coeur, la douce émotion qu'y produisit alors le cordial accueil que je reçus des autorités ecclésiastiques, civiles et militaires, et de tous les chers habitants de cette île. En ce moment, cette émotion de joie et de reconnaissance se réveille plus intense devant les splendides manifestations de sympathie, d'affection et de respect avec lesquelles vous avez reçu le Légat du Pape.

En admirant les rues de cette cité si splendidement ornées, les belles et éloquentes inscriptions, les superbes arcs de triomphe, la joie profonde peinte sur tous les visages, j'ai parfaitement compris votre pensée : après

avoir honoré si solennellement Marie, vous voulez tous, unis dans un seul sentiment de piété et de foi, faire encore plus pour son divin Fils. J'ai clairement compris que Marie, notre auguste Reine, que vous invoquez et vénérez avec tant d'ardeur, avait ici préparé les voies à Jésus, en dirigeant vers lui efficacement vos esprits et vos coeurs : *Ad Jesum per Mariam.*

Ah ! soyez bénis, vous, citoyens de Malte, et vous, chers pèlerins de toutes les nations, rassemblés ici pour rendre un hommage, non plus seulement individuel et privé, mais collectif, public et solennel, tel qu'il est dû au Créateur de l'univers, au Roi des rois, au Rédempteur des hommes, qui, par un effet de sa charité infinie, a voulu rester pour toujours au milieu de nous, *non relinquam vos orphanos,* nous nourrir de sa chair immaculée, nous faire vivre de sa vie divine.

C'est, entre tous, un mystère profond et incompréhensible ; mais sa réalité a pour garant la parole claire, catégorique, formelle, d'un Dieu sur le point de mourir : *Hoc est*

corpus meum. C'est un mystère d'une hauteur incompréhensible, *mysterium fidei,* dans lequel sont renfermées et comme versées toutes les richesses de l'amour divin, *in quo divitias sui amoris quasi effudit,* suivant l'expression du Concile de Trente (2). Mais ce mystère n'est pas contraire à la raison, qui, malgré l'éblouissement de sa splendeur, s'incline et adore, tandis que le coeur, qui a soif de l'infini, en sent l'ardeur mystique, les pures douceurs, les merveilles ineffables.

C'est pour cela que l'Eucharistie fut toujours considérée, à la lumière de l'Evangile et de la tradition, comme le centre de la vie chrétienne, le soleil des intelligences, le trésor et l'âme de l'Eglise. Les Pères, les Docteurs, les liturgies occidentales et orientales, les Conciles redisent sans cesse les louanges de ce très doux sacrement, vers lequel converge tout le culte de l'Eglise, et sans lequel, tout serait froid, sans couleur, sans vie. En fait, c'est ce Pain angélique que nous mangeons tous,

(2) Sess. XII, c. II.

qui nous unit, qui nous rend frères les uns les autres, qui alimente notre piété, suivant la belle considération de saint Augustin s'écriant dans un saint enthousiasme : " O sacrement de piété, ô signe d'unité, ô lien de charité ! Dieu, disait-il encore, dans son infinie puissance, ne pouvait rien faire de plus grand ; Dieu, dans son infinie sagesse, ne pouvait inventer un moyen plus excellent pour notre bien ; Dieu, dans son infinie bonté, ne pouvait nous donner un trésor plus magnifique et plus précieux."

Messieurs, cette doctrine est celle-là même que prêcha saint Paul à vos pères, et que professèrent les premiers chrétiens qui, comme nous, adorèrent, aimèrent et reçurent la sainte Eucharistie. Si, dans les siècles de persécution, le culte eucharistique, pour le soustraire aux profanations des païens, fut couvert des voiles de l'arcane, jamais pourtant les fidèles ne cessèrent de réchauffer leurs coeurs à ce feu divin ; ils conservaient les Saintes Espèces, comme le trésor des trésors dans leurs maisons, sur leurs poitrines ; et

souvent, à la veille du martyre, ils passaient leur dernière nuit en adoration devant la Victime trois fois sainte, à laquelle ils allaient bientôt, en versant leur sang, se réunir dans le ciel.

Puis vinrent les siècles de paix et de liberté, l'Eglise catholique n'atténua point son culte pour la sainte Eucharistie ; mais elle la protégea contre toutes les erreurs. En son honneur, elle édifia des temples et des autels, elle inspira et suréleva par elle les arts et les lettres, elle étendit dans la vie sociale le règne de la bonté et de la douceur des moeurs, surtout elle raffermit par elle le courage de ses fils dans les tribulations et les difficultés de la vie, en imprimant dans leurs âmes l'énergie du sacrifice, de l'héroïsme pour toutes les oeuvres ardues, généreuses, magnanimes.

Comme l'a fait l'historien Taine, demandez au missionnaire qui, jeune encore, abandonne patrie, famille, espérances, pour aller évangéliser des sauvages qui peut-être lui réservent la mort ; demandez aux Soeurs de Cha-

rité, attachées aux lits des malades et des mourants dans la tristesse des hôpitaux, ou exposées à la mort sur les champs de bataille ; demandez à toutes ces créatures célestes qui passent leurs jours à soigner les vieillards, les cancéreux, les lépreux, les pestiférés; demandez-leur où ils puisent le courage de vaincre les répugnances de la nature, et tous, sans s'être préalablement entendus, vous montreront le tabernacle et la table eucharistique; tous vous diront que quand Jésus est descendu dans leur poitrine en se donnant tout entier à eux, ils sentent l'impérieux besoin de se donner entièrement à leurs frères, aux pauvres, aux infirmes, aux malheureux. de tout genre.

Mais je ne continuerai pas à énumérer les gloires et les bienfaits immenses de l'Eucharistie : ce sera la mission des éminents orateurs que vous aurez le bonheur d'entendre dans nos assemblées.

Pour votre consolation et la mienne, je ne veux plus parler que d'un seul fait qui se réalise de nos jours dans la grande famille

catholique; je veux dire ce magnifique et progressif accroissement de la piété et du culte envers le Saint-Sacrement qui se répand comme un souffle rafraîchissant de vie sur toute la surface de la terre. On ne peut le nier: la seconde moitié du dernier siècle et le début de celui-ci, après avoir vu disparaître entièrement les théories glaciales du jansénisme,se distinguent par une affirmation plus solennelle et plus pratique de la présence réelle de Jésus au Saint-Sacrement, et par une conviction plus répandue et plus profonde de la nécessité de s'approcher fréquemment de la Sainte Table, source inépuisable de notre force au milieu de l'atmosphère de péché qui nous entoure.

Cette augmentation de piété et de dévotion paraît bien préluder à une époque plus prospère pour l'Eglise, comme disait le Saint-Père dans une lettre à Mgr l'évêque de Pavie (3); c'est une heureuse ésipiscence des principes

(3) Lettre à l'évêque de Pavie, 12 septembre 1912. (*Acta ap. Sedis.*, No 18).

erronés et des funestes tendances du siècle. L'erreur qui domine la société moderne et qui la pousse vers la décadence et la barbarie, c'est le naturalisme. Comme l'a bien décrit le Concile du Vatican, le naturalisme concentre tous ses efforts pour chasser Jésus-Christ, notre unique Sauveur, des intelligences, des moeurs, des lois, des institutions, bref, de toute la vie sociale, et pour mettre à sa place la pure raison et la pure nature. De là la libre-pensée et la libre morale, le froid égoïsme, la passion avide du plaisir et l'expulsion de tout noble et saint idéal; de là l'abaissement de l'âme immortelle vers la matière brute.

Or, l'Eucharistie s'oppose puissamment à cette erreur et à ses funestes conséquences. Elle élève et ennoblit les esprits, purifie les coeurs, inspire les actions grandes et généreuses; elle couvre les purs horizons du royaume surnaturel, nous fait aimer nos frères, nous arrache aux choses matérielles et caduques pour nous attacher aux beautés spirituelles et éternelles.

Pénétré de ces grandes vérités, le glorieux pontife Léon XIII, un an avant de descendre dans la tombe, décrivait en une mémorable Encyclique (4), les bienfaits incomparables de l'Eucharistie; il l'indiquait comme le remède souverain aux maux de la société, et il exhortait les fidèles à se nourrir toujours davantage du Pain de vie.

Mais qui plus que notre vénéré pontife Pie X, voyant la société humaine profondément ébranlée dans ses bases séculaires, les vérités diminuées parmi les hommes, les volontés affaiblies et incapables de résister au mal ; qui plus que lui a proclamé que la sainte Table était le remède des passions humaines, une source toujours vive de résurrection et de vie ? Brisant toutes les barrières qui en rendaient l'accès plus difficile, rappelant les fidèles aux belles et antiques traditions de l'Eglise, il a exhorté à la communion fréquente, et, autant que possible, quotidienne; il a voulu, en outre, que tous les chrétiens,

(4) *Mirae charitatis*, 28 mai 1902.

dès l'aurore de la vie, fussent mis en contact intime avec le Coeur adorable de Jésus, source de pureté et d'amour.

Messieurs, les vingt-trois Congrès qui ont précédé celui-ci contribuèrent efficacement, non seulement à faire mieux connaître la sublimité et la beauté de l'Eucharistie, mais aussi à en promouvoir le culte et la dévotion. Ils ont laissé partout des impressions profondes, des résultats consolants et durables.

Quelle sera l'issue de notre vingt-quatrième Congrès? C'est ma très ferme conviction, et je crois que vous la partagez, que le Congrès de Malte ne sera inférieur à aucun des autres. Certes, il n'aura pas et il ne pourrait pas avoir les caractères distinctifs de plusieurs des précédents, mais il en aura un, tout spécial et de grande valeur.

La situation géographique de cette île classique et l'antiquité de sa population, qui rappelle les Phéniciens, les Grecs, les Carthaginois, les Romains, donnent à notre Congrès quelque chose d'exceptionnel, d'attrayant et

de grandiose. Suivant une heureuse expression, Malte est comme un immense et splendide autel, qui s'élève sur les eaux bleues de la Méditerranée, entre les trois vastes continents d'Europe, d'Afrique et d'Asie. Les ondes qui battent ses rives viennent en droite ligne de la Terre Sainte où Jésus institua l'ineffable mystère de l'autel, et de Rome, d'où se répand sur le monde le sacerdoce, ministre de l'Eucharistie.

Mais ce qui constitue la prérogative la plus belle et la plus spéciale de notre Congrès, je le dis en toute sincérité, c'est l'ardeur de la foi dans tous les Maltais, la pureté singulière de leurs moeurs, leur fidélité inébranlable au Saint-Siège, leur dévotion profonde au Saint-Sacrement.

Ce précieux héritage provient de saint Paul, qui a laissé ici la trace ineffaçable de sa grande personnalité; et il est resté toujours entier et inviolable dans cette île malgré le passage de tant de dominations, notamment celle des Arabes durant trois siècles. Aucune force humaine n'a jamais pu vaincre la constance

et l'intrépidité de la foi des Maltais. Et pourquoi? Parce que l'âme de tout ce peuple se tient étroitement unie à Jésus-Eucharistie. Dès les temps les plus reculés, vous trouvez les Confréries du Saint-Sacrement établies dans toutes les paroisses, comme des centres de prière, d'union et de force; en descendant le cours des siècles, vous trouvez la belle pratique des Quarante-Heures, celle du premier dimanche de chaque mois, consacré au culte solennel de l'Eucharistie; vous trouvez les splendeurs des processions à la Fête-Dieu, les honneurs spéciaux rendus au saint Viatique, porté solennellement, même la nuit, tandis que les fenêtres et les balcons s'illuminent comme pour une fête; vous trouvez enfin la Communion fréquente pratiquée bien avant que notre auguste Pontife l'eût recommandée au monde dans ses paroles inspirées et si efficaces.

Il ne faut donc pas s'étonner si, dans cette foi ardente et active, le peuple de Malte puisa la force et le courage indomptables pour défendre sa patrie, et avec elle la religion et la

civilisation, contre les assauts répétés et formidables des flottes ottomanes.

Et ici nous voyons s'ouvrir une glorieuse épopée militaire et religieuse qui unit les gloires de vos pères à celles de l'Ordre illustre qui reçut son nom de cette île, où il a laissé des monuments insignes et impérissables de sa haute valeur, de sa munificence, de sa souveraine grandeur. Il suffirait de rappeler le terrible assaut de 1565 où 8,500 combattants, à peine le cinquième des forces ennemies, soutinrent victorieusement pendant quatre mois, sous l'énergique et sage direction du grand maître Jean de la Valette, le choc de 138 galères turques, qui furent contraintes de s'en retourner désemparées et impuissantes dans le Bosphore.

Un de vos poètes a dit dans une noble envolée, et avec beaucoup de vérité, que ce qui donnait du coeur à vos guerriers en ces luttes suprêmes, c'était Dieu, dont la croix protectrice resplendissait sur leurs glorieux étendards.

Ici donc, au milieu d'un peuple formé par

de si saintes traditions, notre Congrès ne pourrait s'ouvrir sous de meilleurs auspices. Ici, tout respire l'amour à Jésus Eucharistie, et cet amour enflamme aussi les pèlerins de toutes les nations, accourus en si grand nombre qu'ils sont obligés de demander l'hospitalité aux vaisseaux mêmes qui les ont amenés, et qui forment ainsi autour de l'île hospitalière une magnifique couronne d'hôtels flottants.

Quel est le but de notre solennelle réunion? Je le dirai en quelques mots très brefs mais très nets. Nous sommes ici, pour glorifier notre divin Maître dans le sacrement de son amour; pour proclamer sa souveraineté sur le monde, sur les individus et les sociétés; pour lui rendre les honneurs royaux auxquels il a droit comme Créateur et comme Rédempteur; pour réparer, autant qu'il est en nous, les irrévérences et les outrages qu'il reçoit si souvent dans le sacrement de l'autel; pour protester tous contre ceux qui tentent avec une déplorable aberration de l'expulser des sociétés, des familles, de la pensée et de l'affection des hommes; enfin, pour nous enflammer d'amour

pour notre doux Jésus, qui, le premier, nous a tant aimés.

Et maintenant, mettant un terme à mon pauvre discours, il ne me reste plus qu'à m'adresser à Jésus lui-même et à le prier ardemment, avec vous tous, de bénir nos travaux, de réchauffer nos coeurs et d'éclairer nos esprits, afin que notre Congrès soit utile à sa plus grande gloire, comme à l'honneur du peuple de Malte et du monde catholique. Ainsi soit-il !

Discours du Cardinal-Légat

A LA SEANCE DE CLOTURE

Eminences, Excellences,

Messeigneurs,

Mesdames et Messieurs,

Notre Congrès arrive à sa fin.

Dans cette île hospitalière et enchanteresse, nous avons passé des journées vraiment délicieuses et dont nous conserverons l'impérissable souvenir. Elles ont été, en outre, éminemment fécondes. Dans les diverses sections, des hommes d'une incontestable compétence ont étudié avec amour les beautés et les grandeurs de l'Eucharistie, et, afin d'en promouvoir toujours davantage la dévotion et le culte, ils ont émis des voeux et formulé des

propositions dignes de la plus grande considération. Dans les réunions publiques, des orateurs puissants par la noblesse du langage, l'élévation de la pensée, la profondeur de la doctrine, ont fait vibrer nos coeurs de tendresse, de piété et d'affection pour Jésus-Eucharistie. Les fidèles, Maltais ou étrangers, unis fraternellement, comme les premiers chrétiens, nous ont édifiés et émus par leur attitude pieuse et recueillie, leur affluence à nos séances et plus encore par leur participation générale au banquet eucharistique.

Comment oublier surtout le spectacle touchant que nous ont offert ces milliers d'enfants des deux sexes, qui, après avoir reçu pour la première fois leur Jésus tant aimé, parcoururent les rues de la cité, serrés en bon ordre, joyeux, souriants, le coeur enflammé d'amour, les bannières flottant au vent, procession immense, tableau vivant de l'innocence, de la piété, exprimant le saint orgueil de leurs parents et les futures espérances de la patrie. C'était pour tous comme une vision d'anges du paradis !

Notre Congrès ne pouvait donc avoir un succès plus heureux, plus splendide, plus consolant. Nous tous qui en avons été les témoins, nous pouvons affirmer sans crainte d'illusion qu'il formera dans l'histoire des Congrès eucharistiques une page aussi belle que les précédentes. Pour toi, île heureuse, il restera comme un monument indestructible de ta foi, qui parlera aux générations futures; il restera comme un titre d'honneur et de gloire devant toutes les nations. Il dira au monde que ton peuple, petit par le nombre, dès qu'il s'agit de la gloire de Dieu, et de l'accroissement de la religion, sait trouver dans son coeur, cette sainte et mâle énergie capable d'accomplir des oeuvres merveilleuses qu'aucun autre peuple ne saurait surpasser.

Mes chers Messieurs, il est bien juste, et c'est notre devoir, que, pour l'heureuse issue de notre Congrès, nous fassions monter avant tout, les plus vives actions de grâces vers notre divin Rédempteur, de qui nous viennent toute sainte inspiration, tout secours et tout bien; puis à son auguste Mère, la Vierge immaculée, votre puissante protectrice; au grand

Apôtre des nations, dont la suave et vigilante présence paraît planer constamment sur cette île qu'il a conquise au Seigneur et protégée dans le cours des siècles.

Si du ciel nous revenons à la terre, la figure la plus haute et la plus vénérable vers qui nous devons tourner nos coeurs reconnaissants est celle de l'auguste Vicaire de Jésus-Christ, notre bien-aimé pontife Pie X. C'est en son nom et sous son autorité que nous sommes réunis ici. Il nous a guidés par ses sages instructions, et durant ces jours-ci, bien que sa santé ne soit pas encore parfaitement rétablie, il a suivi avec l'esprit et la prière nos travaux, en appelant sur nous tous, par ses bénédictions, l'abondance des grâces divines. A lui donc, et de tout notre coeur, les voeux et la prière de la liturgie: Que le Seigneur le conserve encore pour de très longues années dans une santé florissante, qu'il le soutienne et l'anime dans ses saintes et grandioses entreprises ! Qu'il le rende heureux en répandant toujours plus dans le monde les principes de la vérité, de la charité, de la paix, but constant de son ministère apostolique !

A vous aussi doit aller notre profonde gratitude, membres illustres du Sacré-Collège, Excellentissimes archevêques et évêques, qui, malgré les charges multiples du ministère pastoral, êtes accourus ici pour glorifier Jésus et accroître par votre présence la splendeur de cette assemblée.

Mais nous devons tous des remerciements très particuliers au digne évêque de Malte, qui, dès le début, a été l'âme de cette grande et sainte entreprise. L'amour de Jésus-Eucharistie, qui semble renouveler sa jeunesse comme celle de l'aigle, a excité chez nous tous l'admiration pour la promptitude de son esprit, l'ardeur de son zèle, son activité infatigable. La foi et la piété si édifiante de son troupeau, qu'il conduit avec tant de sagesse, et de vigilance depuis vingt-cing ans, sont pour lui une douce consolation, en attendant la récompense bien plus grande que notre divin Rédempteur tient en réserve pour ses vertus.

Notre vive reconnaissance aussi à l'éminent évêque de Namur, président du Comité per-

manent des Congrès eucharistiques, digne successeur des Ségur, des Mermillod, des Doutreloux.

Merci également du fond du coeur aux autorités de l'Etat qui représentent ici, avec tant de distinction et de sagesse, leur auguste souverain, qui nous ont donné les preuves inoubliables, non seulement de leur vigilante protection, mais encore de leur déférence pleine de courtoisie et de bienveillance, montrant une fois de plus cette largeur et cette élévation d'esprit qui contribue si puissamment à la force et à la grandeur d'un peuple.

Qu'il me soit aussi permis de remercier chaudement Son Excellence le duc de Norfolk, honneur et gloire des catholiques anglais, pour la noblesse de sa naissance et plus encore celle de ses vertus. Sa présence, en ajoutant un nouveau lustre à notre Congrès, a été pour nous tous d'une grande édification.

Comment oublierions-nous les membres du Comité local, qui ont assumé la lourde mission de préparer, organiser, disposer toutes choses

pour une réunion aussi vaste et aussi solennelle ? Je me rends compte du labeur ingrat et patient que ces vaillants ont dû affronter, et je leur donne de toute mon âme l'éloge public qu'ils méritent.

Merci enfin aux prêtres et aux fidèles qui ont pris part à nos réunions. Que Jésus leur accorde la paix promise aux hommes de bonne volonté.

Et maintenant, Messieurs, avant que n'arrive, non sans douleur, notre séparation, je voudrais vous rappeler que notre Congrès, quelque splendide que soit son succès, n'atteindrait pas son but et ne répondrait pas aux désirs du Saint-Père s'il ne produisait des fruits abondants et surtout durables. Il aurait été dans notre vie une heure très belle spirituellement et même méritoire, mais fugitive comme l'éclair auquel succède la nuit.

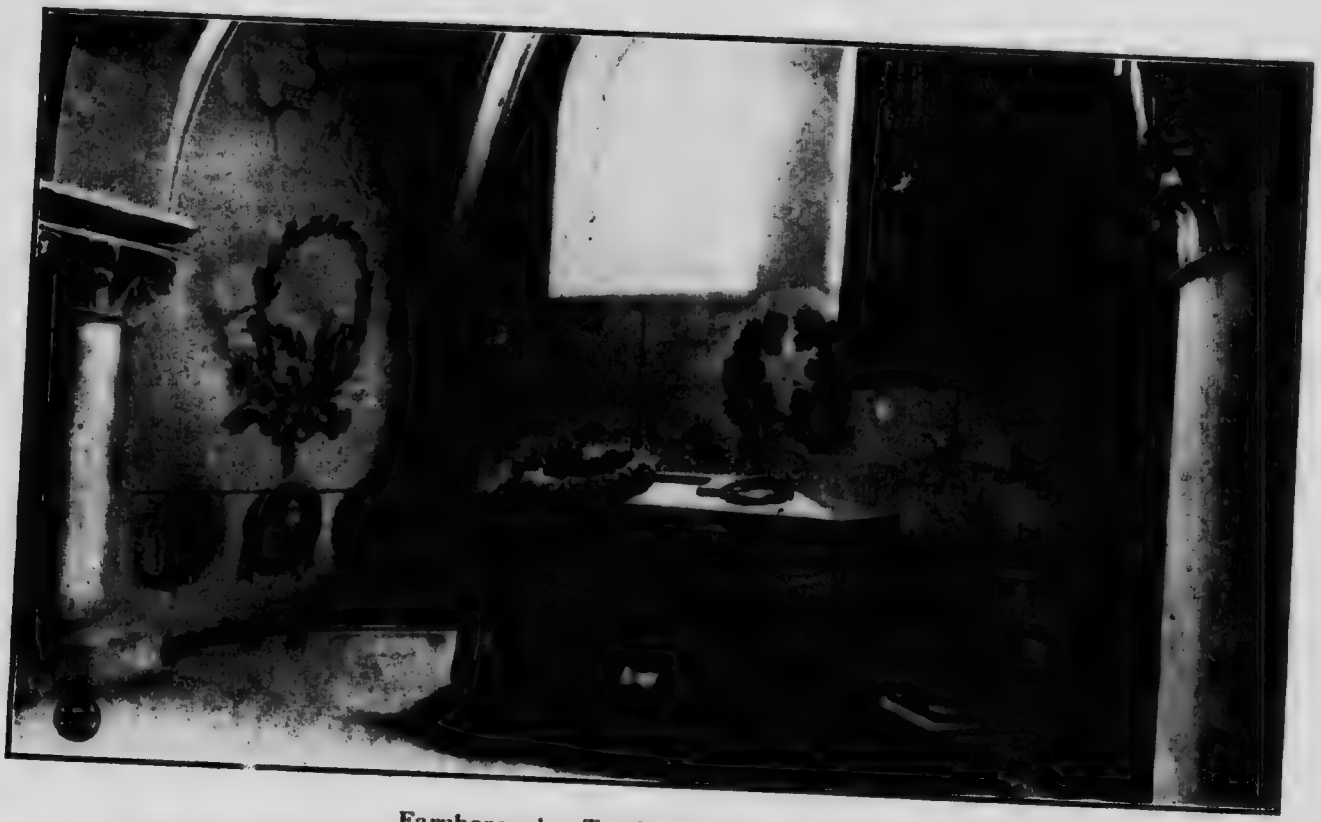
En rentrant dans vos familles, vous devez donc y porter un amour plus tendre, plus ardent, plus pratique pour Jésus-Eucharistie, en menant dans l'avenir une vie plus pure et plus exemplaire; en vous approchant plus

souvent de la sainte Table, vie et aliment des âmes; en visitant, chaque jour si possible, le divin Prisonnier de nos tabernacles, où il reste si souvent dans la solitude et l'abandon. Rien n'est plus doux à l'âme et rien ne la dispose mieux à la tendresse et à la piété que ces visites amoureuses à Jésus dans son sacrement ; rien n'incline davantage son Coeur divin à nous accorder des grâces, des secours et des consolations.

Vous assisterez aussi, non seulement aux jours d'obligation, mais chaque fois que ce vous sera possible, à la célébration de la messe, où se renouvelle l'effusion de ce Sang précieux, qui fut le prix de notre rédemption.

Cet amour pour Jésus-Eucharistie, dont votre coeur est rempli, communiquez-le largement autour de vous; vous exercerez ainsi un fécond apostolat et vous coopérerez efficacement à la restauration de la société; car c'est Jésus seul et pas un autre, soyons-en bien convaincus, qui est le salut des individus, des familles et des peuples.

Quant à vous, mes frères dans le sacerdoce,



Farnborough : Tombeau de Napoléon III

qui avez le bonheur de distribuer les mystères divins, je n'ai pas besoin de vous rappeler que la beauté et la grandeur de votre ministère consistent précisément à conduire les âmes à Jésus, à les unir à lui, à les enflammer d'amour pour lui. Fondez donc les oeuvres eucharistiques là où elles n'existent pas, développez-les quand elles existent ; secondez avec ardeur le grand mouvement de prières, d'associations, de Congrès, qui se propage dans le monde pour que règne et triomphe partout Jésus-Eucharistie.

Une oeuvre vraiment belle et féconde, dont cette île nous offre un noble exemple si conforme à son sens catholique, c'est la confrérie du Saint-Sacrement, louée, encouragée, enrichie de tant d'indulgences par les Souverains Pontifes. Ici, comme je vous le disais le premier jour, chaque paroisse a sa confrérie du Saint-Sacrement, nombreuse, active, florissante. Les hommes qui en font partie, fraternellement unis autour de la divine Hostie, affirment, adorent, glorifient la présence réelle, entretenant ainsi dans leurs âmes et dans celles de leur prochain le feu sacré de l'amour

et du culte à Jésus dans son Saint-Sacrement, et avec lui la pureté de la foi et l'intégrité des moeurs.

Solidement établis en ces saintes résolutions nous clôturerons demain notre Congrès par la solennelle procession eucharistique, qui devra être le triomphe le plus sublime, le plus imposant que des hommes puissent préparer à leur divin Rédempteur. Toutes les classes sociales, tous les âges, toutes les conditions, toutes les races, doivent se laisser transporter d'une sainte émulation pour rendre un hommage public, solennel, inoubliable à notre Roi, à notre Dieu,; un hommage non seulement extérieur, mais surtout intérieur, de foi, de piété, de dévotion, de reconnaissance, d'amour.

C'est le coeur et l'âme de tout un peuple qui devra attester devant le ciel et la terre ces justes et très doux sentiments à notre adorable Jésus. Oui, chers fidèles, nous ne pourrons jamais faire assez pour Celui qui, riche de gloire et de puissance infinie, s'est abaissé jusqu'à nous en prenant notre chair, nos infirmités, nos douleurs; pour Celui qui souf-

frit la trahison d'un disciple, les outrages, les calomnies, les soufflets d'un peuple aimé, et qui mourut, victime innocente, sur une croix d'ignominie pour notre rédemption ; pour Celui qui a voulu demeurer pour toujours avec nous et en nous, sous d'humbles espèces, afin de se faire notre conseiller, notre ami, notre aliment, notre vie.

A lui donc nos louanges, nos applaudissements, nos acclamations ; à lui nos hymnes et nos cantiques. *Lauda, Sion, Salvatorem in hymnis et canticis* ; à lui les palpitations ardentes, profondes, incessantes de nos coeurs. Et Lui, traversant les rues de cette vieille cité, versera amoureusement sur tous ses fils suppliants et sur le monde entier les trésors inépuisables de ses bontés, de ses miséricordes, de ses célestes munificences.

LETTRE DE Mgr PIERRE PACE

Archevêque de Rhodes et évêque de Malte

Vénérables Frères et

Fils très chers,

A l'occasion de la grande fête de Pâques de Notre-Seigneur — jour qui, avec raison, remplit de joie et de jubilation tous les croyants, parce qu'ils se sentent glorifiés avec Jésus qui, ayant vaincu la mort, triomphe de l'enfer et de tous ses partisans, — nous voulûmes l'an dernier vous donner une nouvelle consolante pour accroître toujours plus votre joie spirituelle; c'était qu'un Congrès international eucharistique se tiendrait dans cette chère île cette année. En même temps, nous vous invitions à vous préparer dignement pour ce mé-

morable événement,que beaucoup vous envient et que peu de villes ont encore connu. Cette nouvelle fut comme une flamme qui, alimentée par une brise légère, s'étend et prend de gigantesques proportions. Cette annonce fut comme une semence, qui, jetée en un champ fertile, se gonfle, germe et donne des fruits en abondance. Notre Malte, quoi qu'on en dise, s'est manifestée encore une fois de plus la fille de prédilection et jamais dégénérée du grand Apôtre des Gentils, qu'un naufrage jeta sur ces roches, l'an 58 de l'ère vulgaire, et qui la régénéra en Jésus-Christ.

Aussi, que n'a-t-on pas fait au cours d'une année pour assurer la bonne réussite de notre Congrès eucharistique! Le Comité général formé par nous et sous notre présidence, d'accord avec le Comité exécutif et avec divers sous-Comités, a vraiment fait preuve d'un grand attachement à la religion et à la patrie, travaillant avec zèle et un admirable sacrifice à mériter avec nos louanges celles de Sa Grandeur Mgr Heylen, évêque de Namur et président du Comité permanent des Congrès eucharistiques internationaux, qui vint parmi

nous pour examiner en personne les travaux exécutés en vue de notre Congrès.

Et vous, vénérables Frères et chers Fils, avec quel amour n'y avez-vous pas répondu par le moyen de vos contributions ! Eu égard au temps, nous avons obtenu beaucoup et nous avons l'espoir d'avoir encore davantage pour atteindre la somme nécessaire aux grandes dépenses de la circonstance.

Gloire en soit rendue à Dieu et à nos collaborateurs dans le Comité; à tous nous disons un vif merci.

Et aujourd'hui, pour augmenter dans vos coeurs la joie qu'y a occasionnée la solennelle fête de Pâques avec Jésus ressuscité, nous voulons vous adresser notre invitation.

Nous sommes heureux de vous annoncer que dans un mois notre Congrès eucharistique international sera inauguré par Son Eminence le cardinal Dominique Ferrata, choisi par Sa Sainteté Pie X, heureusement régnant, comme légat pour le représenter avec toute la pompe que requiert la circonstance et que son amour

pour nous lui a suggéré. Encore un mois, et notre île de Malte accueillera dans son sein, avec sa proverbiale hospitalité, des princes de la sainte Eglise romaine, des patriarches, archevêques et évêques, des personnes royales, des prélats et des prêtres en grand nombre et d'innombrables fidèles qui viendront d'outre-mer pour s'unir étroitement à nous, dans l'Eglise monumentale de Saint-Jean, dans celle de la cathédrale, dans la belle et vaste rotonde de la Musta, et dans les autres églises comme dans les rues de notre cité et de la Floriana et chanteront ainsi d'un même voix Jésus-Eucharistie. Encore un mois, et l'Hostie sainte s'avancera triomphalement à travers un peuple en adoration, pour bénir notre mer éternellement azurée comme le beau ciel qui s'y reflète et pour bénir ensuite solennellement, du haut de la riche tribune élevée en face des deux places de la Floriana, la grande foule qui sera accourue de tout le monde catholique comme de tout notre diocèse. Jours mémorables que ceux du 23 au 27 avril pour l'histoire de notre patrie; certes, ils n'auront pas leurs égaux de longues années à venir.

Vive Jésus, le roi des coeurs! Gloire à Jésus, roi des nations !

Et comment le remercier d'une si grande grâce ! Nous nous sentons confus de nous voir réservée par le Seigneur, dans notre âge avancé, une faveur aussi particulière de son amour, faveur qui nous fortifie et nous rend fier.

Préparons-nous donc tous pour ce beau jour qui est prochain. Voici notre nouvelle invitation, vénérables Frères et Fils très chers; voici notre vif désir.

La première préparation doit sans doute être spirituelle, et à cette fin une mission et des prédications seront données à La Valette dans l'église du Gésu, du premier au troisième dimanche après Pâques. Dans les autres églises collégiales et paroissiales, nous recommandons qu'on en imite l'exemple par un triduum de prédications avant le Congrès.

La prière est la meilleure préparation pour accueillir dignement parmi nous le Roi de gloire qui vient pour nous consoler. C'est elle

qui purifie les consciences et allume en nous ce feu que Jésus est venu allumer sur la terre. C'est elle qui donne la force pour afficher publiquement et sans crainte notre foi en la présence réelle de Jésus-Hostie, en un temps où une grande partie des hommes, et même des chrétiens, ne veulent plus le connaître, quand ils ne l'abandonnent pas, ne le blasphèment pas et souvent ne le profanent pas. Le démon fera tout pour nous ravir le grand bien que nous espérons de ce Congrès eucharistique ; il appellera à lui sept autres esprits plus mauvais pour y réussir, et déjà, hélas! les preuves n'en manquent pas pour le constater ! Mais que faire? Prions; prions avec ferveur et avec confiance, et ainsi nous triompherons. Prions, parce que nos frères lointains, sur l'imitation de leurs pasteurs, ont déjà commencé à faire des prières publiques pour nous, par exemple, en Belgique, en Angleterre, en France. Prions de bouche et d'acte, car la voix du monarque suprême, unie à celle de ses évêques, adresse à notre Malte, du Canada, de l'Australie et de la Nouvelle-Zélande, ces belles paroles : *Voici que ton Roi vient à toi.*

A cette préparation spirituelle ne doit pas manquer la préparation extérieure, signe de celle que nous ressentons au dedans. Il faut prendre dans vos mains des rameaux d'olivier et des palmes; il faut étendre des tapis par terre sur le passage de Jésus, en criant : *Béni soit celui qui vient!* Et voilà pourquoi notre Comité prépare de belles décorations pour notre cité et partout où doit passer ce Roi de la divine gloire. Autant que nous le pourrons, Malte aura durant ces jours du Congrès l'aspect d'une vraie épouse qui va à la rencontre de son bien-aimé : *Je suis à mon bien-aimé,* mais il est nécessaire que vous y mettiez encore la main, vous tous, vénérables Frères et chers Fils; il est nécessaire que chacun orne son balcon sur le parcours de la procession solennelle le dimanche 27 avril et que, dans toute l'île, il n'y ait pas une maison qui n'illumine son balcon le soir de ce jour. Si l'illumination des rues atteste l'amour du peuple, celle des maisons atteste l'amour de la famille qui y habite. Qu'il ne reste aucun groupe, aucune association pieuse sans accompagner la procession solennelle de Jésus-Eucharistie qui a

pour but particulier dans ces Congrès une attestation publique de la souveraineté de la sainte Eucharistie sur les royaumes, sur les peuples et sur tous les individus. C'est de cette manière que nous nous promettons un Congrès qui pourra rivaliser avec celui de Vienne, de Madrid, de Montréal, de Londres et des dix neuf autres centres où jusqu'à maintenant ils se sont tenus sous cette forme moderne. Montrons-nous grands par notre foi, notre charité envers notre Dieu, ne pouvant être grands par le nombre et l'espace, à l'exemple de l'ancienne Bethléem qui ne fut certainement *pas la moindre parmi les villes de Juda*, bien que par la superficie elle fût la plus petite parmi toutes les cités de la Palestine.

Mais, ni pour la préparation qui regarde l'extérieur, ni pour celle qui a trait à l'âme, nous ne pouvons nullement douter de vous, vénérables Frères et Fils très chers, vous qui, pendant toute l'année, profitez de toute occasion pour adresser vos hommages avec grande dévotion, à la Sainte-Eucharistie, depuis la solennité des Quarante-Heures jusqu'à l'Heu-

re sainte de chaque jeudi soir. Il ne nous reste donc plus qu'à solliciter de nos voeux les beaux jours du plus beau mois de cette année; jours que le Saint-Père a comblés de privilèges spirituels et d'indulgences, pour nous et pour tous ceux qui s'uniront à nous en esprit; jours où la parole docte et chaude des orateurs étrangers se confondra avec celle de nos frères, pour célébrer dans les assemblées générales ou particulières le Roi des siècles, l'Immortel, Jésus-Eucharistie. En haut les coeurs! Encore un peu, et nous nous écrirons joyeux : *Dieu est avec nous !*

En augurant du fond du coeur tout le bien possible, soit dans l'ordre spirituel, soit dans le temporel, de cet heureux événement, nous vous accordons notre bénédiction pastorale.

De notre palais archiépiscopal de La Valette, le jours de Pâques de 1913.

† PIERRE,

Archevêque-évêque de Malte.

LETTRE DE Mgr PIERRE PACE

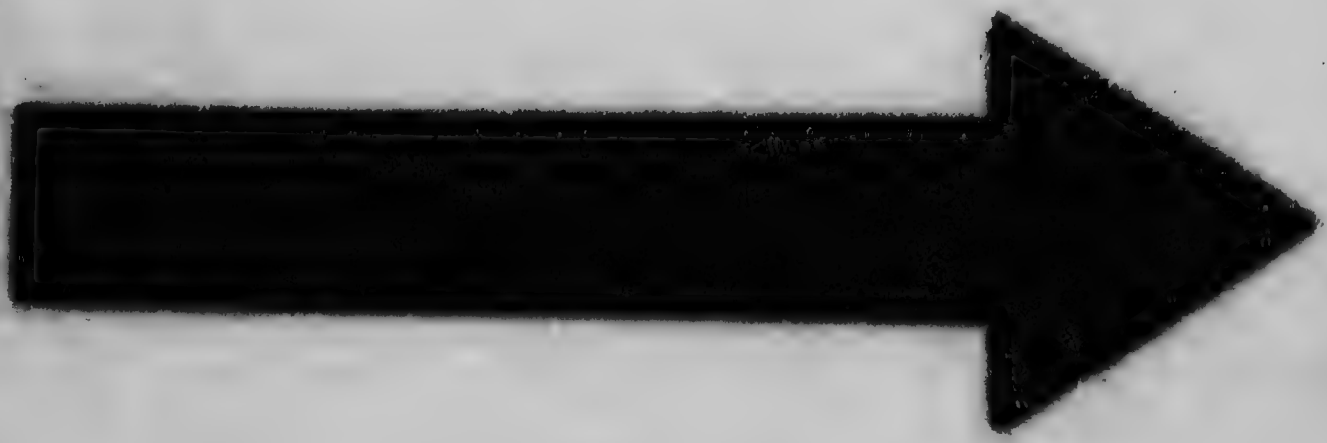
Archevêque de Rhodes et évêque de Malte

APRÈS LE CONGRÈS

A nos vénérables Frères et très chers fils dans le Seigneur, Chapître, clergé et fidèles, salut et bénédiction.

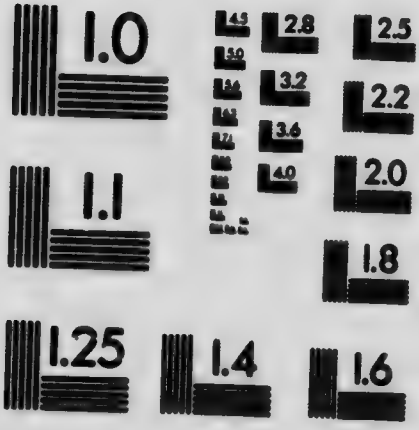
Vénérables frères et
très chers fils,

Qui pourra jamais oublier ces jour du ciel que le Seigneur, dans son infinie bonté, a voulu faire goûter à notre île à l'occasion du Congrès eucharistique célébré parmi nous du 23 au 27 avril dernier ? Nous avons toujours devant les yeux ces jours exceptionnels, et notre coeur déborde de joie en nous revoyant au milieu de ce torrent de peuple applaudis-



MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)



APPLIED IMAGE Inc
1653 East Main Street
Rochester, New York 14609 USA
(716) 482 - 0300 - Phone
(716) 288 - 5989 - Fax

sant à travers nos rues, le cardinal Légat du Saint-Père qui venait à nous avec un message d'amour; en nous revoyant passer devant cette interminable file de petits garçons et de petites filles qui, après avoir reçu dans leur coeur le pain des anges, marchaient dans notre rue royale en chantant des airs joyeux à l'Hostie de paix et d'amour; en nous retrouvant entre le ciel, la terre et la mer, auprès du Saint-Sacrement, sur la *Barraca* supérieure pour la bénédiction de la mer qui était couverte de barques, de canots et de vapeurs tous en fête, des sifflements de sirènes qu'ils se renvoyaient, des cris de la foule des bastions, des chants sacrés qui s'entendaient partout; en nous retrouvant au milieu de l'interminable, grandiose et imposante procession de clôture, pour ne pas parler des séances générales et spéciales du Congrès, des offices pontificaux et des autres fonctions sacrées dont tous sont restés édifiés. Dans cette procession, tout Malte, aligné dans les rues de la Valette et de Floriana, unissait sa voix dévote à celle de la hiérarchie ecclésiastique largement représentée, à celle des corps de toutes

nos classes sociales et à celle de tous les congressistes étrangers, pour chanter sans repos le Soit loué à Jésus qui passait en triomphe. En nous retrouvant enfin bien haut, bien haut sur le magnifique reposoir ayant, au-dessous, une multitude d'au moins 100,000 personnes qui chantaient à l'unisson l'hymne de remerciement à Dieu, avant d'en recevoir la dernière bénédiction, pour ensuite applaudir vigoureusement à la gloire de notre sainte religion. Ah! non, nous ne pouvons perdre de vue ces saints et beaux jours, et, unissant notre voix à celle du cardinal Légat, nous éprouvons le besoin de remercier le Seigneur qui a voulu être si bon pour nous et nous accorder une si grande grâce dont notre petite Malte a reçu un si grand bien dans l'ordre spirituel comme dans l'ordre temporel. A Dieu donc tous nos remerciements les plus fervents, parce qu'il nous a inspirés, qu'il nous a guidés, qu'il nous a soutenus, qu'il nous a protégés, qu'il nous a comblés de bienfaits et de faveurs de la manière la plus évidente dans tous nos pas: *Sit nomen Domini benedictum ex hoc nunc et usque in saeculum !*

Après Dieu, auteur de tout bien, nos remerciements vont tout d'abord à Son Eminence le cardinal-Légat et aux éminentissimes cardinaux qui ont daigné venir parmi nous pour nous faire une noble couronne, et ensuite aux excellentissimes et révérendissimes archevêques et évêques, aux révérendissimes abbés et prélats, aux révérends prêtres et à tous ceux qui sont venus, pour avoir contribué par leur personne et leur exemple à la splendide réussite de notre Congrès.

Merci à notre révérendissime Chapitre qui n'a rien épargné pour accroître la splendeur des fonctions sacrées dans ses églises, à la plus grande gloire de Jésus dans le Saint-Sacrement.

Merci aux autorités constituées pour le grand intérêt qu'elles ont pris à nous faciliter notre grande tâche et à nous rendre plus glorieux le triomphe obtenu.

Merci au Comité général pour l'assistance qu'il nous a prêtée, aux divers sous-Comités pour le zèle avec lequel ils ont accompli leur

devoir, et surtout au Comité exécutif, qui n'a reculé devant aucun sacrifice pour accomplir les travaux qui lui étaient confiés.

Merci à la noblesse maltaise qui, par son intervention à nos processions, n'en a pas peu augmenté la splendeur.

Merci aux communautés religieuses et aux personnes généreuses qui, en donnant l'hospitalité aux dignitaires qui y étaient venus, ont fait une chose très gracieuse dans cette circonstance exceptionnelle.

Merci aux chefs de notre sûreté publique qui, par leur prévoyance et leur vigilance infatigable sur terre et sur mer, ont assuré le plus grand ordre dans les nombreuses et les diverses fêtes par nous célébrées.

Merci enfin à vous tous, très chers Fils, parce que, par votre aimable maintien et votre conduite édifiante pendant tout le Congrès, vous avez montré à tous que vous sentez grandement votre foi et que vous aimez sincèrement votre religion.

Que Jésus-Hostie envoie sur cette terre et sur tout ceux qui, d'une manière ou de l'autre, l'ont glorifié, les bénédictions les plus choisies du ciel, pour la conservation de ce fruit précieux de sainteté que notre Congrès a produit. Avec ces voeux que nous formons du fond de notre coeur, nous vous accordons notre bénédiction pastorale.

De notre palais archiépiscopal de la Valette, le 12 mai 1913.

† PIERRE,

Archevêque-évêque de Malte.

TABLE DES MATIERES

PAGES

Lettre de Mgr Heylen..... 6

Bref du pape..... 9

I

A bord du *Venezia*..... 15

II

La traversée.—Arrivée à Naples.—La santé du pape..... 19

III

Le palais royal.—La Chartreuse Saint-Martin. — Pompéi..... 23

IV

PAGES

Fêtes constantiniennes à Saint-Jean-de-Latran. — A Saint-Pierre. — Le cardinal Ferrata. — Santa Chiara..... 29

V

De Rome à Malte. — La Valette. — Arrivée du Légat..... 36

VI

Les élèves du lycée. — Le pape Alexandre VII. — Ouverture du Congrès à la Musta. 48

VII

Réception au palais épiscopal. — La famille Cassar 58

VIII

La communion et la parade des petits enfants. — Les diverses sections. — A la section française..... 62

IX

PAGES

La con-cathédrale Saint-Jean-Baptiste..... 71

X

Les congressistes étrangers. — Université de Malte. — Section des étudiants..... 73

XI

Troisième réunion générale à la Musta. — Banquet aux pauvres..... 78

XII

Mort de Mgr Archambeault. — Communion générale des étudiants.—Dernière réunion générale 82

XIII

Bénédiction de la mer..... 90

XIV

Liste des dignitaires au Congrès..... 96

XV

PAGES

Messe pour les *Onorati*. — Office à la cathédrale. — La grande procession du Très Saint-Sacrement 99

XVI

Pèlerinage à la grotte Saint-Paul. — Le théâtre à Malte. — Centenaire d'Ozanam. 110

XVII

Les Dames du Sacré-Coeur. — Réception chez le marquis de Mattei..... 117

XVIII

Banquet au Casino..... 120

XIX

Quelques visites..... 127

XX

Au bureau d'émigration.—Le Canada..... 130

XXI

PAGES

Le Saint-Viatique. — La jeunesse catholique française 134

XXII

Adieu et départ. — Malte à travers l'histoire. 139

XXIII

La Pentecôte au Séminaire Français. — Les pèlerins français au Vatican. — *Te Deum* à Saint-Pierre.—Illumination de Rome.. 149

XXIV

Audience du Saint-Père..... 156

XXV

A Mgr Dugas, sur la mort de Mgr Archambeault 160

XXVI

La Fête-Dieu. — Chez les Religieuses de Marie Réparatrice.—A la Trinité-du-Mont. 166

XXVII

PAGES

Le Mont-Cassin 175

XXVIII

Inauguration de la crypte de saint Benoit.. 184

XXIX

Séminaire Français. — La procure Saint-Sulpice 195

XXX

Collège Canadien. — Le sacre de Mgr McNally 201

XXXI

La Grande Chartreuse à Farneta..... 206

XXXII

Situation religieuse en France : mon opinion. 215

XXXIII

PAGES

Lourdes. — Le miracle de Lourdes. — La piété à Lourdes..... 226

XXXIV

Montmartre. — Saint-Pierre de Chaillot. — Notre-Dame de Paris. — Notre-Dame-des-Victoires 235

XXXV

Dijon. — Besançon. — Ornans. — L'abbé Mougeot. — Notre-Dame-du-Chêne. — Les Religieuses de la Visitation..... 244

XXXVI

La Suisse. — Einsiedeln. — Saint-Meinrad.— L'église. — La sainte chapelle. — Le monastère. — Le village..... 253

XXXVII

A Strasbourg. — La Cathédrale. — Chez le chanoine Kieffer. — Chez Mgr Zorne de Bulach 263

XXXVIII

PAGES

Namur : Mgr Heylen. — M. Liesens..... 269

XXXIX

L'Eglise catholique en Angleterre.—Farnborough. — Parkminster..... 273

XL

Retour à Valleyfield. — Le Canada et les Chevaliers de Malte..... 287

APPENDICE

Discours du cardinal Ferrata.....295-313

Lettres de Mgr Pace.....324-333

Imp. Arbour & Dupont, 248, rue Lagauchetière Est, Montréal.

N.L.C./B.N.C.
3 3286 50104 2861

DU MÊME AUTEUR

Souvenirs d'un Voyage en Terre-Sainte,
La Succession Apostolique,
La Dignité épiscopale,
Le Pape,
La Bénédiction Abbatiale,
Le Concile provincial,
L'Eglise,
L'Education,
Le Prêtre éducateur,
Nos Collèges classiques,
L'Ecole neutre,
Le Devoir électoral,
La Communion des Saints,
L'Union de Prières,
Le Travail chrétien,
La Justice,
Le Monastère des Clarisses,
La Mort de Léon XIII,
Sainte-Claire d'Assise,
L'Eglise Paroissiale,
Au Jour de l'an, (l'Esprit Paroissial),
L'avènement de Pie X,
L'Immaculée-Conception,
La Tempérance,
L'Autorité paternelle,
Le Serment,
Le Sacré-Coeur de Jésus,
Les Tendresses du Coeur de Jésus,
A Londres, à Lourdes et à Rome (1908),
Messages : Tempérance, Education, etc.
La Femme chrétienne,
Le Congrès eucharistique de Montréal,
A Propos du Congrès,
L'Influence eucharistique sur l'Apostolat des premiers Missionnaires,
Sainte Elisabeth de Hongrie,
La Communion fréquente.